PIE IX ET LES ÉTUDES CLASSIQUES
APPEL AUX PÈRES DE FAMILLE ET AUX INSTITUTEURS DE LA JEUNESSE

par **Mgr GAUME**
PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE. DOCTEUR EN THEOLOGIE

Qui non est mecum, contra me est.
Qui n'est pas avec Moi est contre Moi.
Luc., XI, 23.

AVANT-PROPOS

En date du 29 avril 1874, le Souverain Pontife a daigné nous adresser un Bref relatif à la réforme chrétienne des études classiques. Dans ce Bref inattendu, sont reproduites et confirmées les prescriptions de l'Encyclique du 21 mars 1833. Nous allons mettre sous les yeux des lecteurs ce Bref important, avec les réflexions dont les journaux catholiques l'ont accompagné.

LETTRE DE SA GRANDEUR Mgr DE LADOUE, ÉVEQUE DE NEVERS
A Mgr GAUME, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

Nevers, le 26 Novembre 1874.
CHER SEIGNEUR ET VENERABLE AMI,

J'ai reçu avec reconnaissance l'opuscule que vous m'avez adressé : *Pie IX et les études classiques*, et je me suis empressé de le lire. Vous avez résumé dans cet écrit substantiel et lumineux les résultats de vos longues études, de vos recherches consciencieuses sur une question de la plus haute importance. C'est dans le diocèse de Nevers que vous avez commencé à prêcher la croisade destinée à délivrer non le tombeau du Christ, mais son berceau, les Bethléem d'où sortent les générations chrétiennes ; l'évêque de cet heureux diocèse ne saurait donc s'empêcher de vous féliciter pour le passé, de vous encourager pour l'avenir.

Au moment de la Renaissance, au XVI^{è} siècle, l'Europe eut à subir une invasion plus redoutable encore que l'invasion musulmane. Le cimeterre des Turcs n'abattait que les corps ; la rénovation païenne tendait à pervertir les âmes. A partir de cette époque, en effet, les efforts de la nouvelle école ne semblèrent avoir d'autre but que de déprécier les œuvres de la civilisation chrétienne, en exaltant les œuvres de la prétendue civilisation païenne. L'histoire ne fut entre leurs mains qu'une habile conspiration contre la vérité ; les glorieuses annales des Pontifes romains ; les vies admirables des héros chrétiens furent indignement travesties ; la philosophie des Pères, des docteurs, des théologiens ; les œuvres des poètes inspirés par l'esprit de l'Évangile furent mises au-dessous des productions païennes d'Athènes et de Rome ; les chefs-d'œuvre de notre littérature nationale, qui ne le cèdent en rien aux épopées antiques, furent relégués dans un oubli profond, d'où la science moderne a bien de la peine à les faire sortir. Quand on songe qu'il n'y a peut-être pas encore aujourd'hui une maison d'éducation chrétienne où l'on parle de la Chanson de Roland ! L'architecture fut flétrie du nom de gothique et considérée comme barbare ; la sculpture, la peinture où respirait le souffle le plus pur du génie chrétien furent considérées comme indignes d'être proposées pour modèles. Les institutions sociales de l'antiquité furent exaltées au préjudice des institutions chrétiennes. Le latin chrétien mérita par-dessus tout l'anathème des littérateurs puristes de la Renaissance. Sous l'influence de ces funestes doctrines, l'enseignement de la jeunesse devint plus païen que chrétien. Est-il étonnant que le XVIII^{è} siècle ait abouti à la catastrophe de 93 ? Heureusement, le XIX^{è} siècle a commencé par un acte de merveilleuse réaction qui a providentiellement pris le nom de *Génie du Christianisme*. Avec les martyrs, on a commencé à comprendre qu'il pouvait y avoir une poésie chrétienne aussi belle que celle de l'antiquité.

Le livre du *Pape* a glorieusement réhabilité le moyen âge et les Papes ; l'architecture gothique et les arts du moyen âge ont trouvé des vengeurs éloquents ; on peut dire que, sous ces divers rapports, la victoire est gagnée.

Vous avez entrepris, cher et vénéré seigneur, de réhabiliter le latin chrétien, la littérature chrétienne, la poésie de l'Église. Non content de la théorie, vous avez abordé le côté pratique de la question. Vous avez mis entre les mains des professeurs et des élèves les plus beaux modèles, je dirai les chefs-d'œuvre de la littérature et de la poésie inspirés par le souffle de l'Évangile. Vos éloquents écrits ont soulevé de nombreuses contradictions ; on vous a accusé d'être novateur, presque révolutionnaire ! Vous avez déjà reçu un précieux encouragement par la publication de l'Encyclique *Inter multiplices*, dont vous connaissez, comme moi, l'histoire. Nous étions ensemble à Rome quand cet acte pontifical fut promulgué ; et vous pouvez en apprécier le sens et la portée. Vous venez d'en recevoir un nouveau tout personnel, ce dernier aussi explicite que vous pouviez le désirer. Pie IX, dans le Bref qu'il vient de vous adresser, sanctionne de son autorité pontificale la ligne de conduite que vous aviez tracée. Après cette solennelle manifestation, la cause du latin chrétien, intimement liée à la régénération de l'enseignement, est gagnée. On peut dire : *Roma locuta est, causa finita est*. Ce que je puis vous affirmer, c'est qu'elle est finie dans le diocèse de Nevers. Le clergé de ce diocèse que vous connaissez bien, et où vous avez laissé de si profondes sympathies, a hautement manifesté ses sentiments dans le synode tenu au commencement de septembre.

Nos maisons d'éducation, qui étaient entrées dans la voie que vous avez ouverte, vont y marcher d'un pas plus résolu. Les heureux résultats déjà obtenus iront se développant ; aussi, quand vous viendrez nous revoir, vous pourrez vous assurer par vous-même que vous n'ayez pas travaillé en vain.

Je fais des vœux pour que ceux qui sont encore en défiance lisent sans préjugés votre dernier ouvrage. Il me paraît difficile qu'ils puissent résister à la force entraînante de vos arguments et des autorités que vous citez.

Recevez, cher et digne ami, l'assurance de mon affectueux dévouement en N.-S.

Signé : † Th.-CAs., Évêque de Nevers.

CHAPITRE PREMIER
BREF ET RÉFLEXIONS

PIE IX, PAPE.

«Cher fils, salut et bénédiction apostolique.

«Nous avons reçu avec joie la lettre filiale et les offrandes que, en votre nom et au nom des pieux fidèles dont vous dirigez la conscience, vous Nous avez adressées. En vous voyant si plein de sollicitude pour Nous, Notre ardent désir est que vous jouissiez de cette félicité de l'âme, que ni l'iniquité des temps ni la haine des hommes ne peuvent ôter aux justes et aux sages.

«Aussi, que les oppositions et les critiques malveillantes de quelques-uns ne vous émeuvent pas, puisque, comme vous le dites, le but unique de vos écrits a été de défendre, dans la question des études, les règles que vous saviez être par Nous approuvées : savoir, faire étudier à la jeunesse, avec les ouvrages classiques des anciens païens, purgés de toute souillure, les plus beaux écrits des auteurs chrétiens.

«C'est pourquoi nous jugeons à propos que vous bannissiez toute anxiété, bien plus, que vous reposiez dans une parfaite tranquillité. Car ceux qui dans leur conduite ne se proposent que la gloire de Dieu et le salut des âmes, sont assurés de s'acquérir de grands mérites devant Dieu et une solide gloire aux yeux des hommes sages. Et ce sont des titres de gloire préférables à ceux qui reposent sur les vains jugements et opinions du vulgaire.

«Soyez donc plein de courage et d'ardeur et recevez comme gage des faveurs divines la bénédiction apostolique, que Nous vous donnons dans toute l'effusion de Notre cœur, à vous et aux fidèles nommés plus haut, qui se sont unis à vous pour Nous offrir l'hommage de leur piété filiale.

«Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 22 avril 1874. De Notre pontificat l'année vingt-huitième.

PIE IX, Pape».

Voici le texte latin de ce bref :

PIUS PP. IX
Dilecte fili, salutem et apostolicam benedictionern

Accepimus libenti animo officia litterarum tuarum, et munera quæ nomine tuo et piorum fidelium, qui te conscentiæ suæ moderatore utuntur, Nobis obtulisti. Quum autem videamus te de Nobis admodum esse sollicitum, vehementer optamus, ut ea fruaris animi jucunditate, quam neque iniquitas temporum, neque hominum invidia a probis et prudentibus viris auferre possunt.

Neque vero te movere debent malevolæ quorumdam obtrectationes ; quando quidem, uti refers, hoc unum in scriptis tuis propositum habuisti, ut eas normas in ratione studiorum defenderes, quas a Nobis probatas novisti : nempe ut ita cum classicis veterum ethnicorum exemplaribus, quavis labe purgatis, auctorum etiam christianorum opera elegantiora studiosis juvenibus legenda proponantur.

Qua propter judicamus par esse, ut omnem animi angorem abjicias ; imo in tranquillitate conquiescas. Nam qui ita se gerunt, ut gloriam divini nominis et animarum salutem unice quærant, ingens profecto meritum apud Deum, et solidam apud viros sapientes sibi comparant gloriam. Hæc vero laudis ornamenta potiora sunt iis, quæ levibus vulgi judiciis et opinionibus innituntur.

Cura igitur ut alacri erectoque animo sis, et divinæ benignitatis auspicem habeto Apostolicam benedictionem, quam tibi, et prædictis fidelibus, qui tecum filialis pietatis officia nobis exhibuerunt, peramanter impertimus.

Datum Romæ apud sanctum Petrum, die 22 aprilis 1874.

Pontificatus nostri anno vicesimo octavo.

PIUS PAPA IX.

L'importance de cette lettre si paternelle et en même temps si explicite, ne peut échapper à personne : c'est un événement. Après vingt-deux ans d'oppositions inouïes, d'injures, de calomnies et même de persécutions, Mgr Gaume voit la thèse capitale de la réforme chrétienne des études, telle qu'il l'a posée et invariablement soutenue, consacrée, une seconde fois, de la manière la plus authentique.

«Elle l'avait été une première fois par l'Encyclique du 21 mars 1853. Sans se laisser émouvoir par le tapage qui se faisait alors autour du *VER RONGEUR*, Pie IX prescrivait : *Ut adolescentes... non solum germanam dicendi scribendique elegantiam, eloquentiam, tum ex sapientissimis Sanctorum Patrum operibus, tum ex clarissimis ethnicis scriptoribus ab omni labe purgatis, addiscere... valeant.*

«Tous les vrais catholiques, et même les hommes qui ont souci de l'avenir, se réjouiront avec raison de ce nouvel acte de notre grand et bien-aimé Pontife ; car la réforme radicalement chrétienne de l'enseignement des classes sociales qui, par leur supériorité, font le peuple à leur image, est le seul moyen humain de préserver l'Europe, et surtout la France, de nouvelles catastrophes.

«Devant la parole du Saint-Père, toute fin de non-recevoir disparaît. Seuls parmi nous, les catholiques libéraux pourraient se permettre de la tenir pour non avenue et continuer d'enseigner comme ont enseigné nos pères.

«Quant aux adversaires de bonne foi, et j'ai été du nombre, ils reconnaîtront loyalement leur erreur. De leur côté, les établissements ecclésiastiques d'éducation, collèges catholiques, institutions, petits séminaires, se feront un devoir de conscience de prendre désormais pour règle invariable les prescriptions pontificales, en faisant entrer sérieusement, et non plus en doses homéopathiques, ou même en l'excluant complètement, l'élément littéraire chrétien dans les études grecques et latines ; de plus, en ne laissant entre les mains de la jeunesse aucun auteur qui ne soit purgé de toute souillure, *quavis labe purgatus*. «*Roma locuta est, causa finita est*».

UN ANCIEN ENNEMI DU *VER RONGEUR* (voir le *Monde* et *l'Univers*, 28 mai 1874).

Aux réflexions qu'on vient de lire, il importe d'ajouter l'explication du titre et de l'épigraphe de cet ouvrage : nous l'adressons aux pères de famille et aux instituteurs de la jeunesse.

Aux pères de famille. Plus que personne les parents sont intéressés à savoir si l'enseignement qu'on donne à leurs enfants est conforme aux règles tracées par le Saint-Siège. Ils savent, ou du moins ils doivent savoir, que de l'enseigne-

ment classique dépendent, cent fois sur dix, la conduite future de leurs fils, l'honneur ou le déshonneur, le vice ou la vertu, la conservation ou la ruine de la fortune, le salut ou la perte éternelle de ce qu'ils ont de plus cher.

C'est pourquoi ils seraient inexcusables de s'en rapporter aveuglément aux prospectus de tel ou tel établissement, à la réputation et au caractère de tels ou tels instituteurs. En plaçant leur fils dans une maison d'éducation, telle qu'elle soit, le plus sacré de leurs devoirs est de se renseigner sur les doctrines dont on nourrira sa jeune âme ; d'exiger qu'on éloigne de lui tout auteur dont le commerce pourrait lui fausser l'esprit, par de fausses admirations pour de fausses vertus et de faux grands hommes ; ou lui corrompre le cœur par l'étude de choses qui, suivant l'Apôtre, ne doivent pas même être nommées parmi les chrétiens : *Nec nominetur in vobis* ; d'exiger, enfin, qu'on ne le laisse pas grandir dans l'ignorance de tout ce qu'il lui importe de connaître : le christianisme, avec ses bienfaits, son histoire, ses gloires morales, artistiques, intellectuelles et ses admirables lois.

Que ces renseignements, obtenus dans un sens favorable, soient la condition *sine qua non* de l'entrée de l'enfant. Dans le cas contraire, que le père reprenne son enfant et se retire, en disant la noble parole que nous avons entendue : «Puisqu'il en est ainsi, mon fils ne sera pas bachelier, mais il sera chrétien».

Père vraiment digne de ce nom, ne craignez pas : si vous le voulez, votre fils sera bachelier et chrétien. Pour devenir bachelier, il n'est pas nécessaire d'être empoisonné de paganisme. Jointe à la parole du Saint-Père, l'expérience le prouve : nous vous le montrerons. En tout cas, s'il y a dans le monde un bachelier de moins, il y aura un homme de plus.

Aux instituteurs de la jeunesse. Prêtres, religieux et laïques, songez devant Dieu à toute la responsabilité qui pèse sur vous. C'est entre vos mains, plus encore que sur les genoux de la mère, que se forme l'avenir de l'enfant et de la société. «L'adolescent, dit le Saint-Esprit, marchera dans sa voie, et il ne s'en écartera même pas dans la vieillesse : *Adolescens juxta viam suam, etiam cum senuerit, non recedet ab ea*. Remarquez-le bien : le Saint-Esprit ne dit pas *puer* ou *parvulus*, mais *adolescens*.

L'enfant vous est remis à l'âge de la formation. Suivant qu'elle sera bonne on mauvaise, chrétienne ou païenne, l'éducation que vous lui donnerez développera ou étouffera celle de la mère. En preuve de ce que je dis, rappelez-vous ce terrible exemple. Tous les impies du dernier siècle, tous les démocrates de 93, avaient eu, trois exceptés, d'Alembert, d'Holbach et Helvétius, des mères chrétiennes. Eux-mêmes furent chrétiens jusqu'à leur entrée au collège. L'éducation qu'ils y reçurent en fit des *Brutus*, des régicides, de vrais païens. Il n'en pouvait, il n'en pourra jamais être autrement, les mêmes circonstances étant données. *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es*. Aussi, quand une génération fait fausse route, on demande aussitôt par qui elle a été élevée.

Désormais, comment pourriez-vous dormir tranquilles, si, vous croyant plus sages que le Pape, vous éliminiez des études l'élément littéraire chrétien, ou si vous ne le donniez que dans la proportion d'un verre de bon vin, versé dans un tonneau de vinaigre ? si, trahissant et votre conscience et la confiance des parents chrétiens, vous laissiez entre les mains des enfants confiés à votre sollicitude des auteurs non purgés de toutes ces souillures, dont une seule peut ternir pour jamais l'innocence d'un jeune cœur, et si vous leur faisiez étudier en latin ce que vous rougiriez de leur laisser lire en français ? Expliquons maintenant l'épigraphe de notre ouvrage, et la manière dont seront accueillies les prescriptions pontificales.

CHAPITRE II
CELUI QUI N'EST PAS AVEC MOI EST CONTRE MOI

Avant tout, je dois faire remarquer que je suis désormais complètement désintéressé dans la question des classiques. Depuis le Bref, elle est tout entière entre le Souverain Pontife et les instituteurs de la jeunesse, évêques, prêtres et laïques. J'ajoute seulement que la réforme chrétienne des études est, aux yeux du Docteur infaillible, la **question capitale** du moment. «Nous vous félicitons spécialement, écrivait naguère Pie IX à un de nos évêques, de ce que vos préoccupations se soient tournées vers le point où gît le plus grave péril de la société humaine, à savoir l'éducation de la jeunesse».

Cela noté, venons à notre sujet.

Il y a aujourd'hui, dans le monde, deux religions bien tranchées : la religion du respect et la religion du mépris.

Le disciple de **la religion du respect** ne raisonne pas l'obéissance. Quand le Pape a parlé, il dit : «Je crois tout ce que croit le Pape ; j'observe tout ce qu'il prescrit ; j'approuve tout ce qu'il approuve ; je blâme tout ce qu'il blâme ; je condamne tout ce qu'il condamne».

Du respect filial de cette **première autorité** naissent trois choses :

- le respect de toutes les autorités inférieures, ecclésiastiques, sociales, domestiques ;
- la lumière de l'intelligence et la certitude de ne pas s'égarer ;
- l'ordre universel avec la paix intérieure et extérieure ; car la paix, suivant la belle définition de saint Thomas, n'est que la tranquillité de l'ordre : *Pax tranquillitas ordinis*.

L'adepte de **la religion du mépris** raisonne l'obéissance, la discute, ne l'accepte que sous bénéfice d'inventaire. Quand le Pape a parlé, il dit : «Je ne crois pas tout ce que croit le Pape ; je n'observe pas tout ce qu'il prescrit ; je n'approuve pas tout ce qu'il approuve ; je ne blâme pas tout ce qu'il blâme ; je ne condamne pas tout ce qu'il condamne».

Du mépris de cette **première autorité** naissent trois choses :

- le mépris plus ou moins marqué de toutes les autorités inférieures, ecclésiastiques, sociales, domestiques ;
- le trouble de la raison qui se prend elle-même pour guide, et le danger de tomber dans des erreurs condamnables : schisme, hérésie, incrédulité, catholicisme libéral ;
- le désordre intérieur et extérieur.

Car ce qui est dit de Dieu, doit être dit de Son Vicaire : Qui lui résiste, et jouit de la paix ? *quis resistit ei, et pacem habuit ?*

Appliquant ces principes généraux au fait particulier qui va nous occuper, nous disons que la réforme des études, dans le sens du Saint-Père, acceptée ou refusée, fera connaître les disciples de la religion du respect et les adeptes de la religion du mépris ; les catholiques tout court, et les catholiques **libéraux**, vingt fois condamnés. Les premiers disent : «Le Saint-Père a parlé, il suffit ; nous obéissons : *Roma locuta est, causa finita est»*.

Les seconds tiendront un autre langage. Pour se dispenser d'obéir, ils diront :

«Sans doute, le Bref exprime la volonté du Saint-Père, et trace les règles à suivre dans l'enseignement de la jeunesse ; mais ce Bref, adressé à une seule personne, n'est pas une autorité souveraine. Nous pouvons donc sans scrupule et sans péril continuer d'enseigner comme ont enseigné nos pères et comme nous enseignons nous-mêmes».

Il est vrai ; dans le sens rigoureux du mot, le Bref ne fait pas loi. Mais il y a une Encyclique, qui parle comme le Bref, et dont l'autorité ne peut être méconnue par personne. Que faut-il de plus pour déterminer la conduite des vrais enfants de l'Église ?

D'ailleurs, à la voix du Saint-Père se joignent, pour demander d'urgence la réforme chrétienne des études, bien d'autres voix, d'une incontestable autorité.

Voix de la raison : Pour la généralité des générations formées le mal est fait. On ne redresse pas les vieux chênes ; on ne fait pas remonter les torrents vers leur source. L'espoir de l'avenir, l'unique espoir, est dans les jeunes générations, vierges encore de l'erreur et du vice. A moins qu'elles ne soient élevées autrement que les générations actuelles, c'est-à-dire à moins qu'elles ne soient formées par une éducation solidement chrétienne, complètement chrétienne, dans les hommes et dans les livres, chrétienne à tous les degrés : attendez-vous à voir ce que nous voyons et pis encore. Babel en permanence, des révolutions et des catastrophes sans cesse renaissantes suivies d'un effondrement général des croyances et des mœurs : *Qui sème de l'ivraie, récoltera de l'ivraie.*

Voix de l'Europe entière : Quelle est cette grande lépreuse, couverte de plaies et qui crie : «Voyez s'il est une douleur comparable à la mienne !» Qui es-tu ? Je suis l'Europe, je suis la France de Charlemagne et de saint Louis, la reine des nations. Blessée dans toutes les parties de mon être, hérétique, schismatique, incrédule, révolutionnée et révolutionnaire, de la tête aux pieds je ne suis qu'un ulcère purulent : je me fais peur à moi-même. Comment suis-je si différente de ce que j'étais autrefois ? Prenez compassion de moi ; et si vous connaissez la cause de mes malheurs, si vous possédez le remède à mes maux, par pitié guérissez-moi.

La pauvre Europe n'a que trop raison: elle n'est plus ce qu'elle fut autrefois. D'où est venu ce déplorable changement? Quand on veut faire disparaître un arbre, on le déracine. Pour faire disparaître la vieille Europe, l'Europe si puissamment catholique, qu'a-t-on fait ? on a coupé la chaîne de ses traditions. Les traditions se conservent par l'enseignement. L'enseignement, c'est la parole et l'exemple des pères, fidèlement transmis aux enfants et par eux religieusement gardés.

Tant que l'enseignement fut catholique, exclusivement catholique, l'Europe demeura catholique. C'est ainsi que le juif est resté juif ; l'Arabe, mahométan ; le Chinois, chinois, et qu'ils resteront tels, tant que leur enseignement sera exclusivement juif, mahométan, chinois.

Ce qui est vrai d'un peuple quelconque est vrai de la famille. Qu'un fils abjure les traditions paternelles, il coupe la chaîne qui l'unit au passé, et la famille qu'il forme ne sera plus la famille de laquelle il est sorti. Le nom restera, mais la chose aura disparu.

Voilà ce qui est arrivé pour l'Europe. Au lieu de lui conserver, par l'enseignement, ses antiques traditions catholiques, soit en religion, soit en politique, en histoire, en philosophie, dans les arts et dans les lettres, on l'en a dégoûtée. Un nouvel enseignement religieux, politique, historique, philosophique, artistique et littéraire lui a été donné. De là lui sont venues de nouvelles manières de juger des choses, des admirations nouvelles, des tendances nouvelles, une civilisation nouvelle, et l'Europe a cessé d'être ce qu'elle était pour devenir ce qu'elle est, une lépreuse qui fait peur et pitié.

Quand, comment et par qui ce malheureux enseignement lui a-t-il été donné ? Nous l'avons dit trop souvent pour le répéter ici. Il est venu non du voltairianisme, non du protestantisme, non du rationalisme ; il est venu d'une cause antérieure, mère de toutes ces erreurs, **la Renaissance**. «J'ai pondu l'œuf, disait Érasme, Luther l'a fait éclore : *Ego peperi ovum, Lutherus exclusit*». Il est venu de la Renaissance, parce que la Renaissance, essentiellement pédagogique, inspira de son esprit et forma à son image les jeunes générations, devenues plus tard, et très logiquement, anticatholiques, voltairiennes, protestantes, rationalistes et païennes.

Le mal venu de l'enseignement ne peut être guéri que par l'enseignement, et, entendons-le bien, par l'enseignement des classes sociales qui, par leur supériorité, font le peuple à leur image et conduisent le monde. Non, mille fois non, ce n'est ni le laboureur, ni l'artisan, ni l'homme en blouse, ni la femme qui forment l'esprit public et font les révolutions en bien ou en mal : c'est l'apanage des hommes qui portent des habits de drap, qui ont fait des études classiques, et qui se mêlent de manier une plume. «C'est la pensée des sages, disait Raynal, qui prépare les révolutions ; et c'est le bras du peuple qui les exécute».

A force d'évidence, c'est là une vérité qui éblouit. Par quel incompréhensible mystère ne s'imposerait-elle pas aux catholiques, aux prêtres, aux religieux chargés de l'éducation de la jeunesse, puisqu'elle frappe les hommes du monde les moins suspects, leur inspire les observations les plus justes et leur arrache les cris d'alarme les mieux fondés ?

Le chapitre suivant offrira quelques-unes de leurs paroles à la méditation des professeurs de grec et de latin.

CHAPITRE III
TÉMOIGNAGES NON SUSPECTS

La France n'est plus la France ; l'Italie, n'est plus l'Italie ; l'Espagne, n'est plus l'Espagne ; l'Autriche, n'est plus l'Autriche ; l'Allemagne, n'est plus l'Allemagne ; l'Angleterre, n'est plus l'Angleterre ; l'Europe n'est plus l'Europe.

Pourquoi ? Nous l'avons dit : parce que l'éducation a cessé d'être catholique et nationale. Telle est la rupture à jamais déplorable que signalait, aux premiers jours de ce siècle, Charles de Villers.

Il voit, en gémissant, la jeunesse de l'Europe nourrie, depuis la Renaissance, des rêveries mythologiques, former son esprit et son goût sur des modèles complètement étrangers à nos mœurs et à nos croyances.

«Ainsi, s'écrie-t-il, a été tranché le fil qui attachait notre culture poétique à la culture poétique de nos pères. Nous devînmes infidèles à leur esprit, pour nous livrer sans réserve à un esprit étranger, que nous entendions mal, qui n'avait aucun rapport avec notre vie réelle, avec notre religion, avec nos mœurs, avec notre histoire. L'Olympe, avec ses idoles, remplaça le ciel des chrétiens et les miracles.

«Notre nature propre et originaire combat toujours sourdement cette **vie artificielle**, qu'on nous a forcés de revêtir. Nous ne sommes plus d'un seul jet : l'unité de notre existence est troublée, et nous ressemblons au monstre d'Horace. Qui voudrait y regarder de près trouverait peut-être qu'à la longue, c'est de là qu'est né ce refroidissement des âmes pour la religion, pour la simplicité et la sainteté de l'Évangile, pour tout ce qui est vraiment grand, noble et humain, dont le gigantesque, l'ampoulé et le maniéré ont pris la place dans l'opinion». (*Magasine Encyclopédique*, 1850, t. V).

Le peut-être de Charles de Villers est une certitude pour le père Grou, jésuite. Bien que nous l'ayons plusieurs fois cité, le témoignage du révérend Père est tellement important, qu'on nous pardonnera de le citer encore.

«Notre éducation, écrit l'ancien professeur de rhétorique, est toute païenne. On ne fait guère lire aux enfants, dans les collèges et dans l'enceinte des maisons, que des poètes, des orateurs et des historiens profanes. Je ne sais quel mélange confus se forme dans leurs têtes des vérités du Christianisme et des absurdités de la Fable ; des miracles de notre religion et des merveilles ridicules, racontées par les poètes ; surtout de la Morale de l'Évangile et de la morale humaine et toute sensuelle des païens[1].

«Je ne doute pas que la lecture des anciens n'ait contribué à former grand nombre d'incrédules, qui ont paru depuis la renaissance des lettres. Ce goût pour le paganisme, contracté dans l'éducation publique ou privée, se répand ensuite dans la société. Nous ne sommes point idolâtres, il est vrai ; mais nous ne sommes chrétiens qu'à l'extérieur, si même la plupart des gens de lettres le sont aujourd'hui ; et dans le fond nous sommes de vrais païens et par l'esprit, et par le cœur, et par la conduite (*Morale tirée de saint Augustin*, t. I, ch. VIII)».

A la rupture des traditions catholiques de l'Europe, la Renaissance ajoute la rupture de ses traditions littéraires et sociales. Envisageant l'enseignement classique, au point de vue purement littéraire, le savant éditeur de Bouterweck lui attribue avec raison

«ces littératures modernes, hybrides ou décolorées, tantôt composées d'éléments hétérogènes et péchant par la base même de leur institution ; tantôt formées sur un type étranger à nos idées, à notre manière d'être ; n'offrant, en un mot, qu'une littérature grecque en caractères occidentaux, mauvais calque de la littérature des anciens, littérature d'emprunt, sans saveur et sans force, comme les fruits exotiques qu'on élève dans nos serres (*Essai sur la littérature espagnole*. Introduction, p. XL et sv)».

A peine sorti des ruines sanglantes, accumulées sur le sol de l'Europe, grâce au terrible essai de restauration païenne, qui s'appelle la Révolution française, le dix-neuvième siècle, par la bouche de Bernardin de Saint-Pierre, signale hautement la cause de la catastrophe.

«C'est le collège, dit-il, qui a produit la Révolution, avec tous les maux dont elle est la source. Notre éducation publique altère le caractère national. Elle déprave les jeunes gens. Elle remplit leur esprit de contradictions, en insinuant, suivant les auteurs qu'on explique, des maximes républicaines, ambitieuses et désastreuses.

«On rend les jeunes gens, chrétiens par le catéchisme, païens par les vers de Virgile ; grecs ou romains par l'étude de Cicéron ou de Démosthène : jamais français. L'effet de cette éducation si vaine, si contradictoire, si atroce, est de les rendre pour toute leur vie bavards, cruels, trompeurs, hypocrites, sans principes, intolérants. Ils n'ont emporté du collège que le désir de remplir la première place dans la société. Ainsi tous les maux sortent du collège (*Œuvres posthumes*, p. 447, éd. 1840)».

L'auteur a raison. Le collège fait l'éducation ; l'éducation fait l'homme, l'homme fait la société, et aujourd'hui la société, c'est la révolution. «Les deux foyers révolutionnaires, écrit, dans ses Mémoires, le malheureux Orsini, sont les collèges et les sociétés secrètes».

Pour paralyser le mauvais esprit qui se forme au contact des auteurs païens, la présence d'un aumônier, les catéchismes, les instructions et les pratiques religieuses ne suffisent pas. Tous ces moyens extérieurs ne sont, pour rappeler le mot du père Possevin, qu'un verre de bon vin jeté dans un tonneau de vinaigre.

«Ne nous y trompons point, dit M. de Kératry, ce n'est pas la présence dans les écoles, à jour fixe, d'un ecclésiastique, quelque respectable qu'on le suppose, qui inculquera aux enfants un esprit religieux de quelque durée. Celui-ci ne s'acquiert que par la continuité d'un enseignement, où la loi divine se trouve infuse. Les études, fussent-elles purement littéraires, doivent s'en ressentir».

Le protestant Kératry parle comme le jésuite Possevin.

---

[1] Dans le numéro du 30 avril 1852, le journal des *Débats* demandait fièrement : «Entre la morale de Socrate et la morale de l'Évangile, quelle est donc la différence essentielle et caractéristique ? La morale de Socrate est la morale humaine par excellence, la morale de ce monde et de cette vie ; la morale de l'Évangile est la morale surhumaine, la morale de l'autre monde et de l'autre vie. L'une a pour but la vertu laïque ; l'autre, la perfection mystique ; l'une fait des hommes ; l'autre fait des saints. Or, est-il écrit que tous les hommes sont des vases d'élection ? Sommes-nous tous prédestinés à vivre en odeur de sainteté ?... La conséquence à tirer de là, c'est que l'éducation commune a pour base nécessaire, la morale commune et naturelle. Aux laïques, les devoirs et les vertus laïques ; aux mystiques, les devoirs et les vertus mystiques».

Comment ce jargon blasphématoire a-t-il pu se trouver sur les lèvres d'un chrétien ? Le père Grou vient de nous le dire.

Écoutons encore un autre protestant. Le système d'études qui, n'étant ni national ni chrétien, fausse non-seulement le goût, mais encore l'esprit et le cœur de toute la jeunesse de l'Europe, fait dire à M. de Gasparin :

«Ce sera un des étonnements de l'avenir, d'apprendre qu'une société qui se disait chrétienne, a voué les sept ou huit plus belles années de la jeunesse de ses enfants à l'étude exclusive des païens (*Avenir du protestantisme*)».

«Que voulez-vous, en effet, ajoute M. de Lamartine, que devienne l'homme moral et intellectuel dans un état d'enseignement où l'enfant, comme ces fils de barbares qu'on trempait tour à tour, en naissant, dans l'eau bouillante et dans l'eau glacée, pour rendre leur peau insensible aux impressions des climats, est jeté tour à tour et tout à la fois dans le christianisme et dans le paganisme ? Il sort de la maison d'un père, peut-être croyant, peut-être sceptique ; il a vu sa mère affirmer et son père nier ; il entre dans un collège divisé en deux enseignements...

«Il lui faudrait deux âmes, et il n'en a qu'une. On la tiraille et on la déchire en sens contraires. Les deux enseignements se la disputent ; le trouble et le désordre se mettent dans ses idées. Il s'étonne de cette contradiction et se prend à douter qu'on lui joue une grande comédie : que la société ne croit pas un mot de ce qu'elle enseigne ; que le paganisme est la religion des grands hommes et des grands peuples, et le christianisme la religion des médiocrités, des femmes et des enfants.

«Il ne lui reste d'une pareille éducation que juste assez des deux principes, opposés dans l'âme, pour que cette âme soit une guerre intestine de pensées contraires, sans qu'il puisse vivre en paix avec lui-même, dans une vie qui a commencé par l'inconséquence, et qui se prolonge dans la contradiction (Discours à la Chambre des députés, 1844)».

Pour mettre fin à cette guerre intestine, principe de toutes les guerres intellectuelles et morales, qui désolent l'Europe actuelle et la France en particulier, le savant Falster ne voit qu'un moyen : c'est de bannir de l'enseignement les auteurs païens.

«Beaucoup de personnes sages, dit-il, pensent qu'il faut extirper de l'enseignement la littérature païenne, comme une plante vénéneuse, et qu'on doit ôter des mains des enfants tous les écrits des païens, pour leur faire étudier exclusivement les auteurs chrétiens : *Scripta omnium gentilium de manibus juniorum excutienda, christianis scriptoribus operam unice dandam*[1]*».*

Ce bannissement serait, d'une part, conforme aux règles tracées par les *Constitutions apostoliques* ; et, d'autre part, il n'est pas contraire au Bref que nous avons reçu.

On nous écrit de Rome.

«L'Église n'a pas *imposé* l'usage des classiques païens, elle l'a toléré : *La Chiesa non ha imposto l'uso de classici pagani, lo ha tollerato*. Elle ne regardera donc pas comme une injure, si on éloigne d'elle ce qui était en elle, mais qui ne venait pas d'elle : *Se si elimina da essa cio che era in essa, e non proveniva da essa*. L'usage des classiques païens fut imposé par les exigences du siècle, et à grand regret, adopté par les pasteurs spirituels. Que ne fit pas saint Charles pour exclure du programme d'études de son séminaire les auteurs païens ? Par une prudente condescendance, il dut cependant tolérer qu'on les y introduisit».

Terminons par le jugement d'un homme qui n'est ni prêtre ni même chrétien, à en juger par ses écrits.

«Il est temps, dit-il, plus que temps de changer de fond en comble une éducation qui n'apprend rien, qui ne sert à rien, qui n'arme contre rien».

Elle n'apprend rien de ce qu'il importe de savoir pour être homme de sa religion, de son pays et de son temps. Elle apprend à connaître les oies du Capitole et les poulets de Claudius ; mais elle laisse ignorer le nom des douze apôtres.

Elle ne sert à rien ; pas une des idées qu'elle transmet qui soit applicable à la vie privée, à la vie de famille, à la vie sociale, telles que le christianisme les a faites. Elle n'arme contre rien : « Quel est, demandait Sénèque, il y a bientôt deux mille ans, le vers de Virgile, ou d'Homère qui a fait triompher d'une tentation ?»

CHAPITRE IV
LE BREF ET LES CATHOLIQUES LIBÉRAUX

Connaissant la manière dont les **catholiques libéraux** reçoivent les Brefs du Saint-Père, il nous était facile de prévoir l'accueil qu'ils feraient à celui dont nous avons été honoré. A peine connu, une *Revue* française a pris à tâche, pour dispenser de l'obéissance, d'en atténuer l'importance et l'à-propos. Suivant les rédacteurs de cette revue, la lettre pontificale a simplement pour but de consacrer et non de modifier l'enseignement classique, tel qu'il se donne aujourd'hui, dans les maisons chrétiennes. «Le Saint-Père, disent-ils, rappelle la solution qui a rallié tous les catholiques, depuis qu'il l'a lui-même proposée dans l'Encyclique *Inter multiplices*, adressée à tous les évêques de France, en 1853».

Cette affirmation suppose que tous les catholiques enseignants ont réellement pris pour règle de conduite les prescriptions pontificales. En est-il ainsi ? Nous nous en rapportons à la réponse que la conscience des rédacteurs eux-mêmes fera aux questions suivantes.

1° Est-il vrai que le Saint-Père demande aujourd'hui, comme en 1853, l'introduction sérieuse des auteurs chrétiens dans l'enseignement classique ?

2° Est-il vrai qu'il demande aujourd'hui, comme en 1853, l'expurgation *ab omni labe* des auteurs païens ?

3° Est-il vrai que, sur ces deux points, les maisons chrétiennes d'éducation, institutions, collèges catholiques, petits séminaires, se sont religieusement conformées aux intentions du souverain Pontife ?

4° N'est-il pas vrai, au contraire, que dans la plupart des programmes, on ne trouve pas un seul Père latin ; et que les Pères grecs y figurent seulement pour un ou deux discours ?

[1] Ce n'est pas saint Jérôme qui aurait réclamé contre ce bannissement, lui qui dit : «*Sæcularis philosophia, carmina poetarum, rhetoricorum pompa verborum, cibus est dæmoniorum». Epist. de duob. filiis.*

5° N'est-il pas vrai que, tout le reste étant païen, cette petite dose de christianisme est loin de remplir les vues du Vicaire de Jésus-Christ ? N'est-ce pas toujours le verre de bon vin, jeté dans un tonneau de vinaigre ?

6° N'est-il pas vrai que les classiques païens sont loin d'être, comme l'exige le Saint-Père, purifiés de toute souillure, *a quavis labe purgati ?*

7° N'est-il pas vrai, pour citer un seul exemple, qu'un des plus dangereux, au jugement d'Ovide lui-même, bon juge en matière d'immoralité, le chaste Virgile est tout entier entre les mains des élèves ?

C'est le programme d'un célèbre collège catholique, programme que j'ai sous les yeux, qui m'autorise à faire ces questions, auxquelles il serait aisé d'en ajouter beaucoup d'autres.

Si la connaissance de ce qui se fait dans les autres établissements du même genre, permet d'affirmer que la réforme exigée par le Souverain Pontife est reçue, non pas seulement en principe, mais en pratique, on a raison d'affirmer que la solution donnée par Pie IX, en 1853, a rallié tous les catholiques. Dès lors, le Bref, rappelant simplement ce qui est, non pas ce qui doit être, peut paraître à certaines personnes d'une importance si minime, qu'on peut ne pas en tenir compte.

Mais s'il en est tout autrement, si, comme le Saint-Père ne saurait l'ignorer, car c'est un fait notoire, l'importante Encyclique de 1853, est restée lettre morte dans presque tous les établissements d'éducation : est-il permis de dire qu'elle a rallié tous les catholiques ?

Non, le bref n'a pas aussi peu d'importance qu'on voudrait le faire croire. Comme il confirme, en les rappelant, les prescriptions de l'Encyclique, c'est, à n'en pas douter, un avertissement paternel, donné à ceux qui jusqu'à ce jour ont négligé de les observer. En même temps qu'il consacre de nouveau la thèse des classiques, telle que nous l'avons posée et invariablement soutenue depuis 1851, il met à néant toutes les objections, toutes les critiques malveillantes, toutes les moqueries de mauvais goût, dont nous avons été l'objet, nous et nos amis, pendant tant d'années.

Désormais il demeure bien établi que la retentissante levée de boucliers contre le *VER RONGEUR* a été inspirée, non par le zèle de la gloire de Dieu et l'intérêt de la société, mais par l'ignorance des uns, par les préjugés des autres et surtout par l'intérêt de métier et l'esprit de corps[1]. A aucun prix, on ne voulait entendre dire que tout ce que nos pères ont fait, n'était pas bien fait ; et, malgré l'expérience, malgré les protestations les plus énergiques et les alarmes les mieux fondées, on soutenait avec passion qu'il n'y avait pas un iota à changer dans la manière d'élever la jeunesse.

Pour s'autoriser dans la fatale quiétude du *statu quo,* on s'est bien gardé de lire nos écrits : il était beaucoup plus commode d'en parler sur ouï-dire. On a regardé comme non avenue l'Encyclique de 1853, et on nous a fait dire ce que nous n'avons jamais ni pensé, ni dit.

Croirait-on qu'après une polémique de vingt-deux ans, le rédacteur de la *Revue* qui nous occupe donne encore à entendre que les soutiens de la réforme demandaient l'exclusion absolue des auteurs païens ? «Jamais, dit-il, Pie IX non plus que l'épiscopat français, n'a songé à déposséder les chefs d'œuvre païens du rang que l'expérience des siècles et l'Église et elle-même leur ont attribué».

Comme l'auteur de l'article, ainsi que nous le supposons, n'avance rien sans preuve, il connaît sans doute le défenseur de la réforme qui a demandé une pareille exclusion. Livrer son nom à la publicité, serait rendre un service aux adversaires, en justifiant quelques-unes de leurs attaques. En attendant, nous allons voir, dans le chapitre suivant, que les hommes les plus éminents parmi les catholiques tout court, jugent le bref d'une tout autre manière que les catholiques à *épithète*.

CHAPITRE V
LETTRE IMPORTANTE D'UN ÉVÊQUE

De nombreuses, et chaudes félicitations nous ont été adressées au sujet du Bref pontifical. Louange à Dieu et reconnaissance à nos amis ! Prêtres et pères de famille, tous proclament l'importance de la lettre du Saint-Père et la nécessité de la prendre pour règle de conduite. Comme nous n'avons cessé de le répéter, depuis quarante ans, ils comprennent que s'il reste un moyen humain d'arrêter l'Europe sur le penchant de l'abîme, ou du moins de préserver quelques âmes de la contagion anti-catholique, dont les ravages s'étendent à vue d'œil, c'est la réforme immédiate et radicalement chrétienne de l'éducation.

Parmi ces précieuses félicitations, il en est que nous ne pouvons passer sous silence. Nous les publions comme un puissant encouragement pour tous les défenseurs de la cause capitale, au triomphe de laquelle nous avons consacré notre vie. Elles sont contenues dans la lettre suivante d'un grand évêque, qui fut une des gloires du concile du Vatican. Voici en quels termes le savant prélat fait ressortir l'importance et l'à-propos du Bref apostolique.

J. M. J.

Aquila 24 mai 1874.
Mon très cher, et très vénéré Seigneur,

«*Superabundo gaudio*, je surabonde de joie et de reconnaissance, pour l'exemplaire que vous m'avez envoyé du magnifique Bref, dont notre Saint-Père le Pape vous a honoré, en date du 22 avril de cette année. A mon humble avis, il est la consécration authentique de la thèse que, depuis vingt-deux ans, vous avez si sensément et si vaillamment défendue dans vos nombreux et excellents ouvrages : tantôt directement, comme dans le *VER RONGEUR*, les *LETTRES A MG DUPANLOUP* ET *LA REVOLUTION* ; tantôt, par incident, comme dans tous vos autres précieux opuscules, y compris le *CIMETIERE*, etc.

«Vous, en effet, et en suivant votre impulsion Mgr d'Aranzo, moi, et bien d'autres évêques en Italie, dans les nations étrangères et même en France, nous n'avons jamais prétendu autre chose que de nous conformer aux intentions

[1] Il faut ajouter : par une ténébreuse intrigue gallicane contre le retour à la liturgie romaine.

du Souverain Pontife, en mettant en pratique les prescriptions de sa vénérable Encyclique du 21 mars 1853 : savoir, à l'étude des classiques païens purgés de toute souillure, *ab omni labe purgati*, unir largement et sur une grande échelle l'élément littéraire chrétien, par l'introduction dans les classes des chefs-d'œuvre de la littérature chrétienne latine et grecque : *Tum ex sapientissimis sanctorum Patrum operibus, tum ex clarissimis ethnicis scriptoribus ab omni labe purgatis*[1].

«C'est d'après ces règles que l'illustre et savant évêque de Calvi et Téano, moi-même dans ma faiblesse et les autres évêques indiqués plus haut, avons réglé et dirigé les études de nos séminaires. Nous en avons obtenu les plus excellents résultats, non seulement pour l'instruction de l'esprit, mais encore pour l'éducation du cœur de nos jeunes gens.

«Il est vrai que vous et nous, avons été regardés d'un œil de compassion, et je pourrais dire de mépris, par quelques-uns, qui sont arrivés jusqu'à dire et à écrire que *l'introduction des classiques chrétiens dans les écoles serait le signal de la décadence de la belle littérature et du retour à la barbarie ; que la question des classiques chrétiens était jugée, et qu'il n'y avait plus à s'en occuper.*

«Il est vrai encore que le plus grand nombre, sans avoir jamais lu sans prévention, et pour former leur jugement, vos différents ouvrages[2], par conséquent sans avoir jamais voulu approfondir votre thèse, vous ont fait dire ce que vous n'avez jamais dit : savoir, que vous bannissiez entièrement les auteurs païens de l'instruction de la jeunesse ; et cela, après que vous aviez publié deux forts volumes, contenant les morceaux choisis des classiques païens prosateurs et poètes, complètement expurgés, *ab omni labe purqati*, comme couronnement du plan d'instruction par vous indiqué.

«Malgré tout cela, ni vous, ni nous, ne nous sommes laissés ébranler par de semblables clameurs. Regardant comme chose très sérieuse, et plus sérieuse qu'on ne pense, l'instruction à donner aux enfants chrétiens, à des âmes baptisées et rachetées du sang de Jésus-Christ, nous ne nous sommes point arrêtés dans notre route, et nous nous en sommes trouvés, comme nous nous en trouvons encore, toujours parfaitement satisfaits.

«Maintenant, après le témoignage authentique qui vous est rendu par le pasteur suprême du bercail de Jésus-Christ, vous pouvez être bien tranquille, *in tranquillitate conquiescas*. Vous pouvez, de plus, tenir pour certain, comme vous en assure le Saint-Père, qu'en soutenant votre grande thèse (je me permets d'ajouter, et nous en l'appliquant), vous avez toujours suivi les règles établies par sa suprême autorité, et acquis, à n'en pas douter, un grand mérite devant Dieu et une solide gloire aux yeux des sages : *Ingens meritum apud Deum, et solidam apud viros sapientes gloriam*.

«Oui, un grand mérite devant Dieu, puisque vous avez consacré votre docte plume à prêcher la croisade contre le paganisme ressuscité, pour la destruction duquel le Verbe éternel Se fit homme et descendit sur la terre, comme dit saint Jean : *In hoc apparuit Filius Dei, ut dissolvat opera diaboli* ; une solide gloire aux yeux des sages, vraiment sages, qui regardent les choses sous leur véritable point de vue, et que ne rend pas insensés la sagesse de ce monde appelée par le Docteur des nations une folie devant Dieu, s*tultitiam apud Deum*.

«Réjouissez-vous donc dans le Seigneur, je vous le dis de nouveau ; et que ce témoignage si authentique qui vous a été rendu par le Maître et le Docteur infaillible de l'Église, vous dédommage abondamment de tous les mépris, de toutes les injures, de toutes les calomnies qui, pendant vingt-deux ans, se sont accumulés sur votre tête et par ricochet, sur la nôtre.

«Je pourrais vous en dire davantage. Ainsi, je pourrais vous dire que par ce Bref solennel du Vicaire de Jésus-Christ, sont mises à néant toutes les objections contre le plan d'instruction que vous avez toujours défendu, et réfutées, à nos propres yeux, par les succès en tout genre des jeunes gens élevés d'après cette méthode. Je pourrais ajouter, que suivant mon humble avis, ce Bref est une douce et paternelle mise en demeure pour les maisons chrétiennes d'éducation, qui jusqu'ici ne se sont pas conformées aux prescriptions souveraines du Chef de l'Église, et même les ont regardées comme non avenues. Mais si je touchais ce point, ma lettre deviendrait un traité, dont je n'ai ni le temps ni la volonté de m'occuper, et dont vous n'avez pas besoin.

«Seulement pour ma consolation et la vôtre, je me permettrai de répéter ce que le 1er septembre 1864, j'eus le courage de proclamer hautement devant l'auditoire le plus choisi, dans la grande salle de l'archigymnase romain, et que la triste expérience des dix dernières années a rendu plus évident que le jour.

«Plût à Dieu, disais-je, que sans retard, partout et à la lettre eussent été mises en pratique les invitations et les prescriptions du Maître et Docteur universel, en introduisant dans l'enseignement de la jeunesse, l'élément littéraire chrétien avec toute l'ampleur qui convient ! Qui sait ? Combien de jeunes gens, qui maintenant, comme autrefois, donnent dans toutes les audacieuses et criminelles folies de la Révolution, eussent été les soutiens de notre pauvre Italie, j'en dis autant du reste de l'Europe, pendant les douze années consumées à sa ruine !

«Qu'on ne l'oublie pas, les principes chrétiens gravés dans leur âme tendre, pendant le temps de leur éducation, auraient produit d'excellents fruits de modération et de sagesse ; et ils eussent été mis en garde contre les séductions des sectaires, qui les prennent dans leurs filets avec l'appât trompeur des idées païennes de liberté et de patrie, puisées de bonne heure dans leurs classes et reçues sans défiance.

«En vous renouvelant les sentiments de ma plus sincère estime et de ma cordiale amitié, je me dis de nouveau, tout vôtre en N.-S. J.-C.

F.Louis, évêque d'Aquila».

Cette lettre nous dispense d'en citer d'autres.

---

[1] L'ordre de cette phrase n'est pas l'effet du hasard. Quelques jours après la publication de l'Encyclique, le Saint-Père disait à Mgr de Salinis : *J'ai placé en première ligne les auteurs chrétiens, afin qu'ils soient les premiers entre les mains de la jeunesse.*

[2] Rien n'est plus vrai. De tous les livres parus depuis vingt ans, le *VER RONGEUR*, est certainement celui qui a fait le plus de bruit dans le monde. Toute la presse, bonne ou mauvaise, européenne et américaine, s'en est longtemps occupée. Cependant la première édition DU *VER RONGeur*, publiée il y a vingt-trois ans, et tirée seulement à 2 000 exemplaires n'est pas encore épuisée. Preuve péremptoire que sur 100 personnes qui en ont parlé, il y en a 98 qui ne le connaissent que par ouï-dire : manière honorable de juger un ouvrage !

Voici en quels termes un autre évêque, non moins illustre, nous parle du Bref pontifical. Nous le laissons s'exprimer dans sa propre langue :

«Ho ricevuto l'onorificentissimo Breve di S. Santità indirizzato a V. S. Reñda. Esso è veramente preziozo in quanto alla questione dell'insegnamento classico. Il *Tum* e *tum* ha ricevuto una spiegazione autentica da non potersi desiderare più chiara. Resta ora fermo che l'intenzione dell' Augusto Pontefice è questa : che gli autori cristiani sieno studiati, *una cum* i pagani *ab omni tamen labe purgatis*... Ricevete intanto le mie congratulazioni per tanto incorraggiamento e cosi alto». 7 Giugno, 1874. B. d'Avanzo, vesc. di Teano.

CHAPITRE VI
PREMIER PRÉTEXTE : LES EXIGENCES DU BACCALAURÉAT

D'après les prescriptions de l'Encyclique et du Bref, les chefs d'établissement ont, pour se mettre en règle avec le Saint-Siège, plusieurs choses à faire, à faire loyalement et sans délai :

1° Introduire largement l'élément littéraire chrétien dans les études ;

2° expurger complètement les auteurs païens.

Ces deux choses sont explicitement commandées. Il en est deux autres qui le sont implicitement, parce qu'elles entrent dans l'esprit de la loi : enseigner chrétiennement les auteurs païens et supprimer dans les collèges les représentations théâtrales.

A l'accomplissement de ces devoirs, plus impérieux aujourd'hui que jamais, s'opposeront peut-être dans l'esprit de quelques-uns, d'ailleurs disposés à la soumission la plus filiale, différents prétextes, dont il importe de faire justice.

Le premier : les exigences du baccalauréat ;

le second, l'inutilité et les inconvénients de la réforme ;

le troisième, le manque de classiques chrétiens ;

le quatrième, l'intérêt de la belle latinité.

Nous ne parlons ni de la routine, ni du parti pris, ni de l'esprit de corps. Ces prétextes, n'étant ni avoués ni avouables, échappent à la réfutation. La conscience seule doit en faire justice.

Les exigences du baccalauréat. Dans l'éloquent discours qu'il a prononcé cette année, à la réunion des Comités catholiques, l'honorable député, M. Chesnelong, disait : «L'éducation chrétienne est l'instrument nécessaire de la régénération de notre pays».

Rien n'est plus vrai, non seulement pour la France, mais pour l'Europe entière. La question de l'éducation n'est pas une simple question de science et de littérature : c'est une question de souveraineté morale. A qui appartient l'éducation, appartiendra l'avenir. De là, ce mot de Leibnitz : «**Celui qui réformera l'éducation, réformera le monde**». La raison est facile à comprendre : **l'homme étant un être enseigné, l'éducation fait l'homme, et l'homme fait la société**.

Que l'homme soit un être enseigné, nous en sommes tous la preuve. En venant au monde, dit saint Thomas, l'âme humaine est comme une table rase : *tanquam tabula rasa*, prête à recevoir, sans opposition, tous les caractères qu'on veut y imprimer. Pourquoi sommes-nous catholiques ? Parce qu'on a écrit dans nos jeunes âmes le Catholicisme. Pourquoi d'autres sont-ils Luthériens, Calvinistes, Mahométans, Idolâtres ? Parce qu'on a gravé dans leurs âmes ces différentes erreurs.

Si donc on veut que la France et l'Europe redeviennent chrétiennes, il leur faut avant tout une éducation chrétienne, complètement chrétienne dans les hommes et dans les livres, chrétienne à tous les degrés de l'échelle sociale, chrétienne surtout pour les classes élevées, qui, par leur supériorité, font le peuple à leur image.

C'est dans ce but que les Comités catholiques demandent avec instance la liberté d'enseignement. Pour eux, cette liberté capitale consiste dans la fondation d'universités catholiques, jouissant du privilège de conférer des grades reconnus par le gouvernement, et la suppression du baccalauréat. Rien de mieux ; mais ne l'oublions pas : il y a quarante ans qu'on lutte avec énergie pour obtenir ces concessions et toujours en vain. Aujourd'hui même elles sont tellement opposées à l'esprit qui domine la France officielle et même l'Europe, que les efforts des Catholiques n'aboutiront, si même ils aboutissent, qu'après beaucoup de longueurs et avec de grandes difficultés Ce n'est pas une raison de se décourager : au contraire, c'est une raison de s'armer d'une indomptable persévérance. En attendant le succès désiré, une chose est immédiatement possible ; et cette chose est bien plus nécessaire que la pleine liberté d'enseigner, c'est de rendre l'éducation, qui dépend du clergé, complètement chrétienne.

L'éducation qui dépend du clergé, est celle qui se donne dans les nombreux établissements, soustraits, du moins en grande partie, au despotisme universitaire et tenus par des prêtres séculiers ou par des congrégations religieuses : institutions, collèges catholiques, petits séminaires. L'éducation sera complètement chrétienne, lorsqu'elle sera conforme aux prescriptions du souverain Pontife. Inutile de les rappeler ici. Espérons qu'enfin l'Encyclique de 1853, confirmée par le Bref de 1874, ne sera plus lettre morte.

Depuis quarante ans surtout, l'expérience démontre avec la clarté du jour l'indispensable nécessité de pratiquer loyalement la réforme demandée. Si, au lieu de faire la sourde oreille, on l'avait prise au sérieux, nous aurions aujourd'hui deux générations qui nous serviraient de point d'appui, tandis que nous ne sommes entourés que d'**ennemis** ou de **lépreux**, au milieu d'une société qui tombe en lambeaux.

Nous le disons à regret : on n'a tenu presque aucun compte de la volonté du Saint-Père. Dans les huit dixièmes des maisons d'éducation, même dirigées par des prêtres séculiers et réguliers, les programmes ne présentent pas un seul auteur latin chrétien ; et les Pères grecs y figurent à peine, pour un ou deux discours de saint Chrysostome et de saint Basile, admis plus tôt pour la forme que pour le fond et destinés à une ou deux classes.

Quant à l'expurgation consciencieusement obligatoire des auteurs païens, même oubli des ordres du Saint-Père. A peu de chose près, ces auteurs sont ce qu'ils étaient avant l'Encyclique. Un des plus dangereux, au jugement d'Ovide lui-même, bon juge en matière d'immoralité, Virgile n'a subi aucun retranchement, et il se trouve tout entier entre les mains des élèves. Il en est ainsi d'Homère, que Platon excluait sévèrement de toutes les écoles de sa république. Sans sup-

pressions, les différents livres de l'Iliade sont entre les mains de jeunes chrétiens, auxquels des maîtres pieux expliquent sans rougir le double enlèvement d'Hélène et de Briséis, base de tout le poème.

Une pareille conduite est-elle catholique tout court ?

N'est-elle pas au premier chef catholique-libérale ? Dieu peut-Il la bénir ?

Ajoutons que la réforme demandée par le souverain pontife et par tous les hommes désintéressés, qui ont quelque souci de l'avenir, est immédiatement applicable. Qu'on ne réponde pas que le baccalauréat s'y oppose : cette fin de non-recevoir est encore du catholicisme libéral le plus pur. D'une part, c'est pour la France en particulier qu'a été donnée l'Encyclique de 1853, et c'est à un Français qu'est adressé le Bref de 1874. Ce n'est pas sans doute pour rester lettre morte, que ces pièces importantes sont émanées du Saint-Siège ; mais bien afin de devenir une réalité salutaire à notre pays, dont apparemment le souverain Pontife connaît aussi bien que personne les pressants besoins, le remède à ses maux et la difficulté des temps. D'autre part, prétendre qu'en introduisant largement les auteurs chrétiens dans les études et en expurgeant complètement les auteurs païens, on ne peut pas faire des bacheliers : un pareil raisonnement n'est pas seulement faux, il est impie.

Il est **faux** ; il ne repose que sur un préjugé, fruit de la routine, et nullement sur l'expérience. S'il est une seule maison qui ait mis sérieusement en pratique les prescriptions pontificales et qui ait vu ses élèves échouer au baccalauréat, dans des proportions plus fortes que ceux des autres établissements : qu'on la nomme[1]. Nous soutenons, au contraire, et nous le soutenons hardiment, qu'avec des auteurs chrétiens et des classiques païens purgés de toute souillure, on fera non-seulement des bacheliers tant qu'on voudra ; mais surtout, ce qui ne se fera jamais avec le système actuel, des hommes vraiment grands, et des générations chrétiennes dignes de ce nom.

A l'appui de cette vérité, qu'on me permette de signaler un fait, remarqué par les esprits habitués à réfléchir : **NOUS N'AVONS PLUS D'HOMMES.**

«Il nous faut des hommes, dit-on, et **nous n'avons que des bacheliers**... ». Vraie dans un sens, cette phrase à effet n'est pas correcte : elle sent le naturalisme. Grâce à l'invention révolutionnaire du baccalauréat, notre éducation classique n'est plus le développement de l'intelligence, elle en est l'étouffement. Ceci est incontestable : qui trop embrasse, mal étreint. Mais pour sauver la société, il faut autre chose que des hommes, il faut des chrétiens, et des chrétiens d'une foi carrée. Avec l'enseignement actuel, suppression même du baccalauréat, vous n'aurez jamais des chrétiens de ce caractère. Les preuves sont sous nos yeux, sous les yeux de l'Europe entière qui doit parler comme la France.

Le commerce avec les auteurs païens, commerce intime, journalier, obligatoire et à peu près exclusif, pendant les années décisives de la vie, ne produira jamais que des chrétiens ignorants, étiolés, incomplets, roseaux sans résistance et girouettes à tout vent. En échange, vous aurez à foison des républicains, des démocrates, des ambitieux avides de places, d'argent et de bien-être ; des écrivailleurs, des pédants, et, comme disait Érasme, des bavards incapables d'obéir, plus incapables de commander. Tels maîtres, tels disciples.

C'est un fait ; depuis que le paganisme a envahi l'enseignement classique, l'Europe n'a plus, ou peu s'en faut de vrais grands hommes, c'est-à-dire de ces grands chrétiens si communs dans les siècles de foi. Elle est pauvre, très pauvre de ces hommes, grands par leur caractère, grands par leurs conceptions, grands par leurs entreprises, grands par leur désintéressement ; grands par leurs vertus chrétiennes, et non moins grands dans l'expiation de leurs fautes. Il n'en peut être autrement : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es*.

Pas, non plus, de générations chrétiennes dignes de ce nom. La preuve en est également sous nos yeux. Vouloir former des chrétiens sans christianisme, ou avec un christianisme administré en doses homéopathiques, n'est-ce pas tenter l'impossible ? Pour prospérer, chaque plante demande sa terre, sa culture, son climat. Il en est ainsi de l'âme. Voulez-vous qu'elle soit chrétienne ? que pour elle la terre, la culture, le climat, tout soit chrétien. Reste à dire quelle est, pour développer chrétiennement toutes les facultés de l'âme, la meilleure terre, le christianisme pur, ou le christianisme mêlé, aux trois quarts, de paganisme ?

CHAPITRE VII
SUITE DU PRÉCÉDENT

Le raisonnement que nous réfutons est faux à un autre point de vue. Les auteurs païens, exigés pour le baccalauréat, sont ceux qu'on voit dans les deux, tout au plus dans les trois classes supérieures. Ainsi, jusqu'à la quatrième inclusivement, il y a toute liberté de faire étudier exclusivement des auteurs chrétiens. Sous le rapport littéraire, comme sous le rapport moral, c'est même la meilleure préparation à l'étude des auteurs païens. D'une part, l'étude du latin chrétien ARME en la développant la foi de l'enfant ; d'autre part, elle lui facilite singulièrement l'étude des auteurs profanes.

Pour plusieurs raisons, le latin chrétien est plus facile à apprendre que le latin païen :

1° il est moins elliptique et moins transpositif ;

2° il est le père de nos langues modernes, particulièrement de la langue française, qui conserve de nombreuses traces de sa glorieuse généalogie ;

3° il exprime des idées dont le germe, plus ou moins développé, existe dans l'âme de l'enfant, soit par le baptême, soit par les instructions maternelles, soit par le catéchisme paroissial ;

4° en retrouvant dans ses auteurs ces idées vraies et en rapport avec les siennes, le commençant trouve ainsi la satisfaction de la tendance innée dans l'homme pour la vérité, par conséquent la rémunération de son labeur, c'est-à-dire une augmentation de vie : bienfait de premier ordre que ne lui procurera jamais le latin païen. Au lieu de le désorienter, de l'ennuyer, de le dégoûter, l'étude lui plaît ; et, en assurant les progrès de l'élève, elle dispense le professeur de la pénible obligation de le faire marcher à coups de pensums ou de retenues.

[1] Dans un discours synodal, que nous citerons plus tard, Mgr de Salinis réfute ce raisonnement par des faits incontestables.

Le raisonnement en question n'est pas seulement faux, nous osons dire qu'il est **impie**. Prétendre que pour assurer le succès du baccalauréat, il faut exclure de l'enseignement les auteurs chrétiens et laisser sans une complète expurgation les auteurs classiques païens, en sorte que les jeunes chrétiens puissent, contrairement à la volonté formelle du Saint-Père, et au risque de perdre la foi, les mœurs et même le sens social, lire les erreurs et les obscénités, répandues dans ces différents auteurs : n'est-ce pas une impiété ? Dire qu'on ne leur explique pas les passages dangereux, ce n'est pas répondre. Ils les ont entre les mains, ils peuvent les lire, et ils les lisent.

Croit-on se justifier en disant, comme nous l'avons entendu, qu'il est nécessaire de laisser, tels qu'ils sont, les classiques païens entre les mains des jeunes gens, dans la crainte de les voir échouer au baccalauréat, s'ils venaient à être interrogés sur quelque passage qu'ils n'auraient pas expliqué ? Cette prétendue justification suppose qu'on explique d'un bout à l'autre, les auteurs désignés pour le baccalauréat : ce qui est absolument faux.

Elle suppose, en outre que le jeune homme, après avoir étudié longtemps les principales parties d'un auteur, sera incapable d'expliquer, sans l'avoir appris, un passage quelconque du même auteur. S'il en est ainsi, il faut convenir qu'en étudiant, pendant plusieurs années, les auteurs païens, on ne devient pas très fort en latinité ; et que s'il n'y a rien à gagner en adoptant les classiques chrétiens, il n'y a du moins rien à perdre.

Que dis-je ? il y a tout à gagner. N'est-il pas vrai, nous le demandons de nouveau, que meilleure est la terre, plus vigoureuse est la végétation ? Reste à dire, quel est, du christianisme ou du paganisme, le meilleur élément pour développer toutes les facultés de l'âme, l'esprit, le cœur, le goût, l'imagination ?

Non, mille fois non, l'étude assidue de ce qu'il y a de plus beau et de meilleur dans les monuments de la littérature chrétienne, ne gâtera ni le style, ni le goût des jeunes gens. Au contraire, elle formera excellemment l'un et l'autre ; et fortifiera les études, tout en conservant le privilège exclusif de faire des hommes et des chrétiens : l'expérience est là.

Dans son discours synodal du 23 juin 1853, Mgr de Salinis, expliquant les actes du dernier concile d'Amiens, s'exprimait en ces termes :

> «Je me suis occupé aussi de développer l'élément chrétien dans l'enseignement des lettres, et j'ai cru que cette amélioration, si importante sous d'autres rapports, ne pouvait être que favorable aux études profanes elles-mêmes. L'expérience faite à Saint-Riquier est bien significative.
>
> «Ceux de nos élèves, et ce ne sont pas les plus distingués, qui se sont présentés pour le baccalauréat, ont été reçus dans une proportion plus forte, que celle qu'on observe dans d'autres collèges. Ce résultat ne m'a pas étonné. Le commerce journalier avec les auteurs chrétiens fortifie la raison des élèves, parce qu'il la nourrit de notions plus saines et aussi parce que ces notions touchent à toutes les réalités de la société, au milieu de laquelle ils doivent vivre; tandis qu'ils rencontrent dans les auteurs païens une foule de choses, qui ne sont pour eux que des abstractions stériles, des idées mortes, tout à fait étrangères au monde social créé par le christianisme. Leur esprit acquiert plus de sève, parce qu'il plonge des racines dans un sol plus fécond, et il s'opère en eux, sous ce rapport, une plus grande végétation intellectuelle, qui se fait sentir à toutes les branches des études[1].

Or, une expérience de quarante ans, ayant démontré que vouloir obtenir du gouvernement la suppression du baccalauréat, c'est se casser la tête contre un mur, il reste à trouver un moyen de tourner la difficulté. La Religion et la société en font un devoir impérieux et immédiat. Qu'on se mette donc à l'œuvre, à moins qu'il ne paraisse plus commode de se voiler la tête et de tomber, en gardant le *statu quo*, dans l'abîme où la révolution nous entraîne à grande vitesse, nous et les générations naissantes.

Quel est ce moyen ? Nous le connaissons : c'est de pratiquer sérieusement les prescriptions pontificales. Ne mettre jusqu'à la quatrième inclusivement, entre les mains des enfants que des auteurs chrétiens ; et purger de toute souillure les auteurs païens[2], réservés pour les classes supérieures, tout en faisant marcher de front l'étude des auteurs chrétiens.

Cette expurgation, soit dit en passant, ne regarde pas seulement les auteurs de littérature ; elle doit s'étendre à la plupart des cours de **philosophie** qui prétendent démontrer, à l'aide de la raison seule, les plus importantes vérités métaphysiques et pratiques, sans parler de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le précepteur du genre humain. C'est la séparation systématique de l'homme d'avec Dieu ; ou, comme dit le P. Curci, jésuite, de la Civiltà Cattolica, le net et pur paganisme, *puro e pretto paganesimo.*

Contre l'emploi du moyen indiqué, qu'on n'objecte pas que deux ou trois ans d'étude des auteurs païens, sont insuffisants pour préparer un jeune homme au baccalauréat. Une pareille objection n'est pas sérieuse.

1° Le terrible examen se réduit à une simple version d'une page ou d'une page et demie avec une dissertation latine ou française.

2° Les examinateurs ne sont pas très féroces. Fils de leur éducation, ils n'ignorent pas dans quel abaissement sont tombées parmi nous les études latines et ils ont égard à la faiblesse connue des candidats.

3° Quand, malgré tout, un jeune homme échoue au baccalauréat, que fait le père ? Afin de ne pas perdre le fruit de ses sacrifices, il le confie à un préparateur, qui s'engage à le faire recevoir dans trois ou six mois : et huit fois sur dix, il réussit.

Comment donc, même en admettant les conditions les moins favorables, ne pourrait-on pas, après deux années d'étude des auteurs païens, obtenir ce que l'on obtient en quatre fois moins de temps ? Est-ce que les auteurs chrétiens fermeraient l'âme à l'intelligence des auteurs païens ? Poser une pareille question, c'est la résoudre.

---

[1] Nous apprenons à l'instant que sur 19 présentations au baccalauréat, du 1er août 1873 au 1er août 1874, le collège de l'Assomption de Nîmes a obtenu 16 diplômes. C'est une preuve de plus qu'avec des auteurs chrétiens on peut très bien faire des bacheliers.

[2] Il est étrange et profondément regrettable que tant de chefs recommandables des maisons chrétiennes d'éducation, ne se soient pas encore conformés aux règles tracées par le Saint-Siège.

Au reste il y a quelque chose de plus nécessaire que la suppression du baccalauréat et la liberté de l'enseignement : c'est la **christianisation de l'enseignement**. Puisqu'on ne peut avoir, pour le moment, qu'une demi-liberté, c'est un devoir plus pressant que jamais d'en profiter afin de christianiser, dans la mesure du possible, l'enseignement secondaire: nous venons d'indiquer le moyen d'y réussir. Si on refuse de l'employer ; si on continue d'enseigner comme ont enseigné nos pères, avec les mêmes auteurs ni plus ni moins, la liberté d'enseignement ne fera que multiplier les sources malheureuses, où se sont empoisonnées, suivant l'expression du Père Possevin, les générations modernes.

Qu'on ne l'oublie pas, la France n'a pas sombré en 93, parce que l'éducation n'avait pas été libre ; mais parce qu'elle n'avait pas été assez chrétienne. La Révolution, qui ne fut que la mise en scène des études de collèges, en est la terrible et immortelle preuve. «C'est, dit Charles Nodier, un témoignage que la philosophie du XVIII^{e} siècle ne put s'empêcher de rendre aux jésuites, à la Sorbonne et à l'université (*Souvenirs*, t. I, p. 88)».

Par l'organe du Père Grou, les jésuites, il est juste de le rappeler, se rendirent, quoiqu'un peu tard, le même témoignage. Dans le passage que nous avons cité (chapitre II), l'ancien professeur reconnaît que le goût du paganisme contracté dans l'éducation, s'était répandu dans la société, en sorte que la plupart des lettrés n'étaient plus chrétiens qu'à l'extérieur ; et que dans le fond ils étaient de vrais païens.

Sans doute, ajoutait-il, nous ne sommes point idolâtres ! Patience, mon révérend Père ; attentez quelques années, et vous verrez la France officielle, la France formée dans les collèges, matériellement idolâtres, adorant la déesse Raison, sur l'autel de Notre-Dame, et bâtissant un temple à Cybèle, au carré des Champs-Élysées. Cela devait être : l'éducation fait l'homme et le culte intérieur appelle le culte extérieur.

Ce fait écrasant pour l'éducation classique, fut rappelé, avec une éloquence impitoyable, dans la discussion de la loi de 1850, sur la liberté d'enseignement. Mgr Parisis plaidant contre le monopole, fit un tableau effrayant de la génération élevée par l'Université, l'accusant d'impiété, d'immoralité, et notamment d'avoir fait les journées de juin, où Paris avait failli s'engloutir dans le sang.

Il n'avait pas fini qu'une voix s'élève et crie : *Je demande la parole* : c'était M. Crémieux.

«L'honorable préopinant, dit-il, vous a tracé un tableau effrayant de la génération élevée par l'Université, l'accusant entre autres d'avoir fait les journées de juin. Il a oublié de nous dire qui avait élevé la génération qui fit 93 !

«Alors, l'Université n'existait pas. Alors il n'y avait pas de monopole, ou, s'il y en avait un, c'était en faveur du clergé. Alors toute l'éducation était entre les mains des prêtres et des ordres religieux. Alors vous étiez riches ; vous aviez des hommes capables, vous jouissiez de la sympathie des familles et de l'appui du gouvernement : et vous avez fait 93 ! Cessez donc de récriminer : si l'Université ne fait pas mieux que vous, elle ne fera jamais plus mal».

Et l'évêque se tut.

M'ayant rencontré immédiatement après la séance : *Jamais, me dit le digne prélat, pareille tuile ne m'est tombée sur la tête*. Je me permis de répondre : «Votre Grandeur pouvait l'éviter. Il suffisait de vous rappeler ce que vous avez si bien écrit contre l'éducation classique, et de dire :

«On a mal saisi ma pensée. Ce n'est ni l'Université actuelle qui a fait les journées de juin, ni l'ancien clergé qui a fait 93 : c'est le système d'enseignement. Aux deux époques, les vrais éducateurs de la jeunesse ont été les démocrates de la Grèce et de Rome. Les professeurs en toge ou en soutane, n'ont été et ils ne seront jamais que des répétiteurs.

«La preuve en est que le premier acte des élèves des anciens collèges, fut de proscrire leurs maîtres vivants, et d'élever sur le pavois, les héros antiques présentés à leur jeune admiration. De même aujourd'hui, si les élèves de l'Université ont tenté de renverser l'ordre social, c'est qu'ils ne l'ont pas trouvé conforme à celui dont le commerce avec les anciens avait fait miroiter à leurs yeux les admirables perfections. N'avez-vous pas vu comme moi, qu'ils se sont empressés de renouveler autant qu'ils ont pu, dans le langage, dans les fêtes politiques, dans les parodies religieuses, dans la haine des plébéiens et des patriciens, les souvenirs de la belle antiquité ?

«Qu'on nous accorde la liberté d'enseignement, c'est notre droit ; mais avant tout, que les catholiques et l'Université se réunissent pour réformer radicalement un système d'éducation, qui dans les mains du clergé, comme dans celles des professeurs universitaires, donne de si déplorables résultats. Le salut de la France est à ce prix».

«Tel est, ce me semble, le terrain sur lequel il fallait amener la discussion et des faits indéniables vous rendaient victorieux».

- «Vous avez raison, me répondit l'excellent évêque ; mais je n'y ai pas pensé».

Terminons par un fait actuel, qui confirme tous les précédents. Ce fait, qui met au-dessus de toute discussion, la nécessité plus urgente que jamais de christianiser l'enseignement secondaire, dans la mesure immédiatement possible : quel est-il ? C'est Pie IX prisonnier au Vatican, et la Louve de Romulus trônant au Capitole.

En 93, la déesse Raison sur l'autel de Notre-Dame ; en 1874, la Louve de Romulus au Capitole, c'est-à-dire, le paganisme en chair et en os, présenté à l'admiration du monde. Aux deux époques, et après dix-huit siècles de christianisme, voilà, qu'on en convienne ou non, le dernier mot logique des études classiques : *et nunc intelligite*.

On récolte ce qu'on sème : *quæ seminaverit homo, hæc et metet*. Ils reçoivent donc un éclatant démenti, ceux qui disent que tout le mal vient du protestantisme. S'il en était ainsi, la Révolution, qui sait ce qu'elle est, et qui, mieux que personne, connaît sa généalogie, aurait placé au Capitole la statue de Luther, ou de Calvin, ou de quelque autre Père de la réforme ; mais non, elle y a placé la Louve de Romulus.

CHAPITRE VIII
SECOND PRÉTEXTE : L'INUTILITÉ ET LES INCONVÉNIENTS DE LA RÉFORME

En nous voyant revenir sans cesse sur l'indispensable nécessité de réformer chrétiennement l'instruction secondaire, plusieurs, avec une politesse qui les honore, nous ont comparé à ce chevalier de la Manche, dont la bravoure militaire s'exerçait contre des moulins à vent.

«Vous vous cassez la tête contre une muraille, ont-ils dit, vous vous exagérez la puissance de l'éducation, pour sauver la société : il est trop tard».

Il est trop tard ! Étant donné l'état actuel de la société en France et en Europe, dites-nous donc, grands philosophes, quel moyen humain vous connaissez de rajeunir les nations, s'il est possible de les rajeunir ; et de sauver le monde, si le monde peut être sauvé. Si vous possédez ce précieux secret, hâtez-vous de le publier : le cacher serait un crime. Voilà, quatre-vingts ans surtout, que nous marchons visiblement à la dérive. Vous avez dépensé beaucoup d'encre, beaucoup de papier, beaucoup de paroles et même beaucoup de talent, pour arrêter les progrès du mal : qu'avez-vous gagné ?

Interrogez les faits, interrogez les statistiques, interrogez les manifestations de l'esprit public, interrogez vos propres pressentiments. De tout cela s'élève une voix qui vous crie : Le mal est toujours allé en augmentant aussi bien dans l'ordre de la foi que dans l'ordre des mœurs. Après de nombreuses révolutions et de terribles catastrophes, le monde, en général, est demeuré impénitent ; et, comme Dieu aura le dernier mot de notre opiniâtreté dans le mal, nous sommes à la veille de **châtiments** tels que l'esprit le plus ferme n'ose les envisager.

Si au lieu d'une guerre stérile des partis les uns contre les autres, guerre chaque jour renaissante, pour des questions de personnes ou d'intérêts secondaires, les écrivains catholiques, journalistes et autres, s'étaient sérieusement attachés à mettre à découvert la vraie racine du mal, à unir leurs efforts pour l'extirper et indiquer le remède à la lèpre païenne qui dévore les peuples modernes : croyez-vous que nous en serions où nous en sommes ? A moins de supposer l'humanité atteinte d'un aveuglement incurable, la lumière se serait faite, des hommes de cœur auraient pris en main la cause de la religion et de la société, en leur préparant par un enseignement solidement chrétien, de nombreux et énergiques défenseurs.

Il est trop tard ! Il n'est jamais trop tard d'obéir, et de reconnaître qu'on a fait fausse route. Mieux vaut tard que jamais ; et l'homme qui avoue franchement une faute, mérite plus d'estime que celui qui en est exempt.

Il est trop tard ! Si le présent est condamné, est-il permis d'être indifférent au salut de l'avenir ? Si la réforme chrétienne ne prépare pas de nobles vainqueurs, elle préparera de nobles victimes.

Il est trop tard ! S'il en est ainsi : à qui la faute ? qui a honni, repoussé, persécuté les courageux apôtres de la réforme ? qui s'est opiniâtrement refusé à l'embrasser ? qui, est allé jusqu'à interdire la vente des ouvrages qui la soutenaient ? Il y a de longues et très longues années, que les hommes graves, en observant le mouvement des esprits et la marche des choses, ne cessent de répéter que le système moderne d'éducation conduit l'Europe à la Barbarie. Le roi Louis-Philippe disait : à l'Anthropophagie.

Il est trop tard ! Malgré l'expérience, vous allez donc continuer *ad majorem Dei gloriam*, une méthode d'enseignement, improuvée par le Vicaire de Jésus-Christ ! Et vous dormirez tranquilles !

Pour se dispenser d'obéir, les catholiques **libéraux**, prêtres et laïques, se cramponnent à un nouveau prétexte.

«La réforme, disent-ils, aurait de graves inconvénients. Elle éloignerait du clergé les gens du monde, qui verraient avec défiance l'abandon d'une méthode d'enseignement, consacrée par les siècles».

C'est ainsi qu'ils crient sur les toits que le *Syllabus* et le dogme de l'infaillibilité pontificale ont jeté la perturbation en Europe, et occasionné de nombreuses défections, en rendant impossible la conciliation de l'esprit moderne avec l'esprit de l'Église. Réfuter de pareilles accusations, ou entreprendre de dissiper des craintes imaginaires, serait perdre le temps.

Venons aux prétendus inconvénients de la réforme, envisagée en elle-même : on les cherche et on ne les trouve pas. La réforme consiste à obéir avec une docilité filiale au souverain Pontife, chargé de la direction intellectuelle et morale de l'humanité, et qui mieux que personne connaît les besoins de la société et le remède à ses maux. Où est l'inconvénient ?

Elle consiste à faire rentrer dans son domaine, c'est-à-dire, dans les idées, dans les mœurs, dans la littérature, dans l'histoire, dans la philosophie, dans la société, le Roi immortel par qui tout a été fait et à qui tout appartient. Où est l'inconvénient ?

Elle consiste à mettre le nécessaire, avant l'utile ; le principal, avant l'accessoire, par conséquent à faire régner l'ordre dans les âmes, afin de le faire régner dans les faits. Où est l'inconvénient ?

Elle consiste à mettre la jeunesse en rapport, beaucoup plus habituel et beaucoup plus intime, avec les hommes et les choses du christianisme, qu'avec les hommes et les choses du paganisme ; à faire étudier pour la formation de l'esprit et du cœur, les grands génies qui s'appellent saint Augustin, saint Chrysostôme, beaucoup plus que les petits grands hommes, qu'on appelle Virgile et Horace. Où est l'inconvénient ?

Elle consiste à faire connaître, au lieu des narrations mensongères des historiens profanes, *quid non audet in historia Græcia mendax* ? les véridiques récits de nos livres saints, trame merveilleusement tissue de l'histoire universelle. Où est l'inconvénient ?

Elle consiste à nourrir la jeunesse, au lieu des fables homériques, virgiliennes, ovidiennes, fables absurdes et malpropres, des vérités sublimes, contenues dans nos auteurs chrétiens, surtout dans les actes des martyrs : vérités toujours anciennes et toujours nouvelles, éloquemment soutenues devant les tribunaux païens, et signées du sang de nos pères. Où est l'inconvénient ?

Elle consiste en un mot, tout en faisant des bacheliers, à former de solides chrétiens, en développant les âmes dans le sens de leur baptême ; à les faire vivre dans le surnaturel et non dans le naturalisme ; à les diriger sérieusement, pendant les années décisives de la vie, vers le but immortel pour lequel elles ont été créées ; et à leur faire mieux connaître, plus aimer, plus admirer, plus fidèlement pratiquer la religion, qui a tiré le monde de la barbarie, qui l'empêche d'y retomber, et qui est, pour le présent, comme pour l'avenir des individus et des peuples, la source unique de toutes les vertus, de toutes les félicités et de toutes les gloires. Où est l'inconvénient ?

Vous craignez cependant, dites-vous, que la réforme ne soit pas du goût des gens du monde, et qu'ils ne vous retirent leurs enfants pour les placer dans les établissements universitaires. Non, vous ne le craignez pas sérieusement. Quoi !

un genre d'éducation, seul propre à former des enfants instruits, vraiment chrétiens, respectueux, affectionnés, soumis, laborieux, s'il était connu des pères et surtout des mères de famille, ferait déserter les maisons où il serait mis en pratique ! c'est le contraire qui aurait lieu. Pour retenir ses élèves, l'Université s'empresserait de modifier son enseignement. Je le répète, ce prétexte n'est pas sérieux, et des faits authentiques m'autorisent à y donner un démenti absolu.

Cela étant, on se demande d'où vient l'engouement pour l'antiquité païenne ? Pourquoi on exalte par-dessus tout les auteurs païens ? Pourquoi on s'efforce de trouver dans leurs ouvrages des beautés, qu'eux-mêmes n'ont peut-être jamais soupçonnées ? Pourquoi on ne souffre pas qu'on dise du mal d'eux ? Pourquoi on les aime comme Michas aimait ses dieux, au point de se lamenter lorsqu'on craint de les voir descendre du rang qu'ils occupent dans l'éducation des jeunes chrétiens ?

Un pareil engouement est-il inspiré par le Saint-Esprit ? Trouve-t-il sa justification dans l'exemple des saints Pères, dans les approbations de l'Eglise, dans les résultats qu'il a produits ? La conscience, l'histoire, l'expérience ont répondu.

CHAPITRE IX
TROISIÈME PRÉTEXTE : LE MANQUE DE CLASSIQUES CHRÉTIENS

Bien qu'il ait été combattu avec autant d'ardeur, que s'il avait attaqué le mystère de la très-sainte Trinité, le *VER RONGEUR* n'a pas été sans influence. Dans toutes les classes de la société, en France et à l'étranger, des hommes non aveuglés par le parti pris, ont reconnu hautement le danger de l'étude, à peu près exclusive, des auteurs païens (lire leurs paroles dans le XII[e] volume de la *Révolution*). Avec une loyauté qui les honore, d'éminents professeurs eux-mêmes ont demandé pardon à Dieu et aux hommes, du mal qu'ils avaient fait en les enseignant. D'autres se sont mis à l'œuvre pour éditer des classiques chrétiens. Au nom des premiers, nous citerons seulement la lettre suivante, qui parut au plus fort de la lutte. Elle est d'autant plus significative qu'elle ne nous est point adressée et qu'elle est l'expression d'une longue expérience.

Valensole, le 13 août 1852.
Messieurs,

«Ayant été supérieur de deux petits séminaires, Forcalquier et Ajaccio, j'ai suivi avec un vif intérêt la polémique que vous soutenez sur le choix des ouvrages, qu'on doit mettre entre les mains de la jeunesse. J'adhère complètement à la doctrine du *VER RONGEUR* de M. Gaume et à la thèse que vous avez développée avec tant de savoir.

«Combien de fois, professant les humanités, n'avais-je pas dit à mes élèves : Mes enfants, je jette le poison à pleines mains dans vos poitrines ! Et pourquoi inclinons-nous nos fronts marqués du signe du Christ, devant les prétendus chefs-d'œuvre des siècles de Périclès et d'Auguste, tandis que nous avons là, sous nos mains, dans les Pères de l'Église, toute une littérature chrétienne ? C'est là que nous pourrions recueillir l'or à pleines mains, si nous n'étions pas esclaves de vains préjugés.

«Oh ! comme mon cœur de prêtre gémissait, alors que j'avais à expliquer les odes, les satires et les épîtres de celui qui se rendant justice à lui-même, disait : *Ego de grege porcorum Epicuri !* Jusque dans cet Homère tant vanté, dans ce Virgile estimé si sage, je trouvais des pages infectées de luxure. Combien de fois, au tribunal de la pénitence, n'étais-je pas condamné à combattre dans mes pauvres enfants, les impressions funestes qu'ils avaient reçues en classe, de l'étude des auteurs païens ! Du moins, que, pendant les classes de grammaire, c'est-à-dire jusqu'à la troisième inclusivement, on tienne nos jeunes chrétiens loin de ces sources impures, loin de ces livres qui, sous de belles formes, cachent le venin le plus mortel, véritables sirènes qui, avec leur voix enchanteresse, entraînent tant de malheureux à leur perte !

«J'ai pris la peine de faire un extrait de tous les livres classiques que le paganisme nous a légués, et qui, se trouvent disséminés dans toutes les classes, à commencer par Phèdre lui-même, et de les envoyer à quelqu'un de nos illustres devanciers, avec prière de m'en donner la traduction.

«Je ne sais quel sens catholique on pourrait donner à ce vers :
Et matronarum casta delibo oscula (Phèdre, Fable XX, livre IV)

Comment expliquera-t-il le *Marte gravis* de Virgile et *in eamdem devenere speluncam*, du même ; et la scène hideuse qui se passa sur le mont Ida entre Jupiter et Junon, parée de la ceinture de Vénus ; et tout l'Olympe convoqué au spectacle des turpitudes de Mars et de Vénus ; et le persiflage de Lucien, et les saletés de Juvénal, etc., etc.

«Je disais ces jours-ci toute ma pensée à un des plus savants évêques de France, et je vis avec bonheur qu'il gémissait sur l'étrange thèse soutenue par de si bons catholiques.

«Pendant plus de vingt ans, j'ai été condamné à feuilleter ces livres déplorables. Je connais tout le poison qu'ils renferment, et ce serait calmer un remords de ma conscience, si, avant de mourir, il m'était donné de réparer le mal que j'ai fait à mes chers et bien-aimés élèves, alors que, me laissant entraîner par un fatal courant, je les initiais aux funestes doctrines de ceux que saint Paul a si bien caractérisés lorsqu'il a dit: *Volentes esse sapientes stulti facti sunt*.

«Si vous croyez que ces courtes réflexions, inspirées par une longue expérience, puissent être publiées, je vous, donne toute liberté de faire usage de ma signature. Vous me feriez même plaisir, en tant que ce serait une protestation contre un enseignement, auquel je me suis associé de trop longues années contre le cri de ma conscience».

Silve, Chanoine, curé[1].

Une fois les yeux dessillés par l'apparition du *VER RONGEUR*, d'autres personnes voulurent rendre pratiques les prescriptions pontificales. Dans ce but, on a édité un certain nombre de classiques chrétiens. Nous n'avons pas à faire l'éloge

[1] Cette excellente lettre ne donne qu'un très léger échantillon des souillures morales, sans compter les souillures intellectuelles, répandues dans les classiques. Si on veut avoir une connaissance moins incomplète, on peut lire nos *LETTRES A MGR DUPANLOUP*, 1852. On y trouvera des confessions semblables à celle du vénéré supérieur, entre autres, celle du Père Thomassin.

de ces ouvrages. Conçus dans d'excellentes intentions, ils sont dignes du zèle et du bon goût des auteurs, dont ils prouvent les connaissances en matière d'enseignement. Toutefois on nous permettra de le dire : quelque estimables qu'ils soient, ces ouvrages de plusieurs mains, ne forment ni un tout complet, ni un enchaînement logique, tel, ce nous semble, que doit être un plan d'éducation pour donner des résultats sérieux.

Cette lacune regrettable, nous avons essayé de la combler, en publiant, en **trente volumes**, notre **Bibliothèque des classiques chrétiens, latins et grecs, pour toutes les classes**. Voici la pensée mère de notre travail : elle fera juger si nous avons réussi.

Tout peuple a été fait par un livre, et par un livre religieux, dont il est devenu la vivante incarnation. Le Juif a été fait par la Bible ; le Chinois, par les livres de Confucius ; l'Indien, par les Védas ; le Parsis, par les livres de Zoroastre ; le Grec et le Romain, par leur mythologie ; le Turc et l'Arabe, par le Coran : ainsi des autres peuples.

Pour chaque peuple, son livre originel a été le foyer de la vie dans toutes ses manifestations : vie religieuse, vie politique, sociale, domestique, philosophique, scientifique, artistique et littéraire. Tout part de ce principe vital, et tout y ramène. De là vient que ces peuples sont tout d'une pièce ; et tant qu'on ne leur a pas ôté ce livre, qu'on ne les en aura pas dégoûtés ; tant qu'il sera l'élément exclusif de leur éducation, ils resteront ce qu'ils furent.

A son tour, le peuple chrétien a été formé par **l'Évangile**. Dans ce livre divin, il a puisé sa vie. Ses croyances, sa science, sa philosophie, ses arts, sa littérature, sa politique, ses institutions publiques et privées, sa civilisation, en un mot, ont été l'épanouissement de cette vie, aussi supérieure à la vie de tous les autres peuples, que l'Évangile est supérieur à tous les autres livres.

Si, de nos jours, toutes ces choses sont déformées; si elles portent le cachet trop évident de l'antiquité gréco-romaine, c'est que l'Évangile a cessé d'être le livre vital des peuples chrétiens, que dans l'éducation on l'a fortement mélangé d'idées étrangères.

Veut-on mettre un terme à cette funeste déformation ? Il faut de toute nécessité que l'Évangile redevienne notre foyer vital, notre éducateur. Tout doit en partir, tout doit y ramener.

Parce qu'il est le foyer de la vie, l'Évangile est une loi. Toute loi a besoin de commentaire. Il y a deux sortes de commentaires : le commentaire oral et le commentaire pratique. C'est d'après ces principes incontestables qu'a été composée notre bibliothèque.

L'Ancien Testament, est à l'Évangile, ce qu'est la rose en bouton, à la rose épanouie ; la racine, à l'arbre ; la figure, à la réalité ; le commencement, à la fin. De là cette parole de Notre-Seigneur :

«Je ne suis pas venu abolir la loi, mais la compléter[1]».

Aussi, le premier livre que nous mettons aux mains de l'enfant, est la petite Bible : *Biblia parvula*. Écrite non en latin du dix-huitième siècle, comme *l'Epitome historiæ sacræ*, mais en latin de saint Jérôme, elle offre le texte même de la Vulgate, révisé avec soin, débarrassé de tout ce qui ne pourrait convenir, et accompagné de notes qui en éclaircissent les parties obscures. Elle comprend les plus intéressants récits depuis la Création du Monde, jusqu'aux Rois.

Avec elle, l'enfant marche du connu à l'inconnu. Que dis-je ? il est en plein pays de connaissance.

Grâce à son catéchisme, il sait, à peu près le fond de ces histoires, dont la traduction lui devient facile. Comme les enfants, on pourrait dire les grandes personnes, ne se lassent jamais d'entendre les merveilleux récits de l'Ancien Testament, la mémoire vient en aide aux difficultés de sa traduction, et soutient de ses souvenirs les efforts de l'étude grammaticale.

Des récits primitifs de la Bible, nous passons aux livres proprement historiques : *Les Rois, Tobie, Judith, les Machabées*, dont les beautés de fond et de forme sont au-dessus de tout éloge. Ajoutons que ces livres divins ont un mérite que n'a jamais eu et que n'aura jamais aucun auteur païen, c'est de donner à l'enfant la vraie notion de l'histoire. En les étudiant, il apprend que l'histoire, si mal connue et si mal définie de nos jours, est : la Biographie du genre humain déchu et se régénérant sous l'influence de l'action divine.

Cette biographie elle-même se résume en deux mots. Comme tous les fleuves tendent à l'Océan, les quarante siècles de l'antiquité judaïque et païenne tendent à préparer le règne du restaurateur universel ; le maintenir et l'étendre, est la raison d'être de tous les siècles postérieurs.

Viennent ensuite les *Livres didactiques ou sapientiaux*. Là, sous des formules d'or, tour à tour les plus simples, les plus saisissantes et les plus poétiques, se révèlent à l'enfant, toutes les règles de la sagesse religieuse, humaine, sociale, personnelle. Devant cette philosophie de la vie, disparaissent, comme les ombres de la nuit devant les feux du jour, toute la philosophie morale des païens, *absorpti sunt juxta petram*, comme parle saint Augustin.

L'Ancien Testament, avec ses riches enseignements et ses intéressants récits, n'est que l'initiation à l'étude de la loi royale, *l'Évangile*. Le jeune enfant apprend à la connaître dans saint Matthieu et dans saint Luc, dont nous donnons le texte, accompagné des commentaires de saint Jérôme et de Bède : double chef-d'œuvre de clarté et de profondeur.

A tant de trésors, nous ajoutons les plus beaux écrits des Pères de l'Église, saint Cyprien, dans ses *Lettres* ; saint Grégoire le Grand, dans ses inimitables *Homélies* ; saint Bernard qui, dans ses *Lettres*, nous apprend à connaître notre Europe, nos villes, nos aïeux, notre France ; Tertullien, dans ses deux immortels ouvrages, *l'Apologétique* et les *Prescriptions*, incomparables monuments, toujours anciens et toujours nouveaux, et plus que jamais nécessaires à connaître, si on veut former les générations actuelles à une lutte victorieuse contre les mêmes ennemis, dont nos pères eurent à soutenir les assauts. Tel est, avec les Pères grecs, saint Basile, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze, le commentaire oral de la loi évangélique.

Si excellent qu'il soit, il n'est pas le meilleur. Il y en a un plus parfait encore, c'est le commentaire pratique. L'enfant le trouve dans les *Actes des martyrs* et dans quelques fleurs des *Vies des Saints*. En nous montrant en action, la foi et la loi de notre baptême, les *Actes des martyrs* ne sont pas seulement tout ce qu'il y a au monde de plus dramatique, ils ont en-

[1] *Nolite putare quoniam veni solvere legem aut prophetas : non veni solvere, sed adimplere.* Matth., V, 17.

core l'immense avantage d'être le seul monument qui nous reste de la langue parlée des Romains. Que sont-ils en effet ? des procès de cours d'assises, des dialogues vrais et sans phrases, recueillis par des sténographes. Si on se souvient que les réponses des martyrs leur sont inspirées par le Roi des martyrs, on ne sera pas étonné que dans la bouche de simples femmes, de jeunes enfants, éclatent des traits d'une sublimité et d'un à-propos, qui ravissent l'admiration du prétoire, et qui déconcertent les juges.

Les classiques grecs sont disposés suivant la même échelle, un peu plus tardive, d'après l'usage de nos classes. Outre la petite Bible et les Actes des martyrs en grec, toutes les richesses de l'éloquence et de la haute philosophie de l'Orient sont offertes à l'enfant chrétien, dans les ouvrages, en prose et en vers, des grands génies que nous avons cités plus haut.

Comme nous n'avons jamais demandé que la jeunesse demeure complètement étrangère à la connaissance de l'antiquité, et comme réponse à l'accusation matériellement fausse d'avoir voulu le bannissement complet des auteurs profanes, notre Bibliothèque comprend deux volumes de classiques païens, prosateurs et poètes, complètement expurgés, annotés, rédigés en vue du baccalauréat et contenant plus de matière qu'on n'en voit dans toutes les classes.

Tous ces ouvrages sont gradués suivant les classes ; et de la huitième, conduisent, par une route uniforme, le jeune élève jusqu'à la rhétorique. Ainsi, se trouve levée la difficulté que les adversaires opposaient aux défenseurs des auteurs chrétiens. C'est la remarque d'un écrivain distingué.

> «Le grand reproche, écrivait-il récemment, adressé aux défenseurs de la réforme des études, c'est que les livres manquaient. Ce n'est pas tout d'avoir de grands écrivains, de grands poètes, de grands historiens, il faut en accommoder les œuvres aux besoins de l'enseignement. Il faut qu'une main expérimentée reprenne ces chefs d'œuvre, les révise, les range par catégories, les annote et en fasse des livres de classes. Aujourd'hui cette besogne est faite».

Vient ensuite l'éloge de notre Bibliothèque,

> «la plus complète, fort ingénieusement conçue, et comprenant l'Ancien et le Nouveau Testament, les actes des Martyrs, les vies des Saints et des extraits des Pères de l'Église et du Pontifical, dont la langue est si belle qu'on la croirait tombée du ciel».

Ainsi, elle fait connaître aux élèves la langue historique, la langue oratoire, la langue parlée..

> «Il faut ajouter la langue poétique, car elle comprend deux volumes de poésies chrétiennes, depuis les premiers Pères de l'Église, jusqu'aux grands poètes du moyen âge, saint Thomas et Adam de Saint-Victor». (M. Ravelet, *Monde*, 16 juin 1844)

Comme le bon sens ne vieillit pas, on apprendra sans surprise que notre programme d'études, nous sommes heureux de le dire, est le même qui fut écrit par le Père Possevin, dans sa *Bibliotheca selecta : De ratione studiorum*. Publié à Rome en 1592, dédié au pape Clément VIII, approuvé par le maître du sacré palais, recommandé par le général de la Compagnie de Jésus, qui l'appelle *opus ad gloriam Dei perutile*, cet ouvrage est destiné par un de leurs plus illustres Pères, à servir de directoire aux Jésuites dans l'éducation de la jeunesse (Voir pour les détails le tome XII de la *Révolution*, Ch. VIII, p. 128 et sv.).

Puisque le plan d'études, seul capable de faire des hommes et des chrétiens, est aujourd'hui nettement tracé, et que les livres ne manquent pas : que faut-il pour mettre immédiatement en pratique les prescriptions pontificales ?

DE LA CONSCIENCE.

CHAPITRE X
QUATRIEME PRETEXTE : L'INTERET DE LA BELLE LATINITE

Si le proverbe est vrai, vrai surtout pour la jeunesse : *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es* : est-il possible d'admettre que les jeunes chrétiens, mis, pendant les années décisives de la vie, en rapports journaliers, intimes, obligatoires avec ce qu'il y a, parmi les chrétiens, de plus beau et de plus substantiel dans la littérature, de plus distingué par le génie et de plus grand par la vertu, ne deviennent pas des hommes et des chrétiens dignes de ce nom ?

Le programme d'études, tracé avant nous par le Père Possevin, n'est pas moins avantageux aux maîtres qu'aux élèves. Dans l'explication de nos auteurs, le jeune professeur trouve à nourrir sa foi, à entretenir en lui l'esprit chrétien, et à s'enrichir d'idées qui lui seront d'un grand secours, soit pour sa conduite personnelle, soit pour l'instruction et la direction des autres.

Au contraire, quel sérieux avantage pour son esprit et pour son cœur, lui procure l'explication journalière, pendant plusieurs années, des fables d'Ésope, des métamorphoses d'Ovide, des odes d'Horace du *Tityre, tu patulœ recubans* de Virgile et du *Quousque tandem* de Cicéron ?

Et puis, s'il est consciencieux, quelle tâche insipide que d'arrêter à chaque instant l'élève pour lui dire :

> «Sachez bien que ce que dit votre auteur est une ineptie. Ne vous préoccupez pas de cette histoire, elle est fausse; cette maxime de morale est insuffisante pour faire des chrétiens. Ces harangues républicaines, sont absurdes et antisociales ; ce Jupiter était un imbécile, et cette Vénus une coquine. Ne vous inquiétez ni de leurs actes, ni de leurs discours, et ne goûtez que le charme des mots, la grâce de l'adjectif et la belle attitude du verbe !»

Comme si l'enfant était armé d'un emporte-pièce, pour prendre la forme et laisser le fond ! Hélas ! non ; l'enfant n'a pas d'emporte-pièce, ou s'il en a un c'est pour prendre en même temps le fond et la forme. Voyez vous-mêmes, ce que sont, depuis la renaissance du Paganisme classique les générations lettrées, dans l'Europe entière, et particulièrement en Italie, au centre même du catholicisme !

Néanmoins *l'intérêt de la belle latinité*, est le prétexte qui rend sourd à la voix du Vicaire de Jésus-Christ, et condamne le professeur à un travail stérile pour lui, et plein de dangers pour les élèves. Coûte que coûte, il faut du beau latin. Mais quel est ce beau latin et où le trouve-t-on ? c'est ce que nous allons examiner.

Commençons par faire remarquer une inconséquence des humanistes chrétiens.

Le christianisme n'a rien détruit de ce qui est naturellement bon. **La grâce**, dit saint Thomas, **ne détruit pas la nature**, elle la perfectionne : *gratia non tollit naturam, sed perficit*. Ce que Notre-Seigneur a dit de la loi mosaïque, qu'il n'était pas venu pour la détruire, mais pour la perfectionner : *Non veni solvere legem aut prophetas*, s'applique très justement à la langue du monde païen, *il ne l'a pas détruite, il l'a perfectionnée*. Ainsi, *à proprement parler, il n'y a pas deux langues latines, il n'y en a qu'une,* que le christianisme a perfectionnée pour en faire l'organe d'une société bien supérieure à la société païenne.

Pour le fond comme pour la forme, le perfectionnement a été complet. D'une part, le christianisme n'a pas fait les choses à demi ; d'autre part, il serait contradictoire dans les termes de supposer la perfection du fond, sans admettre la perfection de la forme, puisque la forme, inhérente au fond, n'est que le rayonnement de l'idée : *pulcrum splendor veri*.

De là ressort **l'inconséquence** des humanistes chrétiens. Forcés de reconnaître que le christianisme a élevé l'humanité tout entière à une perfection inconnue des anciens : élévation dans les idées et dans les mœurs, dans les institutions, sociales et domestiques, ils prétendent qu'il n'a pu exprimer ce magnifique ensemble de vérités nouvelles, que dans un langage fort imparfait, pour ne pas dire à moitié barbare.

De cette prétention injurieuse, un grand évêque a fait éloquemment justice.

«Nous étions encore sur les bancs du collège, écrivait Mgr Parisis, que déjà nous nous demandions comment il se pouvait faire que l'esprit de mensonge eût seul reçu le privilège des grâces du langage ; et lorsque ensuite nous fûmes chargé d'enseigner aux autres cet art de bien dire, qui, considéré dans son principe, est une communication merveilleuse du Verbe de Dieu, nous nous refusions à croire que ce Verbe fait chair, qui avait bien voulu donner ce talent en partage à Ses ennemis, comme il le fait souvent pour les autres dons de la nature, l'eût cependant refusé à cette Eglise qu'il s'est acquise par Son sang, et qu'il S'est unie au point que, selon l'étonnante expression de saint Jean, il en a fait Son épouse.

«Voilà quelles étaient nos pensées à une époque de notre vie, où, sous l'empire de préventions reçues dès notre bas âge, nous ne pouvions pas encore apprécier les trésors littéraires de l'Église, que, d'ailleurs, nous connaissions à peine.

«Mais à mesure que, nous élevant au-dessus de nos propres convictions, nous avons examiné avec une impartialité calme et consciencieuse, les écrits de nos docteurs et de nos pères dans la foi, notre étonnement a changé d'objet.

«Nous nous sommes demandé, non plus comment l'Église de Dieu n'avait pas eu les hautes qualités du langage, tout aussi bien que les églises de Satan ; mais comment il était arrivé qu'au sein même du christianisme on eût délaissé, dédaigné, méconnu, et du côté de l'éducation, tout à fait oublié les nombreux et incontestables chefs-d'oeuvre de la littérature chrétienne...

«Ce que nous ne pouvons admettre et que cependant on a longtemps laissé croire, c'est que le don du langage soit le privilège de l'erreur. Nous savons, pour la consolation de notre foi, et nous proclamons aujourd'hui pour l'acquit de notre conscience, qu'il n'en est pas ainsi[1]».

Non, il n'en est pas ainsi.

«J'ai exprimé, nous écrivait M. de Montalembert, les mêmes pensées que vous sur la supériorité de ce latin chrétien, créé par les Pères de l'Église, et si admirablement adapté à tous les besoins intellectuels par les écrivains du moyen âge. Il y a vingt ans, on riait au nez de ceux qui osaient mettre la cathédrale de Reims au-dessus de Saint-Pierre de Rome ; et je me souviens d'avoir été à peu près traité d'impie et d'imbécile par un homme respectable, à qui j'avais manifesté cette préférence en 1839. Dans trente ans, on rira au nez du chrétien qui hésitera à mettre *sous tous les rapports,* les pères et les grands écrivains du moyen âge, au-dessus des auteurs classiques et de leurs imitateurs modernes[2]».

En faveur de la supériorité de la langue latine chrétienne, il serait facile de citer vingt autorités non moins respectables, entre autres le concile d'Amiens, qui a formellement condamné les détracteurs de la langue de l'Église.

A l'autorité se joint le **raisonnement**. Qu'est-ce que le latin chrétien ? Nous l'avons dit : c'est la langue païenne perfectionnée pour le fond comme pour la forme ; de même que le monde chrétien, c'est le monde païen transformé et perfectionné sous tous les rapports par le christianisme. Que la langue latine chrétienne soit la langue païenne perfectionnée, la preuve en est dans les faits suivants :

Quant au **fond**, dans toute langue, il y a deux choses : le fond et la forme ; l'idée et la parole qui l'exprime. De gré ou de force, tout le monde convient que, pour le fond, la langue latine chrétienne est, sans comparaison possible, plus riche que la langue latine païenne. Ce qui veut dire, en d'autres termes, que l'humanité chrétienne possède des trésors de vérités que le paganisme ne connut jamais.

Ce point acquis, tout est gagné. Dès qu'il est prouvé que l'idiome chrétien l'emporte, pour le fond, sur l'idiome païen, nous avons pleine raison de le faire étudier de préférence à la jeunesse. Lequel vaut mieux en effet : l'initier à une langue riche de vérités, ou à une langue riche seulement de mots et n'exprimant que des vérités incomplètes ou des idées inapplicables à la vie publique et privée des peuples chrétiens ?

A d'autres points de vue, la langue latine chrétienne est le perfectionnement de la langue latine païenne, en ce sens, qu'elle a conservé tous les mots de la langue latine païenne, élevé la signification d'un grand nombre, et créé une riche nomenclature de mots nouveaux. Nous ne saurions trop le répéter; le christianisme n'a rien détruit que le mal. Ce qui était naturellement bon, il l'a religieusement conservé et amoureusement perfectionné. Or, les mots de la langue latine

[1] Lettre aux supérieurs et professeurs de son petit séminaire.
[2] *Lettre*, 25 octobre 1859.

païenne étaient, dit saint Augustin, des vases innocents du mal que la malice du démon y avait déposé, et que la corruption de l'homme en faisait découler. Voilà pourquoi tous ont été conservés.

Mieux encore : l'Église a élevé la signification d'un grand nombre de mots en latin païen. Comme elle a fait l'éducation de l'humanité, *elle a fait celle du langage*. Dans le paganisme, il en était des mots comme de toutes les créatures. Innocents par eux-mêmes, comme vient de le dire saint Augustin, ils gémissaient d'être obligés, malgré eux, de servir à la vanité et à l'iniquité, en n'exprimant que des choses purement naturelles, sensuelles, fausses et trop souvent coupables ; tandis qu'ils étaient condamnés à un mutisme absolu à l'égard du monde surnaturel et des splendides vérités dont il est l'inépuisable trésor.

Qu'a fait le Rédempteur de toutes choses ? Il les a délivrés de l'esclavage, en les tirant du cercle étroit où ils étaient renfermés. A ces *enfants de Dieu*, Il a ouvert la bouche pour parler non plus seulement le langage de la terre, de la matière, de l'humanité déchue, mais la langue du ciel, de l'esprit, de l'humanité relevée et purifiée.

En preuve de cette éducation philologique, d'où résulte une des supériorités les plus incontestables de la langue latine chrétienne, citons quelques mots, pris au hasard. Le sens nouveau dont le christianisme les a enrichis, les fait briller dans le langage humain, comme les étoiles aux voûtes du firmament : *Deus, fides, spes, caritas, gratia, virtus, humilitas, ordinatio, mansuetudo, dies natalis, propheta, apostolus, pontifex, sacerdos, Ecclesia, communio, statio, vigiliæ, confessio, pœnitentia, sacramentum, confirmatio, mysterium, ascensio, assumptio, meritum* : ainsi d'une foule d'autres.

Ce n'est pas tout. En possession d'innombrables vérités, inconnues des païens, l'Église a créé, pour les exprimer, une riche nomenclature de mots nouveaux ; et ces mots, nous le disons sans hésiter, sont les plus beaux de la langue humaine. Ils sont beaux non seulement par l'harmonie irréprochable de leur forme et par leur sens nettement déterminé ; ils sont beaux, surtout par les hautes vérités qu'ils expriment. Si ces mots divinement lumineux venaient à disparaître, le monde civilisé retomberait dans la nuit de l'erreur, et dans les tâtonnements éternels de tous les peuples dont le langage en est dépourvu.

Tant qu'ils subsisteront, l'homme connaîtra avec certitude son origine, son histoire, sa chute, sa rédemption, sa destinée, ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses semblables. Voici quelques exemples : *Biblia, peccator, incarnatio, Christus, salvator, Evangelium, christianus, baptisma, eucharistia, cæmeterium, salus, orphanus, orphanotrophium, xenodochium.*

Rien ne serait plus facile que de prolonger cette glorieuse nomenclature. Mais il est temps de passer à d'autres supériorités de la langue latine perfectionnée par le christianisme.

CHAPITRE XI
SUITE DU PRÉCÉDENT.

La clarté, l'onction, la spiritualité sont de nouvelles qualités dont la langue latine est redevable au christianisme.

La clarté. A juste titre, on reproche au latin païen, ou non régénéré, de manquer souvent de clarté. Il nous a passé sous les yeux une collection de classiques latins, traduits par un académicien de Paris, dans laquelle on rencontre un grand nombre de contresens et de sens hasardés. Entre autres causes, cela vient du défaut de clarté, inhérent au latin païen, expression d'un génie tout différent du nôtre et de l'ignorance où nous sommes de certains usages de la vie publique et privée des anciens.

Suivant la juste remarque de M. de Bonald, les langues peuvent se diviser en deux catégories : les langues transpositives et les langues analogues.

Les langues **transpositives** sont celles dont la construction logique est désordonnée. Elle est désordonnée, en ce sens que le premier objet qui frappe les sens ou l'imagination commence la phrase, sans tenir compte s'il en est le nominatif ou le générateur. De là, des inversions continuelles qui nous obligent à faire ce qu'on appelle la construction, ou plutôt la destruction de la phrase, pour la ramener à l'ordre généalogique des idées. On voit par là, comme dit encore M. de Bonald, que les langues transpositives sont les langues des peuples qui vivent beaucoup plus par le sens que par la raison. Elles sont les langues des peuples non élevés, des peuples enfants.

On appelle langues **analogues** celles dont la syntaxe est conforme à la génération métaphysique de la pensée. Exemple : *Je vous aime*. Ces langues sont le privilège des peuples élevés, et qui parlent, non plus d'après les impressions des sens, mais d'après la conception naturelle des idées.

Il s'ensuit que, le langage étant donné à l'homme pour exprimer sa pensée, plus une langue est analogue, plus elle est claire et en rapport avec sa destination. A ce point de vue fondamental, le latin païen laisse grandement à désirer : sa construction transpositive est une source d'obscurité. De plus, il est essentiellement ami de l'ellipse ou *que retranché*, nouvelle source d'obscurités et d'équivoques. On connaît la phrase : *Aio te, Eacida, Romanos vincere posse*.

Au contraire, le latin élevé par l'Église, incontestablement plus analogue dans sa marche, plus sobre d'ellipses, est beaucoup plus clair, d'une entente plus facile, se rapproche davantage de l'institution divine du langage, et, sous ce rapport, l'emporte évidemment sur le latin non régénéré.

L'onction. Sous ce nouveau rapport, la supériorité du latin chrétien est incontestable. Organe d'une société profondément égoïste, qui méprisait le pauvre, qui n'avait pas un hospice pour le malade, qui se jouait de la vie de l'esclave, qui buvait avec délices le sang humain, et dont le *væ victis* était la maxime guerrière, le latin païen est sec, dur, hautain, froid et poli comme le marbre : on sent que ceux qui le parlaient étaient sans entrailles, ou n'en avaient que pour leurs intérêts personnels.

Il vise surtout à caresser l'oreille ou à frapper l'imagination. Que la phrase soit périodique, imagée, sonore, cadencée : il suffit. Si ce n'est par rares exceptions, jamais le paganisme ne sut parler à l'âme. La langue ne s'est attendrie que lorsque la charité, inconnue des païens, eut pénétré le cœur humain de ses divines influences. Inutile d'ajouter que cette onction se fait sentir à chaque page de nos Pères, de nos Saints et de nos Livres sacrés.

La spiritualité. De même que l'homme est d'autant plus parfait qu'il se spiritualise davantage, ainsi une langue est d'autant plus belle qu'elle est plus spiritualiste. Ce point établi, il restera démontré que la forme païenne, cette chère idole des humanistes modernes, loin d'être une qualité, est relativement un défaut. Or, une langue est d'autant plus spiritualiste qu'elle se montre, d'une part, plus dégagée des formes accessoires qui obscurcissent la pensée, ou qui constituent la beauté sensuelle ; et que, d'autre part, elle est plus apte à exprimer toutes les idées métaphysiques et à peindre les charmes de la beauté surnaturelle.

Ainsi, la vraie beauté, le vrai mérite de l'architecture chrétienne, est de spiritualiser en quelque sorte la matière, tandis que l'architecture païenne matérialise la pensée. Je veux dire que l'architecture chrétienne ne conserve de la matière, que ce qui est rigoureusement nécessaire pour servir d'appui à la pensée et au sentiment. Son mérite est de la manier, de l'assouplir, de la découper, de la dominer ; en un mot, de s'en jouer, comme le Créateur Lui-même S'est joué des éléments, pour en former les merveilleux ouvrages, qui réfléchissent avec tant d'éclat Ses adorables perfections[1].

Eh bien ! tandis que la langue latine païenne, comme l'architecture païenne, expression d'une société matérialiste, donne tout, ou presque tout, à la beauté ou à la forme matérielle, en demeurant inhabile à rendre la beauté de l'ordre spirituel ; la langue latine chrétienne, comme l'architecture chrétienne, organe d'une société spiritualiste, se montre beaucoup moins esclave de la forme, et infiniment propre à rendre tout ce qui est de l'ordre spirituel. En deux mots : comme nulle construction n'est plus dégagée de la matière, n'est plus aérienne, qu'une belle église ogivale, la sainte Chapelle de Paris, par exemple ; de même, nulle langue n'est plus spiritualiste que la langue de l'Église, par conséquent plus belle de la vraie et solide beauté.

J'insiste sur ce point **essentiel**, et je dis : Sans doute, comme l'homme païen avait une beauté naturelle, la langue latine païenne a sa beauté ; mais il y a, beauté et beauté. Une société dominée par la chair ne connaît, n'admire, et, dans les arts, ne cultive guère que la beauté matérielle : son horizon ne s'étend pas au delà. L'antique société païenne était profondément enfoncée dans les sens. Expression de cette société, la langue latine païenne traduit la beauté matérielle, les sentiments naturels, les charmes physiques de l'homme et de la nature. Elle recherche cette beauté, elle la reflète, elle la peint à sa manière et de son mieux. Les preuves de ceci abondent dans Homère. Comme l'art lui-même, simple écho, elle ne peut redire autre chose : le redire avec toute la vérité possible constitue sa beauté propre.

Ainsi, la forme, ou la beauté de la langue païenne, en ce qu'elle a de proprement païen, est de la même nature que la forme ou beauté de l'art païen. C'est la beauté matérielle sensible ; c'est la forme arrondie, potelée, sensuelle des Vénus et des Cupidons ; la forme anatomique du Méléagre on de l'Apollon du Belvédère. C'est une beauté, sans doute, mais non de l'ordre le plus élevé. Loin d'être le rayonnement du monde spirituel elle est trop souvent le *Lenocinium* qui matérialise l'esprit, au lieu de spiritualiser la matière.

N'admirer que ce genre de beauté, dans la langue comme dans l'art, c'est en fait de goût tenir le christianisme pour non avenu, rétrograder de dix-huit siècles, et montrer qu'on n'a nul sentiment de l'esthétique.

Organe d'une société éminemment spiritualiste, le latin devenu chrétien reflète au même degré la beauté spirituelle. Il la cultive, il la traduit, il la peint sa manière et de son mieux. Comme l'art lui-même, simple écho, il ne peut redire autre chose. Le redire avec toute la vérité possible, constitue sa beauté propre.

Ainsi, la forme ou beauté du latin chrétien, en ce quelle a de purement chrétien, est de la même nature que la forme ou beauté de l'art chrétien. Dans la langue écrite c'est la beauté du *Te Deum*, du *Lauda Sion*, du *Dies iræ*. Dans la langue peinte ou sculptée, c'est la beauté des Vierges de Giotto, de Lippo Domenicano, du B. Angelico ; c'est la beauté de l'ogive ; la beauté de nos splendides cathédrales du treizième siècle ; c'est la beauté de l'ordre le plus élevé, la beauté du monde supérieur, entrevu par les yeux de la foi.

De ces considérations, il résulte que dans la langue latine chrétienne, la forme l'emporte autant sur la forme païenne, que l'idée chrétienne l'emporte sur l'idée païenne.

CHAPITRE XII
FIN DU PRECEDENT

Voici de nouveaux et incontestables faits, qui tranchent la question de la supériorité de la langue latine chrétienne sur la langue latine païenne ; ou plus clairement : la supériorité du latin perfectionné par le christianisme, sur le latin non perfectionné.

Comme l'homme chrétien est supérieur à l'homme païen, ainsi le latin chrétien est supérieur au latin païen :

1° parce qu'il est l'expression d'une société plus parfaite ; et qu'il se rapproche plus près de l'institution divine du langage ;

2° qu'il se compose de meilleurs éléments ;

3° qu'il a été fait par des ouvriers plus habiles.

1° Société plus **parfaite**. Une langue n'étant, comme il a été dit, que l'expression d'une société, on doit affirmer, a priori, que la langue d'une société est d'autant plus belle, que cette société elle-même est plus parfaite. Or, le latin chrétien est l'expression de la société la plus éclairée, la plus vertueuse, la plus puissante, en un mot, la plus parfaite qui fût jamais.

Par la somme de vérités qu'elle possède, l'Église s'élève de cent coudées au-dessus de la société païenne. De cet incomparable privilège, la langue latine chrétienne reçoit les qualités supérieures qui la distinguent. Claire, précise, logique, noblement imagée, elle rend la pensée transparente, et se rapproche ainsi de l'institution divine du langage. En effet, la langue est un miroir, plus ce miroir est clair, plus il est parfait.

Telle est la pensée de Fleury, qui, à ce propos, fait les réflexions suivantes sur la langue hébraïque.

[1] Cette différence entre l'art païen et l'art chrétien fut un jour admirablement exprimée par notre regrettable et éloquent ami, M. Combalot. Prêchant dans une de nos belles cathédrales, il s'écria : «L'art païen n'a su faire que des taupinières ; tandis que l'art chrétien prend une pierre, la lance à trois cents pieds dans les airs, et lui dit : Reste là et prie !»

«Leur langue naturelle, dit-il, suffisait aux Hébreux. Les mots en sont simples, tous dérivés de peu de racines, mais sans aucune composition. Elle a une richesse merveilleuse dans ses verbes, dont la plupart exprimant des phrases entières : Être grand, faire grand, être fait grand, sont des mots tout simples, que les traductions ne peuvent exprimer parfaitement.

«La plupart des prépositions et des prénoms ne sont que des lettres ajoutées au commencement ou à la fin des mots. C'est la langue la plus courte que nous connaissions ; est par conséquent la plus approchante du langage des esprits, qui n'ont pas besoin de paroles pour se faire entendre. Les expressions sont nettes et solides, donnant des idées distinctes et sensibles : rien n'est plus loin du galimatias[1]».

Quiconque a pratiqué le latin chrétien sait combien ces qualités le distinguent avantageusement du latin païen.

2° La langue latine chrétienne composée de meilleurs **éléments**. A la naissance du christianisme trois peuples surtout, comptaient dans le monde intellectuel. L'Évangile transforma ces trois peuples, et en fit, du moins en partie, le peuple chrétien. En s'emparant de leur âme, il s'empara de leurs langues, de leurs arts et de leur littérature. Toutes ces choses, il les transforma également et les fit siennes.

Par un nouveau conseil de la Providence, ces trois peuples ont prêté directement leur langue à la formation de la langue latine de l'Ecriture et de l'Eglise. L'hébreu pour le fond, le grec et le latin pour la forme. Notre latin chrétien est donc le reflet de ces trois langues, les plus belles que l'homme ait parlées jusqu'au christianisme, et les seules qui méritèrent de figurer sur l'écriteau de la croix.

3° La langue latine chrétienne faite par les **ouvriers** les plus **habiles**. Quels sont-ils ? Le Saint-Esprit Lui-même, l'Eglise épouse du Verbe et les plus beaux génies de l'univers.

Le Saint-Esprit. En parlant des Martyrs, Notre-Seigneur disait : «Ne vous mettez point en peine de ce que vous aurez à répondre ; le Saint-Esprit Lui-même vous donnera une parole et une sagesse à laquelle vos ennemis n'auront rien à répliquer». Après les saintes Ecritures, rien n'est donc plus respectable, pour le fond, que les Actes des Martyrs. Quant à la forme, apparemment le Saint-Esprit a su la donner convenable aux pensées qu'Il suggérait.

L'Eglise. Si le Saint-Esprit formait la langue des Martyrs, n'est-il pas juste de conclure qu'Il forma celle des conciles auxquels Il présidait ? Comment en douter quand on lit les actes de ces grandes assemblées, qui réunissaient l'élite de l'humanité, par les lumières, par la gravité, par le savoir et par la vertu ? En particulier, comment avoir le moindre doute à cet égard, quand on connaît, la langue particulière, la langue sacrée, en un mot la langue liturgique de l'Eglise ? En l'étudiant dans le Pontifical, dans le Missel, on se demande à chaque page si cette langue d'une fraîcheur, d'une grâce, d'une poésie, d'une philosophie, d'une théologie, d'une éloquence, d'une transparence inimitables, n'est pas tombée du ciel ?

Les grands Génies. Plus habile est l'ouvrier, plus parfait est l'ouvrage. Sans parler de ces glorieux Papes de la primitive église, ni de ces diacres régionnaires, choisis avec tant de soin, ni de ces notaires apostoliques si habiles à manier leur langue : quels ouvriers que Tertullien, saint Cyprien, Minutius Félix, Lactance, saint Augustin, saint Jérôme, saint Léon le Grand, saint Grégoire le Grand, Bède le Vénérable, saint Bernard, saint Thomas, pour n'en pas nommer d'autres? Chez quel peuple trouver une pareille succession d'hommes supérieurs ?

Ainsi, le Saint-Esprit Lui-même, l'Église, les grands génies : tels sont les créateurs de la langue latine chrétienne, plus belle que la langue latine païenne, de toute la beauté qui distingue l'Église catholique des sociétés purement humaines. C'est là cette langue merveilleuse dont le Prophète disait : *Eloquia Domini, eloquia casta argentum igne examinatum, purgatum septuplum.*

CHAPITRE XIII
EXAMEN DES OBJECTIONS

C'est avec un superbe dédain que les humanistes de la Renaissance, laïques, prêtres et religieux, traitent la langue latine chrétienne. Si on leur demande d'où leur vient ce mépris ? leur réponse est invariable.

«Nous méprisons la langue latine chrétienne parce qu'elle n'est pas belle. Elle n'est pas belle :

1° parce qu'elle ne ressemble pas à la langue latine païenne ;

2° parce qu'elle a des mots inconnus des bons auteurs ;

3° parce qu'elle emploie des tournures nouvelles et parfois incorrectes ;

4° parce qu'elle ne possède ni la cadence poétique, ni la rotondité des périodes, ni le *faire* achevé qu'on trouve dans les auteurs païens».

Avant de passer à l'examen de chacune de ces objections, il faut dissiper un préjugé qui jette la confusion dans les esprits. *Ecce nova facio omnia* : «Je renouvelle toutes choses». Le Rédempteur le dit Lui-même : «Je suis venu pour sauver tout ce qui a péri, les langues aussi bien que les âmes». Il convient donc de répéter ici ce que nous avons insinué ailleurs. La langue latine chrétienne n'est pas, à proprement parler, de tout point, une langue nouvelle : c'est la langue païenne, non pas déformée, comme on le prétend, mais **perfectionnée**. Nous ne reviendrons pas sur les preuves que nous en avons données.

1° La langue latine chrétienne n'est pas belle parce qu'elle ne ressemble pas à la langue latine païenne. En parlant ainsi, on ne sait pas ce qu'on dit. Non, elle ne lui ressemble pas, parce qu'elle ne pouvait ni ne devait lui ressembler. Pour cela, vous dites qu'elle n'est pas belle. **Préjugé absurde**. Selon vous le type exclusif du beau latin est dans les auteurs profanes ; donc tout ce qui s'en écarte est défectueux ou barbare. C'est ainsi que les renaissants ont raisonné, pendant trois siècles, de l'architecture chrétienne, comparée à l'architecture païenne. Comme le vôtre, leur raisonnement était un **sophisme**, fruit du préjugé. Ils posaient en principe ce qui est en question. Aujourd'hui, insister plus longtemps sur cette première objection serait superflu.

[1] *Mœurs des Israël. Éducat*. p., 67.

Toutefois, je dois justifier cette assertion que la langue latine chrétienne ne pouvait ni ne devait ressembler à la langue latine païenne, sans être pour cela moins parfaite, au contraire. Faite pour exprimer le total assez sommaire des vérités conservées dans le monde ancien, la langue latine païenne était trop étroite pour contenir le flot de lumières, que la révélation chrétienne versa dans l'esprit de l'homme. En exprimant ces vérités ardentes, l'idiome de Cicéron et de Virgile craqua, comme un vin trop généreux fait éclater les vieilles outres, dans lesquelles on essaie de le renfermer.

Les mots se forcèrent, pour ajouter le sens surnaturel divin au vieux sens matériel qu'ils avaient porté. La vieille charpente de la phrase latine se disloqua dans cette puissante végétation de la pensée renouvelée. C'est ainsi que des éléments de la langue ancienne, façonnés et disciplinés par les mains de l'Église, sortit une langue nouvelle, belle des grâces de la jeunesse, brillante des ardeurs de la foi, douée des promesses de l'éternité, et, sans se donner la peine d'arrondir ses périodes et de polir ses désinences, courant à la conquête du monde.

Des martyrs lui donnèrent la fermeté ; des docteurs inspirés lui donnèrent l'élévation ; des orateurs y firent passer la foi qui brûlait leurs âmes ; des dialecticiens impitoyables la martelèrent dans tous les sens sous le choc de leurs syllogismes, afin de lui faire exprimer, avec une précision mathématique, une vérité qui ne comportait pas d'alliage. La gamme de la pensée humaine fut prolongée de la terre au ciel, et la langue dut l'exprimer. C'est ainsi que se forma et dut se former cet idiome merveilleux, qui a reçu et qui conserve tout ce qu'il y a de vérité sur la terre ; qui est la langue même que l'Église parle à Dieu : et c'est celle-là que nous dédaignerions et que nous proclamerions indigne de nos études !

2° La langue latine chrétienne n'est pas belle parce qu'elle a des mots nouveaux, inconnus des bons auteurs. Toujours même refrain. Nous disons, nous que ces mots sont de bonne race ; qu'ils sont une nécessité, et, de plus, une gloire du latin chrétien.

Ils sont de bonne race. Cicéron a introduit dans la langue latine un grand nombre de mots nouveaux. Direz-vous que ces mots ne sont pas d'une bonne latinité, ou même qu'ils ne sont pas latins ? Qui êtes-vous ? et de quelle autorité refuseriez-vous aux Pères de l'Église, et à l'Église elle-même, le droit de faire ce qu'a fait si hardiment le célèbre avocat et ce qu'Horace lui-même permet ? Le latin n'était-il pas la langue maternelle des formateurs du latin chrétien ? Pour le génie, Tertullien, saint Augustin, saint Jérôme et tant d'autres, ne valent-ils pas mieux que Cicéron ?

Ils sont une nécessité. Pour rendre des idées nouvelles, il faut des mots nouveaux. Le christianisme, vous ne pouvez le nier, a répandu sur le monde des trésors d'idées nouvelles. Ne les connaissant pas, le paganisme, pour les exprimer, était muet. D'une part, ne pouvant pas laisser sans organe les idées chrétiennes ; d'autre part, ne voulant pas vous servir de la langue chrétienne pour les exprimer, vous avez, dans votre fanatisme classique, créé un jargon ridicule, pour ne pas dire sacrilège.

Comme la mémoire pourrait vous faire défaut, il est bon de remettre sous vos yeux un échantillon de vos chefs-d'œuvre. Au lieu d'employer les mots consacrés de la langue latine chrétienne, vous appelez, pour parler en beau latin : le parrain, *Pater lustralis* ; la marraine, *Mater lustrica* ; la messe, *Sacrum* ; la messe des morts, *Piaculare Sacrum* ; l'enfer, *Orcus* ; les âmes du purgatoire, *Pii manes* ; les âmes des damnés, *Umbræ* ; l'ange gardien, *Genius custos* ; les livres prophétiques, *Libri fatidici* ; le pécheur, *Noxœ reus* (*peccator latinum non est*) ; le vendredi saint, *Dies Veneris sancta*. Si vous y tenez, on peut vous citer cent autres exemples.

Comment ne voyez-vous pas que ce beau langage païen, cette belle forme païenne, ne peuvent s'adapter à l'idée chrétienne, sans la rendre **ridicule** : comme se rendrait ridicule l'homme du XIX^{è} siècle, qui se draperait en romain avec la toge, le manteau court, et la chlamyde sur les épaules ? Aussi, tous les humanistes modernes qui ont voulu encadrer la pensée chrétienne dans la forme païenne, soit en prose, soit en vers, n'ont fait que de mauvais calques, dont le goût a fait justice : œuvres hybrides ensevelies dans l'oubli.

Ils sont une gloire du latin chrétien. Des mots nouveaux supposent des idées nouvelles ; et des idées nouvelles sont pour un peuple, par conséquent pour une langue, des richesses nouvelles ; ceci est particulièrement vrai des idées chrétiennes.

Tout le monde surnaturel, avec ses incomparables magnificences, ignoré ou faussement connu des païens, resplendit dans la langue latine chrétienne. Le passé, le présent et l'avenir de l'humanité, sous le gouvernement de la Providence, trouvent dans le latin chrétien, et ne trouvent que là leur expression toujours belle, parce qu'elle est toujours juste. Ces mots nouveaux qui vous choquent, sont donc pour le latin chrétien une gloire, que n'eut jamais la langue latine païenne.

3° La langue latine chrétienne, c'est-à-dire la langue païenne perfectionnée par le christianisme, n'est pas belle parce qu'elle emploie des tournures nouvelles et parfois incorrectes. Des tournures nouvelles du latin chrétien, il faut raisonner comme des mots nouveaux : elles sont légitimes, nécessaires et glorieuses. Si, à l'égal de Cicéron, les Pères de l'Église et les grands écrivains du moyen âge, ont eu le droit d'employer des mots nouveaux, pourquoi n'auraient-ils pas eu celui d'employer des tournures nouvelles ?

La disposition de nos cathédrales, les nervures, les arcatures, les ogives, les clochetons, les frontispices, les tours et les flèches qui les décorent n'étaient pas connus des hommes du Siècle d'or, et ne rappellent en aucune façon les différentes parties des temples païens. Comme on l'a fait si longtemps, et avec tant d'assurance, oserait-on encore aujourd'hui soutenir que ces tournures de phrase, introduites dans notre langue architecturale, sont incorrectes ou barbares ?

Or, il en est absolument de même de notre langue écrite. Expression de pensées nouvelles et d'un génie nouveau, elle a dû employer des tournures nouvelles ; et à moins de prouver qu'elles ne rendent pas bien les sentiments et les idées dont elles sont le rayonnement, nul n'a le droit de les dire incorrectes ou barbares.

Sur ce point important, écoutons un professeur de l'Université.

«Une expérience manque probablement aux détracteurs des lettres chrétiennes, qui les rendrait moins inconséquents. Pour notre part, occupé depuis plusieurs années à l'étude des Pères, nous sommes revenu sur bien des préventions inexplicables, que nous conservions à l'égard de cette latinité corrompue, dont nous avions, sur la parole du maître, accepté la condamnation.

«Après avoir abordé cette étude avec tous les préjugés possibles, convaincu d'avance de la barbarie insigne de cette littérature des martyrs, des docteurs, des apologistes de notre foi, dont nous avions peu usé, nous avons éprouvé quelque confusion de notre ignorance systématique, et du parti pris de notre critique littéraire.

«Dans nos annotations, à première vue, nous soulignions, par exemple en toute sûreté, telle ou telle tournure, comme contraire à la syntaxe latine. Le nombre de ces remarques augmentait toutes nos timidités de puriste et de cicéronien. Il fallait cependant nous prouver ces formes étrangères, ces locutions forcées, sans antécédent dans les bons auteurs.

«On sera étonné, sans doute, mais jamais autant que nous le fûmes nous-même, lorsqu'on saura que le *Thesaurus* de Robert Étienne, et l'excellent dictionnaire de MM. Quicherat et Daveluy nous justifièrent par des exemples de Plaute, d'Ennius, de Lucrèce, de Virgile, d'Horace, de Cicéron, de Salluste, de César, de Tite-Live, de Varron, la signification donnée aux mots qui nous avaient paru employés dans un sens nouveau ; la propriété de beaucoup d'impropriétés ; le légitime usage de plusieurs termes, que nous avions supposés contraires à l'usage.

«Notre étonnement s'accrut encore en compulsant les éditions Variorum auxquelles nous convoquaient Nicolas Linguet, Rigault, Psaft, Thysius, Keller, Meursius, Barmann, Le Nourry, Duchêne, Bellaise, Rosweyde, Jérôme de Prato, Havercamp, etc., dans leurs éditions ou commentaires de Lactance, d'Arnobe, de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme, de saint Cyprien, de Tertullien, de Minutius Felix, Sulpice Sévère, Sedulius, Prudence, etc., etc. [1]».

4° La langue latine chrétienne n'est pas belle, parce qu'elle ne possède ni la cadence poétique, ni la rotondité des périodes, ni le faire achevé qu'on trouve dans les auteurs païens. Cela veut dire, en d'autres termes : Le christianisme, qui a perfectionné toutes choses, non seulement n'a point perfectionné la langue ; mais il l'a déformée. Rappelons d'abord que cette proposition, injurieuse au christianisme, a été condamnée par le concile d'Amiens. Venons ensuite à l'examen de l'objection.

Les qualités qu'on vient d'énumérer ne sont qu'accessoires. Dépendant du talent plus ou moins réel de l'écrivain, elles ne constituent pas la beauté essentielle d'une langue. Quand il en serait privé, le latin chrétien ne serait pas sérieusement inférieur au latin païen. Mais est-il bien certain qu'il manque de ces beauté accessoires ? Nous en appelons sans crainte au jugement de quiconque a étudié, sans parti pris, notre littérature chrétienne. Malheureusement, la plupart de ceux qui l'étudient, ne se livrent à cette étude qu'avec des idées préconçues et après s'être, comme saint Augustin le dit de lui-même, faussé le goût en étudiant les auteurs païens. C'est ainsi que les architectes de la Renaissance ont traité de barbares tous les monuments construits en dehors des règles de Vitruve.

Au reste, dans saint Léon, dans saint Bernard, dans Sédulius, dans Prudence, dans saint Ambroise, dans saint Thomas, dans Adam de Saint-Victor et dans beaucoup d'autres poètes, récemment tirés de l'oubli, on trouve toute la cadence poétique des auteurs profanes[2].

Quant à ce qu'on appelle la rotondité des périodes, la propriété des mots, l'élégance des tournures, nous savons qu'on les trouve, à différents degrés de perfection, dans les livres païens. C'est même pour cela, uniquement pour cela que, dans la septième règle de l'index, l'Église en permet ou mieux en tolère l'explication. Mais elle ne veut pas dire qu'elles ne sont que là. Minutius Félix, saint Cyprien, Lactance, saint Jérôme, saint Léon, saint Bernard, pour ne pas en nommer d'autres, vous offrent de toutes ces qualités des modèles, qui ne laissent rien à envier aux auteurs les plus renommés de l'antiquité profane.

De tout cela il résulte que le faire achevé qui vous séduit dans les classiques païens, brille d'un éclat non moins vif dans nos auteurs chrétiens. Un jour, entre autres, nous en fîmes l'expérience. Parmi les habiles humanistes de ce temps, le regrettable monsieur Dübner, si connu par ses travaux philologiques, tenait peut-être le premier rang. Étant venu me voir, je le priai de s'asseoir, de fermer les yeux et d'ouvrir les oreilles, pour écouter une lecture latine.

Il consent, et la lecture achevée, je lui demande de qui est le morceau ?

- Je ne sais à qui l'attribuer; mais, j'affirme qu'il appartient au beau siècle de la littérature latine.
- Vous le dites ?
- Je l'affirme de nouveau.
- Lisez.

C'était une page des actes du martyre de saint Georges.

Préjugé donc ; préjugé aveugle ; préjugé injurieux qui prétend que le christianisme, au lieu de perfectionner la langue latine, l'a déformée et rendue barbare ; préjugé plus inexplicable et plus dangereux aujourd'hui que jamais.

N'imitons pas ces grecs du bas empire qui, pendant que Mahomet était aux portes de Constantinople, se disputaient sur des questions de grammaire. Nous avons à sauver la société des Turcs du XIX^{è} siècle. Nous ne la sauverons, si elle doit être sauvée, qu'en la rendant chrétienne. Nous ne la rendrons chrétienne que par l'éducation, et l'éducation ne sera chrétienne qu'autant qu'elle sera donnée conformément aux règles tracées par le Docteur infaillible. C'est à prendre ou à laisser : *Qui non est mecum, contra me est*.

CHAPITRE XIV
ÉRASME ET LE LATIN CHRÉTIEN

Si, malgré les études qui précèdent, il pouvait rester, ce qui nous parait impossible, un doute quelconque dans l'esprit d'un homme de bonne foi, sur la supériorité de la langue latine chrétienne comparée à la païenne, toute incertitude dispa-

[1] M. Monnier, professeur agrégé De l'Université, Revue de l'enseignement chrétien, page 1.

[2] Voir *Carmina Poetar*. christ. 2 vol. in-12. Publiés, annotés et traduits par M. Félix Clément et qui font partie de notre Bibliothèque des classiques chrétiens.

raîtrait devant un nouveau genre de preuves : l'autorité des hommes les plus compétents en matière de latinité. Nous pourrions citer un bon nombre de témoignages qui confirment notre jugement : un seul suffira, celui d'Érasme.

Le sentiment d'Érasme a d'autant plus de valeur, qu'il fut un des pères de la Renaissance, et que sa passion pour la belle antiquité est connue de tout le monde. Érasme passa toute sa vie à étudier le latin, à écrire le latin, à enseigner le latin, à parler le latin, à expliquer, annoter, éditer du latin. Sa réputation d'excellent latiniste est au-dessus de toute contestation. Dans ce qu'on appelle la république des lettres, l'opinion générale est qu'Érasme avait plus de latin dans son petit doigt, que tous les autres humanistes dans leurs cervelles.

Or, Érasme a écrit un livre pour montrer :

1° que le latin chrétien est du très bon et très beau latin ;

2° que c'est le seul latin qui puisse servir de truchement aux sociétés modernes ;

3° que c'est un énorme contre-sens de prétendre de former des Cicérons, c'est-à-dire de bons latinistes, en étudiant, d'une manière à peu près exclusive, Cicéron et les auteurs païens ;

4° que les études classiques exercent sur la religion et sur la société l'influence la plus désastreuse.

Nous abrégeons les preuves de ces quatre propositions, dont on peut lire, le développement en tête de nos lettres classiques de saint Bernard.

1° Le latin chrétien est du très bon et très beau latin.

«Pourquoi, je vous prie, demande Érasme, ne serait-il pas du bon et du beau latin ? Parce qu'il emploie des mots nouveaux et des tournures inconnues de Cicéron et des auteurs du siècle d'Auguste. Mais s'il faut regarder, comme barbare tout ce qui est nouveau, tout ce qui est récemment introduit dans le langage, il n'y a pas un mot, pas une tournure qui ne fût autrefois barbare.

«Combien ne trouvez-vous pas de ces nouveautés dans Cicéron lui-même, surtout dans les ouvrages où il traite de l'art oratoire et des matières philosophiques ? Quelle oreille latine avait entendu, avant Cicéron, les mots *béatitude*, *vision, espèce, proposition, occupation, contention, complexion* ? C'est lui qui a osé forger ces mots, ou leur donner une signification jusqu'alors inconnue des Romains[1].

«Combien d'autres mots ont été introduits dans la langue latine par Plaute, si fort admiré de Cicéron, par Ovide, par Catulle, par Sénèque, par Pline, par Tacite et par les meilleurs écrivains ! Horace lui-même justifie toutes ces innovations et en trace les règles. Pourquoi refuserez-vous aux grands écrivains du christianisme un droit que personne ne conteste à ceux de l'antiquité ? Devaient-ils emprisonner le génie chrétien dans les entraves du génie païen, ou laisser sans expression cette foule d'idées nouvelles que le christianisme a révélées au monde ?

«Et moi, je vous dis que le beau latin consiste, chez les chrétiens, à employer les mots et les tournures convenables pour exprimer les choses chrétiennes ; de même que, pour les païens, le beau latin était celui dont les mots et les tournures exprimaient le mieux les choses païennes. Cicéron lui-même, s'il vivait aujourd'hui, trouverait le nom de Dieu le Père, tout aussi élégant que celui de Jupiter très bon et très grand. Il croirait que le nom de Jésus-Christ donne pour le moins autant de grâce au discours, que celui de Romulus ou de Scipion. Ne faussons pas le goût de la jeunesse, et, sous prétexte de la rendre cicéronienne, prenons garde de ne pas la rendre païenne[2].

«Qu'elle soit d'abord fortement nourrie d'études chrétiennes, et alors rien ne paraîtra plus magnifique que la religion. Nous ne trouverons rien de plus suave que le nom de Jésus-Christ, rien de plus éloquent et de plus beau que les mots employés par les grands hommes du christianisme, pour exprimer les choses chrétiennes. Nous sentirons alors que nulle langue n'est belle, qu'autant qu'elle est en rapport avec la personne qui parle et avec les choses dont elle parle. Nous sentirons même que c'est quelque chose de monstrueux d'exprimer les choses de la piété avec les paroles des impies, et de défigurer le christianisme avec les colifichets du paganisme[3]».

Voilà pour les mots nouveaux et pour les pédants qui, dans leurs dictionnaires, ont eu la sacrilège audace d'éliminer ou de stigmatiser les mots de la langue latine chrétienne. Quant aux nouvelles tournures de phrase, c'est le même raisonnement ; car les auteurs chrétiens ont eu à cet égard le même droit que les auteurs païens.

«Direz-vous, demande Érasme, que pour être latines toutes les tournures de phrase doivent ressembler à celles de Cicéron ? Dans ce cas, ni César, ni Salluste, ni Tite-Live, ni Quinte Curce, ni Sénèque, ni Pline, ni Tacite, ne savent écrire le latin, puisque leurs tours de phrase ne ressemblent nullement à ceux de Cicéron (page 78).

«Les tournures employées par les auteurs chrétiens, ne ressemblent point à certain type que vous vous êtes formé ; et pour cette raison vous les traitez de barbares ! A vous plutôt revient cette qualification. C'est merveille de vous entendre décrier les Pères de l'Eglise, les grands écrivains du moyen âge : vous n'avez pas assez de voix pour dénoncer leur barbarie. Pourtant, la chose examinée de sang-froid, ces grands hommes qui ne se vantent ni d'être éloquents, ni d'être Cicéroniens, sont plus Cicéroniens que vous tous ensemble, qui voulez passer non-seulement pour des Cicéroniens, mais pour des Cicérons.

«N'est-il pas vrai, de votre propre aveu, que celui-là est un autre Cicéron qui dit très bien, quel que soit le sujet qu'il traite ? Or, pour bien dire, deux choses sont essentielles : connaître à fond son sujet, avoir un cœur et une conviction qui fournissent les paroles. Tel est le principe d'Horace lui-même et de Fabius ; et d'ailleurs, sans l'autorité de personne la chose est évidente.

«Comment donc peut-il prétendre au titre de Cicéronien, celui qui ne connaît pas le fond des choses dont il parle, qui ne les aime pas avec ardeur : que dis-je? qui les ignore et qui les hait ? Comment voulez-vous qu'un peintre, bon artiste d'ailleurs, fasse le portrait d'un homme qu'il n'a pas contemplé avec attention, ou qu'il n'a peut-être jamais vu ?

---

[1] *De optimo dicendi genere*, p. 99

[2] *Ne simplex ac rudis œtas Ciceroniani nominis prœstigio decepta, pro Ciceroniana fiat pagana*, p. 102.

[3] *Monstrosus etiam qui res pietatis tractat verbis impiorum, quique materiam christianam paganicis nugis contaminat*. p. 213.

«Ainsi, la première chose à faire pour les Cicéroniens, c'est, à l'exemple des grands hommes que j'ai nommés, d'étudier à fond les mystères du christianisme et de la société actuelle ; de ne pas mettre moins d'ardeur à feuilleter les livres chrétiens, que Cicéron n'en mettait à feuilleter les livres païens. C'est ainsi que Cicéron devint Cicéron. Et nous qui, grâce à notre éducation, ne touchons pas même du bout du doigt les lois du Christianisme, bases de notre ordre social, ni nos prophètes, ni nos historiens, ni nos commentateurs, qui même les méprisons et les avons à dégoût ; par quel miracle deviendrons-nous des Cicérons ?»

On le voit, mots et tournures, tout est irréprochable dans nos grands auteurs chrétiens ; leur latin est donc du très bon et du très beau latin, c'est-à-dire, dans son genre, tout aussi cicéronien que celui de Cicéron.

«Qu'on ne dise pas, ajoute Érasme, Cicéron ne parle pas ainsi. Cette objection est bonne pour des enfants. Qu'y a-t-il d'étonnant que Cicéron ne parle pas ainsi, puisque l'idée lui manquait ? Quelle multitude de choses nous avons à dire, chaque jour, auxquelles Marcus Tullius n'a jamais songé ! Mais s'il vivait, il les dirait tout comme nous les disons : *Si viveret, nobiscum eadem loqueretur*» (page 63).

CHAPITRE XV
ÉRASME ET LE LATIN CHRÉTIEN (SUITE).

2° Le latin chrétien est le seul qui puisse servir de truchement aux nations chrétiennes.

«La raison en est, dit Érasme, que la langue latine chrétienne est, par son génie, en rapport avec l'état religieux, social et scientifique des nations modernes, et parce qu'elle seule renferme tous les mots nécessaires à l'expression de nos idées.

«Voyez quel péché nous commettons contre le sens commun, en imitant les païens dans leurs arts, dans leur langage, dans leur littérature ! Prenez un peintre de l'antiquité, Apelles, par exemple ; supposez qu'il revienne au monde et qu'il peigne nos Allemands, comme il peignait les Grecs, ou qu'il donne à nos rois modernes le costume d'Alexandre : que penseriez-vous de lui ? Et s'il peignait le Père éternel, comme il peignait Jupiter ; ou Jésus-Christ, comme Apollon : approuveriez-vous ses tableaux ? Et si un artiste ornait nos églises de statues, copiées sur celles dont Lysippe décorait les temples des dieux, représentant sainte Thècle sous les traits de Laïs : diriez-vous que le sculpteur est un autre Lysippe ? Non à coup sûr ; et cela, parce que les statues ne seraient pas en harmonie avec les sujets».

Tel est pourtant le contre-sens **sacrilège** qui a été commis des millions de fois depuis la Renaissance.

«De même, pour être beau, éloquent, irréprochable, le langage doit être en parfaite harmonie avec les choses, les temps, les hommes et les idées. Or, que vous en semble? L'état actuel du monde ressemble-t-il au temps, où vécut et parla Cicéron ? Religion, forme sociale, institutions, philosophie, sciences, lois, mœurs, goût, tout n'a-t-il pas changé ?

«De quel front vient-on nous dire que la seule langue qui puisse bien exprimer toutes ces choses, c'est la langue de Cicéron ? N'est-il pas, au contraire, de la dernière évidence que, la scène du monde ayant été bouleversée de fond en comble, le seul moyen pour nous de parler convenablement, c'est de parler tout autrement que Cicéron ? Vous avez beau nier qu'on puisse bien parler latin, à moins de parler le latin du siècle d'Auguste, les choses elles-mêmes vous crient que nul aujourd'hui ne peut bien parler latin, s'il ne s'éloigne beaucoup du latin de Cicéron et du siècle d'Auguste[1].

«Je vous en fait juge ; de quel côté que je me tourne, je vois que tout a changé. Que ferai-je ? Chrétien, je dois parler à des chrétiens de choses chrétiennes. Pour parler convenablement, imaginerai-je que je vis au temps de Cicéron, que je parle au milieu du Sénat, en face de la Roche tarpéïenne ; et m'en irai-je arracher des harangues de Marcus Tullius quelques membres de phrase, quelques images, quelques mots, quelques tournures ?

«Mais je parle devant un auditoire composé de jeunes filles, de femmes, de veuves ; je traite du jeûne, de la pénitence, de la prière, de l'aumône, de la sainteté du mariage, du mépris du monde, de l'étude des lettres sacrées : de quoi me sert ici la langue et l'éloquence de Cicéron. Ignorant les choses dont j'ai à parler, il n'a pas les mots pour les rendre. Ces mots sont nés avec les choses elles-mêmes et quel ridicule, quel froid orateur celui qui pour les exprimer, coud ensemble des lambeaux enlevés à Cicéron !

«S'il s'agit d'un sujet profane, même difficulté. Je parle du mariage, d'une élection de magistrats, de la paix ou de la guerre. Est-ce qu'un orateur chrétien peut, au milieu des chrétiens, parler de toutes ces choses, comme Cicéron païen en parlait au milieu des païens ? S'il l'essayait, il parlerait fort mal».

Tout cela est si vrai, qu'on peut mettre au défi le premier latiniste de l'Europe de faire, en latin cicéronien, un cours d'histoire, de rhétorique, de philosophie, de droit canon, de théologie, de physique, de médecine, de chimie, ou même d'écrire une simple lettre d'affaires en latin païen.

«Et puis, ajoute Érasme, si vous ne voulez que des mots et des tournures de la belle antiquité, combien de choses que vous ne pourrez pas dire, ou que vous direz d'une manière fort ridicule et dangereuse ! Ainsi, dans la langue latine païenne vous ne trouvez nulle part les mots : Jésus-Christ, Saint-Esprit, Trinité, Évangile, Moïse, Prophète, Pentateuque, Psaume, Évêque, Archevêque, Diacre, Archidiacre, Acolyte, Exorciste, Église, Foi, Espérance, Charité, Hérésie, Symbole, Baptême, Confirmation, Eucharistie, Absolution, Excommunication, Messe et une foule d'autres, qui expriment toute la vie religieuse et sociale des nations chrétiennes.

«Que fera l'admirateur exclusif du beau latin de l'antiquité ? Pour Dieu le Père dira-t-il, comme cela s'est fait : Jupiter très bon et très-grand[2] ? Pour Dieu le Fils, Apollon ou Esculape ; pour la Reine des vierges, Diane ; pour l'Église, la république sacrée ; pour païen, rebelle ; pour hérésie, faction ; pour schisme, sédition ; pour foi, persuasion ; pour ex-

[1] *Res ipsa clamitat neminem posse bene dicere, nisi prudens recedat ab exemplo Ciceronis*. p. 83.

[2] On connaît ce vers de Dante *O sommo Giove che fosti crocefisso per noi*. Et cette phrase récente d'un professeur du collège romain, qui disait que pour trouver la source du droit, il fallait remonter *ad mentem summi Jovis*.

communication, proscription ; pour excommunier, dévouer aux dieux infernaux ; pour le Souverain Pontife *flamen* de Jupiter ; pour les cardinaux, les Pères conscrits ; pour prophéties, oracles des dieux.

«Que fera, je le répète, l'admirateur exclusif du beau latin antique ? Se taira-t-il, ou changera-t-il de cette façon les mots reçus parmi les chrétiens ? Dans le premier cas, à quoi lui servira son latin ? Dans le second, ne verrons-nous pas ce que nous voyons déjà, les anciennes hérésies renaître et le monde retourner au paganisme[1] : le moins que puisse dire l'homme de bon sens qui nous jugerait avec équité, c'est qu'avec cette imitation servile du latin païen, nous déshonorons la majesté du christianisme[2]».

Érasme en donne un exemple.

«Vous prétendez, dit-il, que le latin chrétien est une langue à moitié barbare ; et que, pour bien parler, il faut lui substituer la langue de Cicéron. Faisons donc une expérience, et prenons pour exemple, cette simple phrase de la langue latine chrétienne :

Jesus Christus, Verbum et Filius æterni Patris, juxta Prophetias venit in mundum et factus homo sponte se in mortem tradidit ac redemit Ecclesiam suam, offensique Patris iram avertit a nobis eique nos reconciliavit, ut per gratiam fidei justificati et a tyrannide diaboli liberati inseramur Ecclesiæ, et in Ecclesiæ communione perseverantes, post hanc vitam consequamur regnum cœlorum.

Mettons cette phrase, écrite en latin barbare, en pur latin du siècle d'Auguste, et voyons tout ce qu'elle gagne en harmonie, en exactitude, en beauté de fond et de forme :

Optimi maximique Jovis interpres ac filius, servator rex, juxta vatum responsa ex Olympo devolavit in terras, et hominis assumpta figura sese pro salute Reipublicæ sponte devovit Diis manibus, atque ita Rempublicam suam asseruit in libertatem, ac Jovis optimi maximi vibratum in nostra capita fulmen restinxit, nosque cum illo redegit in gratiam, ut persuasionis munificentia ad innocentiam reparati et a sycophantis dominatu manumissi cooptemur in civitatem ; et in Reipublicæ societate perseverantes, quum fata nos evocarint ex hac vita in deorum immortalium consortio, rerum summa potiamur». (p. 96)

Ce ridicule, ce dangereux, cet inintelligible jargon, vous l'aurez partout où vous entreprendrez de faire servir le latin païen, de truchement aux idées chrétiennes. Voulez-vous en avoir la preuve ? essayez de mettre en latin cicéronien les *Homélies* de saint Grégoire le Grand, les *Préfaces* du Pontifical, le *Dies iræ*, le *Lauda Sion*, le *Credo*, le *Pater*, *l'Imitation*, les *Paraboles* de l'Évangile, celle par exemple, de l'Enfant prodigue. Cet essai décisif, nous venons de le voir, a été fait par un des plus célèbres latinistes des temps modernes.

Sans vouloir blesser personne, nous ajoutons qu'aujourd'hui nul ne pourrait se flatter de le faire avec le même succès. En voyant la décadence actuelle du latin, la pauvreté des études latines, tristement prouvées par les examens du baccalauréat ; en songeant qu'on ne parle plus le latin, qu'on l'écrit très peu, et comment ! on peut dire avec le Père Ventura : «Encore un peu de temps, et il n'y aura personne en Europe, capable de faire en bon latin l'épitaphe de la langue latine».

D'où vient ce progrès rétrograde ? Il vient de ce qu'on a répudié la langue latine chrétienne, la seule que les nations chrétiennes pouvaient écrire et parler, qu'elles écrivaient et qu'elles parlaient bien, pour la remplacer par la langue de la société païenne, parfaitement incapable de servir de truchement à la société chrétienne.

Fatigué de lutter contre l'impossible, le bon sens a mis de côté le latin païen ; et comme on ne savait plus le latin chrétien, on a fini par ne plus savoir ni latin chrétien ni latin païen. Ceci rappelle le mot de saint Augustin, parlant des juifs, au moment de la mort de Notre-Seigneur : *Temporalia perdere timuerunt, et vitam æternam non cogitaverunt, ac sic utrumque amiserunt* (*Tract. in Joan*., 49).

Ajoutons que l'oubli du latin chrétien est un malheur social et un péché contre le sens commun.

Sous le rapport scientifique et même littéraire, la langue latine perfectionnée par le christianisme est, au fond, la seule qu'il nous importe de connaître. Cette langue est la mère de la plupart de nos langues modernes. En l'étudiant nous trouvons l'étymologie de nos mots, les règles de notre syntaxe et même la raison de notre orthographe.

De plus, c'est dans la langue latine chrétienne qu'ont été écrits tous les anciens monuments de notre histoire et de celle de l'Europe : les chartes, les diplômes, les actes de la vie publique et privée. C'est la langue qui, pendant de longs siècles a parlé toutes les sciences. Les conciles, les papes, les grands docteurs n'ont pas eu d'autre organe.

La langue latine païenne, au contraire, n'a plus rien à nous apprendre. Sous tous les points de vue, les connaissances qu'elle peut nous procurer, sont aux vérités dont le latin chrétien nous met en possession, ce que l'ombre est à la réalité, le bégaiement à la parole nette et franche, le plomb vil ou tout au plus quelques paillettes d'or, chargées d'alliage, à l'or purifié au feu du creuset.

La forme même, la forme qu'on y cherche, n'est plus en rapport avec notre génie, nos habitudes, notre goût. Il serait parfaitement ridicule le député ou l'avocat qui, voulant imiter Cicéron, commencerait son discours par *Quousque tandem abuteris, Catilina, patientia nostra* ; non moins ridicule le poète qui ferait des églogues, calquées sur celles de Virgile, ou des idylles à la façon de Théocrite.

Ainsi, pourvu que nous sachions le latin dont nous avons besoin, que nous importe celui dont nous n'avons que faire ! Taxer d'ignorant celui qui, comprenant bien les Pères de l'Église, lit péniblement Pline ou Tacite, est aussi raisonnable que traiter d'ignorant le Français, qui ne comprend ni le chinois ni le sanscrit.

---

[1] *Videmus enim... sub hoc fuco... repullulare veteres hæreses, sub alio paganitatem*. p. 213. (Ce trait de génie est justifié par l'expérience. La révolution des mots conduit infailliblement à la révolution des choses).

[2] *Si quis nobiscum summo jure contendat, citius diceret Ciceronis verbis, figuris ac numeris, christianæ philosophioæ majestatem fœdari*. p. 102.

CHAPITRE XVI
ÉRASME ET LE LATIN CHRÉTIEN (FIN).

3° Les études classiques exercent sur la religion et sur la société l'influence la plus désastreuse.

La plupart n'ont voulu voir dans la question des classiques qu'une simple affaire de pédagogie et de littérature, tandis qu'elle est avant tout une question religieuse et sociale au premier chef : *La férule du maître, est le sceptre du monde*.

Aussi, envisageant à son vrai point de vue la Renaissance, Érasme, qui la connaissait bien, disait, il y a plus de trois siècles, ce que nous ne cessons de crier depuis quarante ans :

«Notre engouement pour l'antiquité païenne nous pervertit : *Paganitas nostra nos seducit*. Sous le prétexte d'apprendre la belle littérature, nous cessons d'être chrétiens pour devenir païens : *Ut pro christianis reddamur pagani* (Vlatin., *Epist. ad Joan.* p. 2.)».

«Voyez où nous en sommes venus dans la littérature et dans les arts ! Cicéron ne fait pas difficulté d'orner ses livres et ses discours de citations d'Homère, d'Euripide, de Sophocle, d'Ennius, des philosophes et des historiens ; et nous, nous croyons souiller nos discours, si ces mêmes ornements que Cicéron païen demandait aux auteurs païens, nous les prenons, nous chrétiens, dans les prophètes, dans Moïse, dans les Psaumes, dans l'Évangile ou dans les épîtres des Apôtres.

«Nous regardons, comme autant de perles, les sentences de Socrate que nous pouvons enchâsser dans nos écrits : et comme des taches les maximes des Proverbes de Salomon ! Est-ce donc qu'en présence de Socrate, Salomon nous sent mauvais : *An prœ Socrate nobis putet Salomon ?* Qu'un mot de Pindare ou d'Horace vienne se mêler à nos paroles, et le discours brille d'une grâce infinie : et il sera grossier et de mauvais goût si c'est un mot de David cité à propos ! A nos yeux une maxime de Platon rapportée dans un ouvrage, lui donne du poids et de la majesté et il la perd si c'est une maxime tirée de l'Évangile ! D'où vient cette dépravation du sens et du goût ? La sagesse de Platon est-elle pour nous plus admirable que celle de Jésus-Christ ?

«Si nous voulons être vrais, cet étrange renversement vient de l'éducation : *Paganitas est quœ ista persuadet auribus atque mentibus nostris* (p. 106). On nous dit que les mots des auteurs païens sont polis et de bon goût, et ceux des auteurs chrétiens grossiers et barbares. C'est le paganisme croyez-moi, c'est le paganisme qui nous persuade ces choses en trompant nos oreilles et en faussant nos esprits.

«Nous ne sommes chrétiens que de nom : *Titulo duntaxat sumus christiani*. Notre corps a été purifié par les eaux du Baptême, mais notre esprit ne l'est pas. La Croix est marquée sur notre front, mais notre âme en rougit. Nous confessons de bouche Jésus-Christ, mais nous portons dans le cœur Jupiter et Romulus[1].

«En effet si nous étions vraiment ce que nous prétendons être, quel nom sous le Soleil, nous serait plus agréable à prononcer et à entendre que le nom de Jésus ! Et nous en sommes venus à croire que ce nom, mille fois adorable, est une tache au discours, tandis que nous regardons comme ses plus beaux ornements les noms de Camille et d'Annibal ! Chassons ce paganisme de notre cœur. Voilà jusqu'à quel point nous trompe en littérature, notre imagination paganisée et nos tendances désormais peu chrétiennes.

«Quant aux arts, quel spectacle nous donnons ! Nous ouvrons de grandes bouches et de grands yeux, à la vue d'une statue des anciens démons, ou même d'un fragment de leurs statues : et c'est à peine si nous regardons sans dédain les statues de Jésus-Christ et des Saints ! Comme nous admirons une inscription ou une épitaphe, gravée sur quelque vieille pierre rongée par le temps ! Quoique pleine de paganisme et même d'ineptie, nous la baisons, nous la vénérons, nous allons presque jusqu'à l'adorer, comme une relique de la belle antiquité : et les reliques des Saints Apôtres, nous nous en moquons !

«Nous sommes heureux et fiers si nous possédons, sur quelque médaille l'effigie d'Hercule ou de Minerve, de la Fortune ou de la Victoire d'Alexandre ou de n'importe quel César : et nous traitons de superstitieux, et nous tournons en ridicule, ceux qui conservent, comme des objets précieux, du bois de la vraie Croix ou les images des Saints !

«Si jamais vous avez visité, à Rome et ailleurs, les musées des Cicéroniens, rappelez-vous si vous y avez vu une statue de Jésus-Christ ou des Apôtres. Tous sont pleins des monuments du paganisme : *Paganismi monumentis plena repories omnia* (p. 110).

«Et dans les tableaux, Jupiter changé en pluie et séduisant Danaé attire bien plus les regards, que l'Ange Gabriel annonçant à la Sainte Vierge le mystère de l'Incarnation. Ganymède enlevée dans l'Olympe par l'aigle de Jupiter, nous délecte bien autrement que Jésus-Christ montant au Ciel. Nos regards s'arrêtent avec bien plus de plaisir sur les fêtes de Bacchus ou du Dieu Terme, toutes pleines de turpitudes et d'obscénités, que sur Lazare rappelé du tombeau, ou sur le Fils de Dieu baptisé par saint Jean.

«Voilà les mystères qui se cachent sous le voile de l'amour et de l'admiration pour la belle antiquité. Croyez-moi, sous ce beau prétexte, on tend des pièges aux simples et on séduit l'innocente jeunesse. N'osant pas faire profession publique de paganisme, nous nous déguisons sous le nom de Cicéroniens. Combien mieux vaudrait pour nous être muets, que de manifester une pareille tendance !» (p. 110).

Ainsi parlait Érasme, il y a plus de trois siècles. Que dirait-il s'il vivait aujourd'hui ? Si, comme nous, il voyait le paganisme en pleine floraison dans le champ de l'Europe, et se personnifiant aujourd'hui dans un fait que le monde chrétien n'aurait jamais soupçonné ? Quel est ce fait ? Je vais le dire de nouveau.

Entre toutes les manifestations de l'esprit païen dont nous sommes témoins en politique, en philosophie, en négations historiques, religieuses et sociales, il vient de s'en produire une plus étrange, plus imprévue, plus incroyable que les autres, sans être moins logique, et dont il forme la fidèle synthèse.

Dans son Encyclique du 8 décembre 1849, Pie IX, exilé à Portici, avertissait le monde que le but de la Révolution était de **reconduire** l'Italie **au paganisme** : *Quô Italia pristinum véterum temporum, id est ethnicorum, splendorem iterum acquirere possit*. Maîtresse de Rome, la Révolution s'empresse de justifier les prévisions du Pontife. Par son esprit radica-

[1] *Corpus aqua sacra tinctum est, sed illota mens est ; frons cruce signata est, sed Jovem. O. M. et Romulurn gestamus in corde* (ibid.).

lement hostile à tout ce qui est chrétien, par ses actes, par ses discours, par ses blasphèmes, par ses aspirations servilement imités des Césars et de leurs farouches Proconsuls, elle se proclame la fille et la résurrection de l'antiquité païenne.

Afin que personne dans le monde ne puisse s'y méprendre, que fait-elle ? Par ses ordres, des chasseurs battent les forêts d'Italie. Ils prennent une louve vivante. On l'apporte religieusement à Rome et on l'installe solennellement au Capitole, où elle est nourrie aux frais de l'État.

Quelle est la signification de ce fait, ridicule seulement et sans importance pour les esprits superficiels ; mais d'une haute éloquence pour quiconque veut réfléchir. Par la présence au Capitole de cette bête légendaire, la Révolution dit :

«Je suis païenne. Pour moi les dix-huit siècles de Christianisme sont non avenus, ou ne comptent que dans les annales de la barbarie et de la superstition. Fille de l'antiquité païenne, je retourne à mon origine ; je renoue la chaîne de ma généalogie ; je vénère ma nourrice et glorifie mon berceau».

Rien de plus vrai : la Louve au Capitole, c'est la déesse Raison à Notre-Dame de Paris. C'est le paganisme en chair et en os, représenté à l'admiration et au culte de l'Europe actuelle.

J'ajoute que si rien n'est plus honteux, rien n'est plus logique. Libre de se choisir un maître, l'homme n'est pas libre de n'en avoir aucun. Jésus-Christ ou Bélial : pas de milieu. Si Jésus-Christ sort par la porte, Satan entre par la fenêtre. Créé pour adorer, l'homme, quoi qu'il fasse, adore quelqu'un ou quelque chose. S'il n'adore pas le Dieu Très-Haut, il adore le dieu très-bas ; s'il n'adore pas le Dieu esprit, il adore le dieu chair. Chrétien ou païen : l'alternative est impitoyable. L'histoire l'enseigne à l'esprit et la mappemonde le montre aux yeux.

Mais comment, après dix-huit siècles de christianisme, la louve, emblème vivant d'un nouvel ordre de choses pour Rome et l'Italie, est-elle remontée triomphante au Capitole ?

Par les mêmes causes qui, en France, il a quatre-vingts ans, placèrent une courtisane sur les autels de la Vierge. Aux deux époques, les fils de la Révolution, qui, mieux que personne, connaissent leur généalogie, tiennent un langage identique.

«Nous ne sommes ni insensées, ni inconséquentes, disent ces malheureuses générations, nous sommes logiques. Nous ne nous sommes pas faites nous-mêmes ; nous sommes ce qu'on nous a faites. Si on nous avait enseigné le judaïsme, nous serions juives ; le luthéranisme, nous serions luthériennes ; le mahométisme, nous serions mahométanes ; le catholicisme et rien que le catholicisme, nous serions catholiques.

«Si nous sommes païennes, c'est que dès l'enfance on nous a enseigné le paganisme, on nous a appris à chanter le paganisme, à admirer le paganisme. Nous transmettons ce que nous avons reçu et nous glorifions le paganisme, nous admirons le paganisme, nous retournons au paganisme».

À qui la faute ? on récolte ce qu'on sème. L'éducation fait l'homme ; et l'homme fait la société. Si les disciples vous semblent absurdes et coupables, quels noms méritent ceux qui les ont formés ?

En résumé : *Pie IX prisonnier au Vatican, et la louve de Romulus trônant au Capitole* : voilà le fruit de l'amour du beau latin et le dernier mot des études classiques, philosophiques et littéraires.

A tous les académiciens de l'univers, on porte le défi d'expliquer autrement ce double phénomène, qui nous en prépare bien d'autres : *Et nunc intelligite ?*

CHAPITRE XVII
L'ENSEIGNEMENT CHRÉTIEN DES AUTEURS PAÏENS ET EXPURGATION COMPLÈTE DE CES DERNIERS

Enseigner chrétiennement les auteurs païens est une obligation qui découle nécessairement, non-seulement de l'Encyclique de 1853, et du Bref de 1874 ; mais encore du dictement de la conscience et même de la notion la plus élémentaire du sens commun. Qu'est-ce qu'enseigner chrétiennement les auteurs païens ! C'est les enseigner de manière à les rendre, non pas nuisibles, mais utiles aux jeunes chrétiens. Pour atteindre ce but difficile et d'une importance extrême, voici les règles qui doivent être religieusement observées.

Le professeur doit faire tout le contraire, à peu près, de ce qui s'est fait jusqu'ici. En parlant de l'antiquité gréco-romaine, l'éducation classique ne semble avoir d'autre but que de la faire admirer. Elle nous montre toujours le dessus des cartes, jamais le dessous. Le maître consciencieux commencera donc par dire à ses élèves, ce qu'était le monde païen, ce que sont les auteurs païens, ce que renferment, en général, leurs ouvrages en prose et en vers.

1° Ce qu'était le monde païen. Au lieu de mentir en vantant l'antiquité païenne, comme la plus brillante époque de l'humanité, il dira la vérité. Or, la vérité est que l'antiquité païenne fut la plus **malheureuse époque** de l'humanité. Trois grands fléaux la dominèrent constamment : **l'esclavage, l'adoration du serpent, le sacrifice humain**. Dans l'ordre social, l'esclavage le plus dur. Dans l'ordre religieux, l'adoration universelle du serpent en chair et en os, du serpent vivant, entouré de mille autres divinités, ridicules, infâmes, cruelles. A ces milliers de démons, adorés sous des noms divers, *omnes dii gentium dæmonia*, étaient offerts, chaque année, en Orient et en Occident, des milliers de victimes humaines.

Il s'ensuit, d'une part, que le monde païen ne fut qu'un sépulcre blanchi, dont l'intérieur était rempli de pourriture et d'ossements ; d'autre part que la résurrection totale ou partielle de ce monde serait le plus grand des fléaux ; et l'admiration pour ce monde, l'erreur la plus grossière et la plus funeste. Il faut ajouter que de son vivant, ce monde fut notre implacable ennemi. Pour empêcher l'établissement du christianisme, auquel nous devons tout, il n'épargna, pendant plusieurs siècles, ni les calomnies, ni les proscriptions, ni les tortures, ni le sang de nos pères. Le seul sentiment que nous lui devions, est celui qu'il inspirait à Dieu Lui-même, une profonde pitié : *Tempora quidem hujus ignorantiæ despiciens Deus* (Act. XVII, 20).

2° Ce que sont les auteurs païens. Ils sont les hommes de leur temps, organes des idées, des croyances et des mœurs du monde païen. Comme tels, ils racontent, ils aiment, ils admirent, ils chantent, ils enseignent ce. que disait, fai-

sait, aimait, admirait le monde païen et ce qu'ils faisaient eux-mêmes. Que faisaient-ils ? ***Turpe est*** *et dicere*. Alors même qu'ils flétrissent le vice ou prêchent la vertu, leur conduite démentant leur parole, ils ressemblent à ces peintres bambocheurs qui font des tableaux d'église. Quelle confiance peuvent-ils inspirer ? Comme il est de son devoir, !e professeur consciencieux ne peut se dispenser de lire le portrait, tracé par saint Paul, de ces grands païens de la Grèce et de Rome, si admirés dans les collèges. Afin de ne pas tromper ses élèves, il devra même, autant que la conscience peut le permettre, leur en découvrir une partie.

Puisque dans les mots le latin brave l'honnêteté, tandis que le lecteur français veut être respecté, nous lui offrons en latin quelques traits du tableau apostolique.

«*Quum cognovissent Deum, non sicut Deum glorificaverunt ; sed evanuerunt in cogitationibus suis, et obscuratum est insipiens cor eorum… propterea tradidit illos Deus in passiones ignominiæ. Nam fœminæ eorum immutaverunt naturalem usum, in eum usum qui est contra naturam. Similiter autem et masculi, relicto naturali usu fœminæ, exarserunt in desideriis suis in invicem, masculi in masculos turpitudinem operantes... Repleti omni iniquitate... qui talia agunt digni sunt morte*». (Rom., I, 21 et sv.)

Pline le Jeune confirme de tout point les paroles de l'apôtre. Le *vertueux* Pline s'amusait à faire des poésies tellement obscènes que Rome elle-même en était scandalisée. Un de ses amis, Ariston, lui écrit le mauvais effet que produisaient dans le public ses vers et sa conduite.

En réponse, Pline lui adresse la lettre suivante :

«Il est vrai, je fais quelquefois des vers peu chastes ; je regarde les mimes, je lis les lyriques, je comprends les sodatiques[1]. Je suis peu touché de l'opinion qu'ont de mes mœurs, ceux qui ne savent pas que les plus savants, les plus graves, les plus saints personnages ont composé de semblables vers : *Doctissimos, gravissimos, sanctissimos homines scriptitasse*. Mais j'ose me flatter que ceux qui connaissent le nom et le nombre de mes modèles, me pardonneront aisément si je m'égare sur leurs pas.

«Je ne veux nommer personne entre les vivants, pour ne pas me rendre suspect de flatterie ; mais dois-je rougir de faire ce qu'ont fait Cicéron, Caius Calvus, Asinius Pollion, Messala, Hortensius, Brutus, Sylla, Catulus, Scevola, Sulpicius, Varron, Torquatus, ou plutôt les Torquatus, Memmius, Lentulus, Gétulicus, Sénèque, et de nos jours encore Virginius Rufus ?

«Les exemples des particuliers ne suffisent-ils pas ? Je citerai le divin César, le divin Auguste, le divin Nerva, Titus. Je ne parle point de Néron et cependant un goût ne cesse point d'être légitime pour être quelquefois celui des hommes méchants, tandis qu'une chose reste honorable par cela seul que les gens de bien en ont souvent donné l'exemple. Entre ceux-ci on doit compter avant tout Virgile, Cornelius Nepos, et précédemment Ennius et Accius. Il est vrai qu'ils n'étaient pas sénateurs, mais la sainteté des mœurs n'admet ni distinction, ni rang : *Inter quos vel prœcipue numerandus est P. Virgilius, etc.* [2]»

Quel cynisme ! mais quelle révélation ! Tous ces saints de l'antiquité, tous ces hommes qu'on donne pour maîtres aux jeunes chrétiens, des infâmes et des corrupteurs ! et à leur tête le chaste Virgile ! En effet, c'est à leur exemple que, dans ses vers, Pline le Jeune chante les garçons et les plus odieuses turpitudes de l'amour déshonnête[3]. Bien des professeurs en toge et en soutane vont être scandalisés d'une pareille révélation. Ce n'est pas ainsi qu'ils parlent ni qu'ils ont entendu parler du cygne de Mantoue. Qu'ils s'en prennent à Pline, qui le connaissait mieux qu'ils ne le connaissent, et me permettent de répéter que l'éducation ne nous montre que le dessus des cartes, jamais le dessous.

J'ajouterai que tous ces saints personnages pratiquaient sans pudeur ce qu'ils chantaient. On peut le voir dans le onzième volume de notre ouvrage *La Révolution*, qui contient leur Biographie. Appuyée sur des faits authentiques, elle est telle qu'elle conduit à la conclusion suivante : En vertu des articles 86, 332, 333, 334, 340, 351, 361 de notre Code pénal, qui pourtant n'est pas sévère, tous les dieux de la belle antiquité, à commencer par Jupiter, seraient aujourd'hui à Cayenne ; toutes les déesses, à Saint-Lazare. En vertu des mêmes articles, tous les grands hommes, tous les grands orateurs, tous les grands poètes, tous les grands philosophes de la belle antiquité, ces maîtres acclamés de la jeunesse chrétienne, s'ils existaient aujourd'hui, seraient au bagne et, s'ils avaient vécu, il y a cent ans, ils eussent été brûlés vifs.

3° Ce que contiennent, en général, leurs ouvrages en prose et en vers. De tous on peut dire ce que Martial disait de ses épigrammes : *Sunt quœdam bona, sunt mediocria, sunt mala plura*. Outre beaucoup de souillures morales, ils fourmillent de souillures intellectuelles. Il n'en peut être autrement : la bouche parle de l'abondance du cœur.

Que trouve-t-on dans les poètes ? des romans, des fadaises, des contes à dormir debout, les chants de l'orgueil et de la volupté.

Dans les philosophes ? A part quelques vérités traditionnelles et quelques maximes de vertus purement humaines, les doctrines les plus fausses et les plus dangereuses sur la création, sur Dieu, sur la providence, sur la nature et l'immortalité de l'âme, sur le suicide, le régicide, le droit des gens, le droit social et domestique. Le rationalisme, le naturalisme, le sensualisme, le fatalisme, le panthéisme, forment le fond de la philosophie antique, dont le cinquième concile de Latran a dit avec raison, que les racines, comme celles de la littérature, sont infectes : *Philosophiæ et poeseos radices esse infectas* (Const. *Regim. Apost.*)

Dans les historiens et dans les orateurs ? Des récits de guerres et de batailles, et toujours des récits de guerres et de batailles, vrais pour la plupart comme les bulletins de la grande armée de Napoléon. Tel est, outre le témoignage des anciens, le jugement de la critique moderne ; des harangues déclamatoires, supposées, ou vendues à prix d'argent, ou rédigées sans conscience, et sans intérêt pour nous ; des diatribes haineuses contre la richesse et contre l'autorité ; la justification des actes de cruauté et de mauvaise foi ; le travestissement de la religion par mille superstitions honteuses et ridicules ; par des sacrifices inhumains ; par les invocations et les interventions olympiques, surtout par l'empire terrible et terriblement redouté du *Daimion*.

[1] Espèce de poésie tellement obscène que Quintillien a rougi d'en tracer les règles.
[2] *Epist*., lib. V, *epist*. VII. C'est une preuve de plus qu'il serait l'auteur ou un des auteurs des *Priapœia*.
[3] *Epist*., lib. VII, *epist*. IV *ad Pontium*.

Saint Jérôme n'exagère donc pas, lorsqu'il résume par ces mots la philosophie païenne, la poésie païenne, la littérature païenne : *Secularis philosophia, carmina poetarum, rhetoricorum pompa verborum, cibus est dœmoniorum* (Epist. *Du Duob filiis.*)

Admirons maintenant le bon sens de l'Europe moderne et son respect pour la jeunesse. L'enfant baptisé est l'enfant de Dieu, le temple du Saint-Esprit, une fleur divine qui doit s'épanouir aux rayons du soleil de la vérité et de la grâce ; un candidat du ciel, dont toute l'éducation doit être une œuvre sainte, parce qu'elle doit être le développement de la vie surnaturelle qu'il a reçue au baptême. Au lieu de le confier à des maîtres saints et sanctificateurs, les docteurs et les grands écrivains de l'église, on le met à l'école de maîtres corrompus et corrupteurs, les libres penseurs. et les libertins du paganisme !

A moins de ne rien comprendre à sa mission, voilà ce que tout professeur doit savoir, et ne pas perdre de vue dans son enseignement, sous peine d'encourir une grave responsabilité en faussant l'esprit de ses élèves.

CHAPITRE XVIII
SUITE DU PRÉCÉDENT

Comment faire pour enseigner chrétiennement les auteurs païens ?

Ainsi que nous venons de le dire, au milieu de tant de misères, de tant de souillures et d'erreurs, on découvre çà et là, dans les auteurs païens, quelques maximes de sens commun, quelques justes appréciations des hommes et des choses, quelques actes de vertus humaines, quelques vérités incomplètes, très rarement des vérités complètes et applicables à la vie réelle, telle que l'a faite le christianisme : parmi tant d'ordures, comment, sans se souiller, recueillir ces quelques perles ?

1° Il faut, suivant la règle tracée par le Saint-Père, commencer par enseigner les auteurs chrétiens. Quand on voyage dans un pays infecté de la peste ou infesté de reptiles venimeux, il est nécessaire d'être muni de préservatifs. Il ne faut donc, suivant la pensée de Quintilien, faire étudier les dangereux auteurs dont nous parlons, que lorsque les mœurs sont en sûreté. *Dum mores sint in tuto*.

> «Pour cela, dit le père Possevin, la première chose qu'il faut verser dans l'âme innocente et pure des enfants, c'est la vérité chrétienne, afin qu'ils connaissent la source de laquelle les païens ont tiré ce qu'il y a de bon dans leurs livres, s'il y a quelque chose de bon : *Fontem unde ethnici devivarunt in suos libros, si quid boni deprompsere*. Il importe extrêmement qu'ils boivent le lait chrétien avant le païen. Ceux qui sont élevés autrement, ont plus tard, une très grande peine à se laisser instruire par la sagesse divine, qui devait être leur première maîtresse». (Biblioth., etc c. XVI, lib. IV)

Ici, le père Possevin commence l'exposition du plan d'études, tel que nous l'avons nous-même réalisé.

A l'autorité, du père Possevin se joint le témoignage d'un homme, de tous le moins suspect.

> «Puisqu'il faut tout dire, puisque tous les préjugés doivent aujourd'hui disparaître, l'étude longue, approfondie des langues des anciens, étude qui nécessiterait la lecture des livres qu'ils nous ont laissés, serait peut-être plus nuisible qu'utile. Nous cherchons dans l'éducation à faire connaître des vérités, et ces livres sont remplis d'erreurs. Nous cherchons à former la raison, et ces livres peuvent égarer. Nous sommes si éloignés des anciens, nous les avons tellement devancés dans la route de la vérité, qu'il faut avoir sa raison déjà tout armée, pour que ces précieuses dépouilles puissent l'enrichir, sans la corrompre... Qu'est-ce, en effet, que des modèles qu'on ne peut imiter sans examiner sans cesse, ce que la différence des mœurs, des langues, des religions, des idées oblige d'y changer ?... Prononcez maintenant, si c'est aux premières années de la jeunesse, que les auteurs anciens doivent être donnés pour modèles».

L'homme qui parle ainsi s'appelle Condorcet (*Rapport sur l'organisation de l'instruction*)

2° Conformément à la raison et pour entrer dans la pensée du souverain Pontife il ne faut pas donner l'élément littéraire chrétien en doses homéopathiques ; ce serait, suivant le mot pittoresque du père Possevin, jeter un verre de bon vin dans un tonneau de vinaigre. N'est-ce pas ce qu'on fait dans un très grand nombre de bonnes maisons d'éducation ? Entre les mains des commençants, on met *l'Epitome historiæ sacræ*, petit opuscule, rédigé en latin du dix-huitième siècle ; après quoi l'enfant est, pendant toutes ses classes, privé du lait chrétien : et on croit avoir accompli toute justice !

On dit : nous choisissons souvent dans les faits de l'histoire chrétienne des sujets de thèmes, de versions et de discours. Ce n'est là qu'un palliatif, un moyen de juxtaposition. Tant que le christianisme ne sortira pas des études journalières, comme le parfum sort de la fleur, vous n'aboutirez qu'à de tristes mécomptes. Est-ce que dans le dernier siècle, les ordres religieux enseignants ne prenaient pas, de temps à autre, dans le christianisme des sujets de composition ? et cependant, dit le père Grou, ils n'ont formé que des païens.

Afin de prendre au sérieux le christianisme littéraire, et les prescriptions pontificales, tous les classiques doivent être chrétiens, au moins jusqu'à la quatrième inclusivement. Sans cela on ne fera rien de solide. L'élément païen restera dominant, et nous aurons des générations lettrées toute païennes, comme nous les voyons depuis la Renaissance. Cette obstination de pédant à repousser nos auteurs chrétiens, à ne les admettre que dans des proportions insignifiantes, pénétrait de douleur et d'indignation le grand docteur, Gabriel du Puy-Herbault.

> «Chez les chrétiens, dit-il, l'éducation doit commencer par l'étude des auteurs chrétiens, autrement le monde croira que, comme nous préférons la littérature païenne à la littérature chrétienne, ainsi nous aimons les dieux, les idoles, les vices des païens, plus que notre Dieu... Quelle est donc cette démence : *Quæ ergo vesania est ?* aller chercher, pour élever des enfants chrétiens, des livres étrangers, tout pleins de paganisme, c'est-à-dire vains, futiles, blasphématoires, et mépriser ceux que nous devrions emprunter, si nous ne les avions pas ! aller chercher, à l'étranger d'actifs poisons, tandis que nous avons chez nous des aliments excellents *: Aliunde asciscere venenatissimos domi habeas plurissimos bonœ frugis* / Qu'est-ce que cela ? sinon prendre en haine la vie, la santé, le bonheur, et se précipi-

ter volontairement dans la mort : *An hoc est aliud quam vitam, salutem, felicitatemque suam, aversari et sponte ad exitum properare ? (De tollendis et expungendis libres*, 1549).

3° À aucun prix et sous aucun prétexte, il ne faut mettre entre les mains des enfants que des auteurs païens, purgés de toute souillure, *a quavis labe purgati*. Quelle effrayante responsabilité pour les directeurs, supérieurs et professeurs des maisons d'éducation, qui laissent entre les mains des élèves, des livres, où ils étudient en grec et en latin, ce qu'ils regarderaient comme un péché mortel de leur laisser lire en français ! En parlant de l'étude des prosateurs païens, latins et grecs, le père Possevin que nous aimons à citer, signale les nombreux dangers qu'elle présente, indique une foule de précautions à prendre pour les neutraliser, et arrive aux poètes. Reproduisant un mot célèbre, il ne craint pas de les appeler des séducteurs effrontés, plus coupables que les entremetteurs et les proxénètes : *Perniciosissimis lenonibus deteriores.*

«L'expurgation de ces auteurs, dit-il, est dangereuse, et même impossible. Dangereuse : il y a quelques années, on a publié à Rome les poètes profanes expurgés, *obscœnitate sublata*, mais on n'a pas obtenu ce qu'on espérait. Les vers supprimés ont été remplacés par des étoiles ou par des blancs. Ces lacunes ont été un aiguillon pour la curiosité du lecteur : il a voulu voir les passages tout entiers. De plus, on accompagne ces classiques expurgés de commentaires et de dictionnaires remplis des infamies supprimées dans le texte : *Fœditatibus eisdem scatentia*[1].

«Elle est impossible ; pour masquer les suppressions, il en est qui ont imaginé de substituer aux vers ou aux mots impurs de l'original, des termes plus honnêtes. Je n'approuve nullement ce stratagème : *non probatur*. D'une part, ce travail est absurde, attendu qu'on ne peut jamais déguiser la pieuse fraude ; d'autre part, il est impossible, attendu que, quelle que soit l'expurgation, la pièce dont le sujet est obscène, retient toujours quelque chose de son odeur primitive : *Quia quantacumque adhibeatur purgatio, semper tamen liber cujus argumentum turpe sit, pristinum ac nativum redolet odorem*.

«Les mots, les images, les allusions, les sentiments, tout l'ensemble de la pièce, imprégnés du virus dont l'âme de l'auteur était remplie, se versent goutte à goutte dans celle du lecteur, alors même qu'il n'y pense pas : *Quod virus hauserunt ab auctoris animo, id in lectoris mentem, quamvis ea de re nihil cogitantem, latenter instill*ant (*ubi supra*)».

Puisqu'au jugement du Père Possevin, un des plus grands hommes de la Compagnie de Jésus, l'expurgation des classiques païens est dangereuse ou impossible, comment exécuter l'ordre plusieurs fois répété du Souverain Pontife, de les purifier de toute souillure *a quavis labe purgati* ?

Il n'y a qu'un moyen : c'est de composer les livres de classe d'extraits des auteurs païens, desquels il n'y a rien à retrancher. Nous l'avons fait ; et sur, ce point, comme sur tous les autres, nous sommes heureux de nous trouver d'accord avec l'illustre religieux que nous venons de citer et même avec le concile de Trente, dans la septième règle de l'index.

4° En expliquant ces extraits, purgés de toute souillure, le devoir du professeur sera de faire trois choses :

a) montrer l'infériorité intellectuelle des peuples païens. Leurs plus belles pages sont des descriptions de choses matérielles, l'expression de sentiments purement humains ; mais les beautés de l'ordre surnaturel, mais les idées et les sentiments qui élèvent l'homme au-dessus de lui-même et qui sont, tout à la fois, le foyer de la vraie poésie et la source de la grande éloquence, presque toujours sont pour eux lettre morte.

b) Quant aux vérités de croyance et de sentiment, disséminées dans les classiques païens : remarquer que Dieu n'a jamais abandonné entièrement l'humanité, et que, pour assurer son existence, la Providence a toujours conservé à l'enfant prodigue quelques débris de son riche patrimoine. Ainsi, tous ces vestiges de vérités, échos plus ou moins affaiblis des traditions primitives, sont autant d'anneaux de la chaîne divine qui s'appelle la Religion, et suspend la terre au ciel. Cette démonstration de la foi par le témoignage même des païens, est une perle précieuse que le professeur tirera de leurs écrits.

c) Faire sans cesse entrevoir aux élèves la profondeur de l'abîme d'où le christianisme a tiré le monde, et dans lequel le christianisme seul l'empêche de retomber. De là, une reconnaissance sans bornes pour le Dieu qui a placé leur berceau au sein du christianisme ; une fidélité à toute épreuve aux devoirs qu'Il prescrit, et un amour filial pour le Verbe Rédempteur, dont le sang a été le prix de leur bonheur dans le temps et dans l'éternité.

Que le professeur suive religieusement ces différentes règles, et non-seulement il aura dégagé sa responsabilité devant Dieu et devant les hommes ; mais il aura mérité les bénédictions de ses élèves, des familles, de la religion et de la société. Bien mieux que tous les législateurs ensemble, il aura contribué à ramener, sur la terre de la vieille Europe, le règne de Dieu, règne de la paix, de la prospérité et de la civilisation, parce qu'il est exclusivement le règne de l'ordre.

Reste une faute à éviter dans l'enseignement des auteurs païens : nous en parlerons dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XIX
FIN DU PRÉCÉDENT

«La première faute à éviter dans l'explication des auteurs païens, c'est, continue le Père Possevin, de les **louer** avec emphase. Les louanges exagérées qu'on leur donne, faussent le jugement de la jeunesse. Habituée à croire ses maîtres sur parole, elle imagine que les hommes du paganisme sont tels qu'on les lui fait admirer. Ainsi, ceux qui donnent à Platon le nom de divin, et qui citent en sa faveur certains témoignages des Pères de l'Église, notamment de saint Augustin, sans rapporter ce que plus tard ils ont écrit contre lui, lorsqu'ils ont reconnu le venin de sa philosophie, ceux-là font un mal immense à la philosophie et à la religion : *Sane philosophiæ atque religioni magnopere incommodant*».

[1] Cela se fait encore aujourd'hui. Voir, par exemples *l'Appendix de diis* de Jouvency, et les notes virgiliennes d'Abram etc.

Cette faute, si judicieusement signalée par l'illustre religieux, et si imprudemment, pour ne pas dire si effrontément commise partout, depuis la Renaissance, nous l'avons vingt fois signalée nous-même[1]. Nous osons ajouter que nous l'avons rendue désormais impossible à tout homme qui se respecte, en montrant tels qu'ils sont les prétendus grands hommes de l'antiquité gréco-romaine.

Mais on dit : ce qui est l'objet de nos louanges dans les auteurs païens, ce n'est pas leur vie ; c'est leur beau style, la pureté de leur langage, la supériorité de leur forme littéraire. C'est le même refrain que pour l'architecture chrétienne. A cette objection, vingt fois réfutée, un très savant homme, du dix-septième siècle, se contente d'opposer la négation la plus nette de la part des juges les plus compétents en matière de littérature.

«Ils tiennent, dit-il, d'un commun accord, que c'est être mauvais estimateur des bonnes et belles choses, d'accorder plus de génie aux païens et. plus de perfection à leurs ouvrages, qu'aux plus éloquents personnages de notre religion.

«Il faut être stupide pour ne pas savoir que l'Église est aujourd'hui assez riche en toute sorte de bons livres, composés par ses propres enfants, et dignes d'être les véritables modèles de la jeunesse, également parfaits dans l'éloquence et assurés dans la doctrine selon la longue et puissante démonstration que le docte Bozius en a faite dans ses écrits : *Iniqui sunt censores qui ingeniis et studiis ethnicorum plus tribuunt quàm christianorum* (Cassiod. *Reth.*, lib. III, c.V). Et on veut que la jeunesse chrétienne s'abaisse ventre à terre pour boire les eaux troubles du Nil, quand nous avons de belles sources dans la Palestine ![2]»

Ces admirations qu'on inspire aux enfants pour la phraséologie des auteurs païens sont très souvent fausses et toujours plus ou moins dangereuses. Fausses, elles reposent sur certaines beautés qui sont, bien plus souvent dans l'imagination du professeur, que dans la pensée même de l'auteur. Fausses encore, parce qu'elles sont ordinairement exagérées, attendu que le professeur se fait un devoir et un mérite de les faire valoir outre mesure aux yeux des élèves. Fausses enfin, parce qu'on ne parle jamais des beautés égales et même supérieures des auteurs chrétiens.

Dangereuses, parce que les élèves se persuadent que, sous le rapport de l'éloquence et de la poésie, le christianisme n'a produit que des médiocrités. De là, leur mépris pour la littérature chrétienne, qu'ils n'effleureront jamais du bout des lèvres. Immense malheur pour eux, qui vivront et qui mourront dans l'ignorance de ce qu'ils devraient savoir ; et pour la société qu'ils peupleront d'utopistes, d'indifférents en matière de religion, pour ne pas dire d'impies et de païens.

Dangereuses : l'admiration des mots conduit à l'admiration des choses, des idées et des hommes. Ici, est le plus grand danger des admirations de collège. Tous les révolutionnaires peuvent dire avec le régicide Chazal : « Enfants, nous avions admiré les républicains de la Grèce et de Rome ; hommes, nous ne pouvions que les imiter». La Révolution française, qui ne fut, d'un bout à l'autre, que la mise en scène des études de collège, restera comme le monument éternel, et éternellement épouvantable des admirations, inspirées par des maîtres pieux à la jeunesse chrétienne, pour les paroles, les choses et les hommes du paganisme.

Dangereuses, parce que dans l'ordre littéraire, philosophique, historique, elles produisent, même chez des esprits éminents, les plus étranges aberrations. Entre mille, citons quelques exemples.

Au dix-septième siècle, un digne religieux datait la civilisation de l'Europe de l'époque de la Renaissance et il écrivait :

«Avant ce temps-là, les hommes étaient à moitié bêtes». Saint Thomas, une demi-bête ! Saint Louis, Charlemagne, des demi-bêtes !

Avec la même bonne foi, d'autres enseignaient que :

«Nous n'avons cessé d'être barbares, qu'à mesure que nous sommes devenus Romains».

Un autre était si enivré d'admiration pour le beau latin du siècle d'or, qu'il le regardait comme devant être la langue du ciel : *Beatos in cœlo latine locuturos probabile est*.

Un autre appelle Virgile «le plus grand des théologiens, le plus grand des ascétiques». On pourrait remplir des volumes de ces éloges insensés et souverainement dangereux.

Encore quelques exemples des aberrations auxquelles sont conduits de graves esprits, par les éloges pédantesques des hommes du paganisme, de leurs vertus, de leur caractère et de leurs institutions. Prêtons l'oreille :

«L'antiquité a eu des vertus dont notre siècle n'est point capable. Ce n'est pas à nous à faire les Camille, ni les Caton : nous ne sommes pas de la force de ces gens-là. Au lieu d'exciter notre courage, ils désespèrent notre ambition ; ils nous ont plutôt bravés qu'ils ne nous ont instruits. En nous donnant des exemples, ils nous ont donné une peine inutile : ces exemples étant d'une telle hauteur qu'il est impossible d'y atteindre.

«Il peut y avoir une âme privilégiée, une personne extraordinaire, un héros ou deux en toute la terre ; mais il n'y a pas une multitude de héros, il n'y a pas un peuple de personnes extraordinaires. Il n'y a plus de Rome ni de Romains. Il faut aller les chercher sous des ruines et dans les tombeaux. IL FAUT ADORER LEURS RELIQUES.

«ADORONS CES GRANDS MORTS, ces antiques exemples, et portons notre encens où l'on cherche leurs temples. Ce serait une satisfaction sans pareille[3] de savoir les choses qui se disaient entre Scipion et Lélius, Atticus et Cicéron et les autres honnêtes gens de chaque siècle. Nés dans l'empire, nourris dans les triomphes, tout ce qui sortait d'eux portait un caractère de noblesse ; tout était remarquable et de bon exemple, voire leur secret et leur solitude. LA LIE MEME D'UN TEL PEUPLE ETAIT PRECIEUSE.

«Je le dis comme je le pense, ils ne faisaient pas un geste ni ne poussaient pas un mouvement au dehors, qui fût, indigne de la souveraineté du monde. Ils riaient, même avec une sorte de dignité.

«Vous ne permettrez point à votre esprit de rien trouver de mauvais, non pas même de médiocrement bon, de ce qui vient de la bonne antiquité. Voici un de vos dogmes et auquel j'ai souscrit il y a longtemps : C'EST UNE ESPECE DE SACRILEGE DE NE PAS ASSEZ ESTIMER LES ANCIENS.

---

[1] Voir entre autres les 9è et 10è vol. de notre ouvrage *La Révolution*.

[2] Personne n'a mis cette vérité dans un plus grand jour que le P. Dumas, dont nous venons de citer les paroles. Son ouvrage est intitulé *Triomphe de l'académie chrétienne sur la profane*. Bordeaux, 1641.

[3] Pas même celle d'avoir entendu le Fils de Dieu conversant avec les apôtres.

«Dissimulons, déguisons, cachons, s'il est possible les petits manquements des grands personnages, à tout le moins en public et pour donner bon exemple au monde. En certaines occasions, soutenons contre notre avis particulier, contre le témoignage de nos yeux, contre les objections de notre dialectique et de notre grammaire, que ces grands hommes n'ont point fait de fautes, ou que leurs fautes ont été belles ; qu'ils n'avaient point de défauts, ou que leurs défauts étaient plutôt des vertus imparfaites que des vices[1].

«Quand nous croirons être obligés de nous départir de leurs sentiments, dorons et parfumons nos objections. Demandons permission d'avoir des scrupules, d'hésiter, de douter ; parlons de nos doutes comme les peuples présentent leurs requêtes à leurs souverains. Ne disons pas qu'ils s'égarent, disons que nous ne pouvons pas les suivre ; que les aigles volent trop haut et que les hommes les perdent de vue».

Le mépris le plus profond des âges chrétiens était le corollaire obligé de ce fanatisme pour l'antiquité païenne. L'auteur l'exprime en ces termes :

«Mon dessein n'est pas d'abrutir le monde[2]. Je ne veux point faire revenir cette nuit obscure qui couvrait la terre, lorsque les princes des Valois et ceux de Médicis furent divinement envoyés pour chasser la barbarie des siècles passés. J'aime bien mieux un grain de sel de nos amis de l'antiquité, un morceau de leurs ragoûts, que vos rivières de lait et de miel, que vos montagnes de cassonade[3] et toutes vos citrouilles confites».

Ne serez-vous pas stupéfait, qui que vous soyez, en lisant ces lignes si insultantes pour le christianisme, hautement accusé de n'avoir produit, dans l'ordre moral, ni un caractère, ni une vertu, ni un sage, ni un héros comparable aux Grecs et aux Romains ; et, dans l'ordre littéraire, de n'avoir donné au monde que de la cassonade et des citrouilles ?

Vous le serez plus encore, quand vous saurez que ces lignes sont sorties de la plume d'un homme, dont le siècle de Louis XIV ne prononçait le nom que chapeau bas ; qu'elles sont, en grande partie, adressées à cette célèbre marquise de Rambouillet dont l'hôtel, fréquenté par tous les beaux esprits de l'époque, était l'école du goût, le sanctuaire d'où sortaient les oracles régulateurs de l'opinion ; où, enfin, il fallait, comme Bossuet lui-même et tant d'autres, faire une sorte de stage pour entrer avec distinction dans le monde lettré.

Cet homme est le grand Balzac, un des fondateurs de l'Académie française[4] !

Balzac ne s'était pas fait lui-même : il était ce qu'on l'avait fait. Victime de mensonges impudents, il avait, dès l'enfance, appris, comme tant d'autres, de ses respectables maîtres que le moyen âge était une époque où les hommes étaient à moitié bêtes ; que nous n'avons cessé d'être barbares qu'à mesure que nous sommes devenus Romains ; que nos plus grands hommes dans tous les genres ont été ceux qui les ont le mieux connus et le plus copiés et cent autres éloges non moins insensés.

Les mêmes causes produisant les mêmes effets, cette apothéose de l'antiquité païenne, jointe au mépris des siècles chrétiens, n'est ni une aberration individuelle, ni un fait passager. Depuis quatre siècles, les renaissants, fils de leur éducation, pensent et écrivent comme Balzac.

«C'est à vous, madame, s'écriait le roi du XVIII[è] siècle, Voltaire, c'est à vous à conserver les étincelles qui restent encore parmi nous, de cette lumière précieuse que les anciens nous ont transmise. Nous leur DEVONS TOUT[5].

«Le prêtre du moyen âge, ajoute Helvétius, se saisit de l'autorité, et, pour la conserver, discrédita la vraie gloire et la vraie vertu. Il ne souffrit plus qu'on honorât les Minos, les Codrus, les Lycurgue, les Aristide, les Timoléon... O VENE RABLES THEOLOGIENS ! O BRUTES[6] !

«Ne traitons pas d'insensé, continue d'Holbach, l'enthousiasme de ces génies vastes et bienfaisants qui nous ont guéris de nos erreurs. Arrosons de nos pleurs les urnes des Socrate, des Phocion ; lavons avec nos larmes la tache que leur supplice a faite au genre humain. Répandons des fleurs sur le tombeau d'Homère. ADORONS LES VERTUS DES TITUS, DES TRAJAN, DES ANTONIN, DES JULIEN[7]».

Voici le bouquet :

«Athènes, Rome et Sparte sont les seuls points lumineux, qui brillent au milieu de la barbarie universelle du genre humain : DEPUIS SOCRATE JUSQU'A NOUS, IL Y A UNE LACUNE DE TROIS MILLE ANS[8]».

Continuons d'exalter les auteurs païens ; faisons des Alliances pour réimprimer leurs ouvrages à bon marché ; nourrissons-en la jeunesse ; ne tenons aucun compte des ordres du saint Père ; ne changeons rien à nos programmes ; enseignons comme ont enseigné nos Pères ; élevons les générations naissantes, comme celles qui nous entourent et qui nous conduisent à l'abîme : Lavons-nous les mains et dormons tranquilles !

Hâtez-vous : votre sommeil ne sera pas long. Avant peu vous vous réveillerez au bruit des catastrophes.

On a beau faire : l'ivraie produira toujours l'ivraie. Les aberrations nées de l'éducation de collège, sont toujours anciennes et toujours nouvelles. Au jour marqué, elles produiront inévitablement leurs fruits.

Plaidant contre la liberté d'enseignement, M. Thiers, proclamait aux applaudissements d'une chambre française, les énormités suivantes :

---

[1] La cruauté, la luxure, l'usure, le suicide, la sodomie : belles fautes, vertus imparfaites !

[2] Raoul Rigault disait à un prêtre arrêté comme otage : *Il y a dix-huit siècles que vous nous abrutissez, il est temps que cela finisse*. Où le farouche procureur de la Commune avait-il appris cela ? Est-ce dans les auteurs chrétiens ?

[3] Cassonade : sucre qui n'a été raffiné qu'une fois.

[4] Jean-Louis Guez, seigneur de Balzac (1594-1654), un des créateurs de la prose classique française. (A ne pas confondre avec Honoré de Balzac). Œuvres, 2 vol., édit. 1865 t. II, p. 429, 435, 443 ; préface du *Socrate chrétien et le Prince* (1652), ch. XII et XIII.

[5] (Rien au christianisme) Lettre à la duchesse du Maille.

[6] *De l'homme,* sect. 1, ch. IX, p. 35.

[7] *Système de la nat.*, t. I, p. 298.

[8] Lavicomterie, *Discours sur la morale calculée*.

«L'antiquité, osons le dire à un siècle orgueilleux de lui-même, l'antiquité est, ce qu'il y a de plus beau au monde. Laissons, Messieurs, laissons l'enfance dans l'antiquité, comme dans un asile calme, paisible et sain, destiné à la conserver fraîche et pure[1]».

L'antiquité où les trois quarts du genre humain étaient esclaves ! L'antiquité où tous les peuples adoraient le plus affreux reptile, le serpent en chair et en os ! L'antiquité où toute la terre était rougie du sang de victimes humaines ! L'antiquité où toutes les passions étaient déifiées ! Cette antiquité, la chose la plus belle, la plus pure, la plus saine qu'il y ait au monde ! Le christianisme qui a détruit cette chose a donc été un fléau pour l'humanité ! Qu'on s'étonne maintenant de la haine universelle dont il est l'objet !

Victime des mêmes admirations, Jules Simon, naguère ministre de l'instruction publique, est l'écho des mêmes pensées. Dans sa circulaire aux recteurs de l'Université il écrit :

«Ce n'est pas à titre de curiosité historique et comme objet d'érudition que nous voulons maintenir les langues anciennes dans le programme commun, et en faire la base de toute instruction libérale : c'est parce que les civilisations grecque et romaine sont la forme la plus parfaite du développement de l'esprit, et qu'on ne saurait renoncer à les étudier dans leur propre langue, et à recevoir directement de tant de maîtres incomparables, les plus hautes leçons de l'art, de la morale et de la logique».

Pour stigmatiser de pareils blasphèmes, la parole refuse de sortir des lèvres et l'encre remonte dans la plume[2].

Qu'on juge maintenant de la responsabilité dont se charge les panégyristes du génie, des vertus et du beau style de ces hommes qui nous ont fait tant de mal, et dont saint Augustin a dit : *Laudantur ubi non sunt, cruciantur ubi sunt*.

CHAPITRE XX
LE THÉÂTRE EN GÉNÉRAL

Enseigner chrétiennement les auteurs païens est un devoir, renfermé implicitement dans les prescriptions pontificales : Nul ne saurait en douter. Il en est un autre découlant de la même loi et non moins impérieux que le premier c'est d'**abolir dans les collèges les représentations théâtrales**. En effet ces représentations présentent deux graves inconvénients : elles font entrer, par tous les sens le **paganisme** dans l'âme de jeunes gens ; et elles inspirent le **goût des spectacles.**

Depuis la Renaissance, on a fait jouer dans les collèges des milliers de pièces de théâtres, comédies et tragédies : c'était comme le résumé et le bouquet des études de l'année. Dans ces pièces, toute l'antiquité païenne paraît sur la scène, vivante et animée, avec ses dieux, ses déesses, ses personnages historiques et mythologiques, ses idées religieuses et politiques, ses harangues et ses coutumes.

Pour remplir leur rôle, les jeunes chrétiens sont obligés de s'identifier avec les personnages qu'ils représentent ; d'endosser leur costume et de parader aux yeux du public, drapés en Grecs ou en Romains ; d'épouser leurs sentiments, leurs antipathies ou leurs sympathies; d'imiter leur langage, leur pose, leur attitude ; en un mot, de se faire païens, autant que la chose est possible : mieux ils y réussissent, plus ils sont applaudis.

Les écoliers oublient assez vite leurs thèmes et leurs versions. Il n'en est pas ainsi des rôles qu'ils ont joués avec quelque succès. Nous avons connu un vénérable prêtre qui, après cinquante ans, se souvenait d'avoir été Véturie, mère de Coriolan, et qui nous récitait mot à mot les supplications de cette dame à son fils !

Malgré le ridicule et le danger qui en sont inséparables, ces pièces païennes se jouent encore aujourd'hui dans de bonnes maisons. d'éducation. Dernièrement, le jour des Rameaux, après la grand-messe, pour fêter l'arrivée d'un supérieur, une de ces maisons donnait la pièce suivante. Dans cette pièce exclusivement païenne, un des élèves était Pluton ;

---

[1] *Moniteur*, 14 juillet 1844.

[2] Au moment où nous écrivons ces lignes, nous arrive le discours prononcé le 5 août, au grand concours, par le nouveau ministre de l'instruction publique, M. de Cumont. On y trouve ce qui suit :

«Les rapports de chaque jour avec les grands hommes de l'antiquité, l'étude des maximes austères de la doctrine stoïcienne ; le commerce constant avec des philosophes comme Platon et Cicéron ; la lecture des plus belles pages des Pères de l'Eglise, laissent dans l'âme de nos jeunes gens une ineffable empreinte».

Le seul moyen d'excuser de pareilles paroles dans la bouche d'un chrétien est de dire qu'il ne connaît pas un seul des prétendus grands hommes de l'antiquité ; qu'il n'a jamais lu une ligne de Platon, l'auteur grec le plus effrontément matérialiste dans ses ouvrages *De Republica* et *de Legibus* ; et si peu sûr dans sa philosophie, que saint Grégoire de Nazianze, qui apparemment la connaissait aussi bien que M. de Cumont, l'appelle *une plaie d'Égypte dans l'Eglise*.

Même ignorance à l'égard de Cicéron. Qu'on l'appelle un habile discoureur, soit ; mais un philosophe, ceci passe la permission. Cicéron un philosophe ! lui qui, sectateur de Carnéade, n'est qu'un sophiste *in utramque partem* ; qui pose en principe que nous ne pouvons avoir la certitude de rien ; que tout ce que nous pouvons espérer c'est d'arriver à la vraisemblance ; qui professe l'amour infâme *: Nos autem qui, concedentibus antiquis philosophis, adolescentulis delectamur;* qui enseigne le suicide ; préconise le régicide ; nie les peines de l'autre vie !

Voilà, le ridicule qu'on se donne aux yeux des gens instruits, quand on se borne à être l'écho inconscient des enseignements de collège ! ce qui n'empêche pas d'être ministre de l'instruction publique.

Le sous-secrétaire parle comme son chef de file. Après s'être livré devant les élèves du collège Louis-le-Grand à un pathos incroyable sur le progrès, qu'il a en tout l'air de considérer comme le résultat fatal de ce que les darwinistes appellent les mouvements évolutionnistes, M. Desjardins a déclaré en se frappant la poitrine et en invoquant les dieux immortels, que l'esprit qui anime et animera toujours l'enseignement de l'université est l'esprit païen et que, sous ce rapport, nous devons considérer les Grecs comme nos ancêtres et les Romains comme nos pères.

M. le sous-secrétaire d'État au ministère de l'instruction publique peut être tranquille. Des indices nombreux prouvent aux moins attentifs que le paganisme ancien, perfectionné par le matérialisme contemporain, fait des progrès considérables dans le cœur de notre jeune génération, et que d'ici à peu de temps l'enseignement actuel pourra nous offrir la plus riche collection de communards qu'on ait encore vue.

un autre, Mercure ; un autre, César ; un autre, Lucien ; un autre, Misoponus ; un autre, Ménippoïde ; et la scène se passait au Tartare, devant le tribunal du dieu des enfers ! !

Pour y croire, il faut avoir eu, comme nous, la pièce entre les mains.

Inutile d'insister sur le premier inconvénient des tragédies ou comédies païennes, jouées dans les collèges. Quelque soit le fond de la pièce, ces représentations théâtrales ont un autre très grave inconvénient : c'est d'inspirer le goût du spectacle. Or, tout le monde le sait, avec la Presse, le Théâtre est la plus large **source de corruption** des temps modernes. Qu'on nous permette de signaler les **ravages incalculables** de cette institution, dont les nations chrétiennes sont redevables au paganisme. Afin de n'être pas taxé de rigorisme, nous laisserons parler les hommes les plus graves, et ceux qui ont le mieux connu le théâtre, les auteurs dramatiques et les acteurs.

Lorsque le christianisme parut, la terre était couverte de théâtres, et le monde païen, j'entends le monde policé, était tellement passionné pour les spectacles qu'il ne demandait que deux choses : du pain pour vivre, et des spectacles pour jouir : *Duas tantum res anxius optat, panem et circenses*. Mais alors le règne du démon était à son apogée et l'homme était devenu chair. Entre bien d'autres, le fait que je rappelle en est un signe. Ébranlés par la voix des Apôtres et des Pères de l'Église, ces temples du sensualisme disparurent sous les coups des terribles missionnaires de la justice divine, qu'on appelle les barbares, et qui furent nos aïeux. Fidèles à leur baptême, les peuples chrétiens n'eurent garde de rebâtir ces lieux de corruption. **JUSQU'A LA RENAISSANCE DU PAGANISME, AU MILIEU DU XV^E SIECLE, IL N'Y EUT PAS UN SEUL THEATRE EN EUROPE.**

A cette époque, **le prince de l'ancien monde commença de reprendre ouvertement son empire**, et les théâtres reparurent. Aujourd'hui l'Europe en est couverte. C'est donc un fait digne de remarque : **tant que le Saint-Esprit règne sur le monde, point de théâtres ; quand l'esprit mauvais prend sa place, des théâtres partout**. Indépendamment de toute autre preuve, il en résulte bien évidemment que ce n'est pas le Saint-Esprit qui a bâti les théâtres. Cela seul suffit pour les rendre suspects. Voilà pourquoi **l'ancien peuple de Dieu, les Juifs n'eurent jamais ni théâtres, ni cirques, ni amphithéâtres, ni spectacles profanes.**

Le nouveau peuple de Dieu, les chrétiens, tant qu'ils furent chrétiens, n'eurent, comme les Juifs, d'autres spectacles que des spectacles religieux. Ce n'est que lentement et à la suite de la corruption des mœurs, que le spectacle profane parvint à se rétablir. **IL COMMENÇA DANS LES COLLÈGES**, de là, il passa dans les hôtels des grands seigneurs et dans les palais des princes. En 1600, Paris vit s'élever au Marais, quartier de la noblesse, un théâtre où fut représenté Mélite, première pièce de Pierre Corneille. Sous l'empire de Richelieu, on joua la tragédie de *Mirame*, à laquelle Paris fut redevable de la première salle de spectacle un peu régulière.

Toutefois l'esprit chrétien opposa une longue résistance à la reconstruction des théâtres en Europe. Sous Henri III, une troupe de comédiens italiens vint à Paris, pour y jouer des pièces, bien moins mauvaises que celles qu'on représente aujourd'hui. Ils surprirent des lettres patentes pour leur établissement. Le parlement refusa de les enregistrer et repoussa les comédiens :

«Comme personnes que les bonnes mœurs, les saints canons et les Pères de l'Église avaient toujours réputées infâmes, et leur défendit de jouer sous peine de dix mille livres d'amende, applicables aux pauvres».

En 1641, Louis XIII, ayant cru pouvoir tolérer leur établissement dans la capitale, met pour condition que : «Les pièces soient toutes exemptes d'impuretés et de paroles lascives ou à double entente, afin que le désir qu'ils auront d'éviter le reproche qu'on leur a fait jusqu'ici, leur donne autant de sujet de se contenir dans le devoir, que la crainte des peines qui leur seraient inévitables».

Il parait que les comédiens ne se conformèrent pas longtemps à l'ordonnance royale. Dans une lettre à Racine, Boileau nous apprend qu'ils furent obligés de déloger de la rue *Guénégaud*. La Sorbonne exigea l'éloignement de leur théâtre, du collège des Quatre-Nations. Les curés de Saint-Germain l'Auxerrois et de Saint-André ne permirent pas qu'ils s'établissent sur leurs paroisses. Il en fut de même des Grands-Augustins qui les firent éloigner de leur quartier. Tous les bourgeois, qui étaient gens du palais, soutinrent les Augustins.

Enfin, après avoir marchandé des places dans cinq ou six endroits, leur théâtre fut placé au faubourg Saint-Germain, dans la rue des *Fossés M. Le Prince*, qui fut ensuite appelée rue de la Comédie, Le curé de Saint-Sulpice qui n'avait pu éviter d'avoir ce théâtre sur le territoire de sa paroisse, fit une protestation publique, et ne voulut pas que la procession du Saint-Sacrement continuât de passer dans cette rue.

Au milieu du XVIII^è siècle, le Parlement de Paris montrait encore la même opposition aux théâtres. En 1761, un de ses avocats voulut, dans une consultation imprimée, innocenter la profession de comédien et défendre les théâtres. La célèbre compagnie, qui se regardait comme la gardienne des mœurs publiques, condamna la consultation à être lacérée et brûlée par le bourreau, et raya l'auteur du tableau des avocats.

Neuf ans plus tard, le chancelier Séguier, dans son réquisitoire du 18 août 1770, **prédisant les malheurs que l'impiété ne tarderait pas à attirer sur la France**, combattit énergiquement les théâtres. «Ils renforcent, disait-il, les maximes pernicieuses dont le poison acquiert un nouveau degré d'activité sur l'esprit national, par l'affluence des spectateurs, et l'énergie de l'imitation».

En 1754, l'impératrice Élisabeth, reine de Hongrie, devançant le parlement de Paris, avait compris les dangers du théâtre et leur opposition au véritable esprit du christianisme. En conséquence, elle rendit une ordonnance par laquelle furent interdits les comédies, opéras, et autres spectacles publics : 1° tous les vendredis de l'année ; 2° pendant l'Avent ; 3° le jour de Noël, le jour des Rois, tout le Carême, le jour de Pâques, les jours des Rogations ; 4° les jours de la Pentecôte, de la Trinité, toute l'octave de la Fête-Dieu ; 5° les fêtes de la Sainte Vierge et leurs veilles ; 6° les jours des Quatre-Temps, le jour de la Toussaint et celui des Trépassés.

A Rome, avant l'invasion révolutionnaire, les mêmes règlements étaient encore en vigueur.

Les protestants eux-mêmes, c'est une justice à leur rendre, ne se montrèrent pas moins opposés que les vrais catholiques, au rétablissement des théâtres. Dans un de leurs traités de discipline, ils s'expriment en ces termes : «Ne sera loisible aux fidèles d'assister, aux comédies et aux jeux, joués en public ou en particulier, vu que de tout temps cela a été défendu entre les chrétiens, comme apportant corruption de bonnes mœurs».

Déjà, au temps de Léon X, ils s'étaient déclarés fortement contre les spectacles. En cela du moins, ils ne furent pas des novateurs, ils ne firent que soutenir avec fidélité la discipline de l'Eglise catholique. Genève elle-même, la Rome protestante, proscrivit les spectacles et les comédiens, comme une peste publique ; et jusqu'à la fin du dernier siècle ne permit sur son territoire l'établissement d'aucun théâtre.

Si les magistrats, si les hérétiques eux-mêmes ont combattu les spectacles avec tant de persévérance, on peut deviner ce qu'a dû faire l'Église. Pour enregistrer ses avertissements ses protestations, ses défenses, des volumes ne suffiraient pas. Contentons-nous de rappeler qu'**il n'y a pas un Père de l'Église, pas un concile, pas un théologien, pas un catéchisme qui ne les condamne.**

«**Il est faux, dit Bossuet, que les Pères n'aient blâmé dans les spectacles que l'idolâtrie et les impudicités manifestes. Ils y ont blâmé l'inutilité, la dissipation, la commotion de l'esprit, le désir de voir et d'être vu, les choses honnêtes qui enveloppent le mal, le jeu des passions et l'expression contagieuse des vices**».

L'Église ne se déjuge pas : ce qu'elle condamnait dans les spectacles des premiers siècles, elle le condamne encore aujourd'hui : elle le condamnera toujours.

CHAPITRE XXI
DIVERS JUGEMENTS SUR LE THÉÂTRE

A la voix de Bossuet, se joignent des témoignages peut-être plus graves encore. Après une expérience de cinquante années, le fameux comédien Riccoboni déclare que **le seul moyen de réformer le théâtre, c'est de le supprimer** ; et il désire ardemment cette suppression : «Je crois, dit-il, que c'est à un homme tel que moi, qu'il convenait d'écrire sur cette matière. Et cela, par la même raison que celui qui s'est trouvé au milieu de la contagion, et qui a eu le bonheur de s'en sauver, est plus en état d'en faire une description exacte... Je l'avoue donc avec sincérité, je sens dans toute son étendue le grand bien, que produirait la **suppression entière du théâtre**, et je conviens sans peine de tout ce que tant de personnes graves, et d'un génie supérieur, ont écrit sur cet objet».

Au nombre des personnes graves dont parle Riccoboni, nous pouvons placer **Racine**. Éclairé par l'expérience, il veut préserver ses enfants des écueils dont il a connu le danger : «Croyez-moi, mon fils, quand vous saurez parler de romans et de comédies, vous n'en serez guère plus avancé, et ce ne sera point par cet endroit-là que vous serez plus estimé... Vous savez ce que je vous ai dit des opéras et des comédies ; on doit en jouer à Marly. Le roi et la cour savent le scrupule que je me fais d'y aller ; et ils auraient mauvaise opinion de vous, si à l'âge où vous êtes, vous aviez si peu d'égards pour moi et pour mes sentiments... Pensez-vous que les hommes ne trouvassent pas étrange, de vous voir pratiquer des maximes différentes des miennes ? Songez que, M. le duc de Bourgogne, qui a un goût merveilleux pour toutes ces choses, n'a encore assisté à aucun spectacle».

Un autre auteur dramatique, membre comme Racine de l'Académie française, Gresset, ne condamne pas avec une sincérité moins touchante, le. théâtre **et les auteurs dramatiques**.

> «Je vous avouerai, écrit-il, que depuis quelques années, j'avais beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le théâtre... Il s'élevait souvent des nuages dans mon âme sur un **art si peu conforme à l'esprit du christianisme**, et je me faisais, sans le vouloir, des reproches infructueux, que j'évitais de démêler et d'approfondir. Toujours combattu et toujours faible, je différais de me juger, par la crainte de me rendre et par le désert de me faire grâce...
>
> «Je cherchais à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point le silence ; ou je croyais y répondre par de mauvaises autorités que je me donnais pour bonnes... J'aurais dû reconnaître, dès lors, comme je le reconnais et le vois aujourd'hui, sans nuage et sans enthousiasme, qu'**on ne parviendra jamais à justifier la composition des ouvrages dramatiques et la fréquentation des théâtres...** Tout fidèle quel qu'il soit, quand ses égarements ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, et laisser un monument de son repentir...
>
> «Je rétracte donc solennellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans mes bagatelles aimées. L'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale, que j'ai pu donner à la religion par ce genre d'ouvrages... Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules peuvent à leur aise se moquer de ma démarche. Je serai trop dédommagé de leur petite censure, et de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés et vertueux, si les âmes honnêtes et pieuses voient mon humble désaveu, avec cette satisfaction pure que fait naître la vérité dès qu'elle se montre».

Écoutons un dernier témoin. C'est **Jean-Jacques Rousseau**, écrivant à d'Alembert pour s'opposer à l'établissement d'un théâtre à Genève, sa patrie.

> «Demander si les spectacles sont bons ou mauvais, il suffit, pour décider la question de savoir que leur objet principal a toujours été d'amuser le peuple... Il faut, pour leur plaire, des spectacles, non qui modèrent leurs penchants, mais qui les favorisent et les fortifient... Il n'y a que la raison qui ne soit bonne à rien sur la scène... **Le théâtre purge les passions qu'on n'a pas, et fomente celles qu'on a**».

Rousseau conclut sa longue et éloquente lettre, en disant :

> «Au théâtre tous nos penchants sont favorisés, et ceux qui nous dominent y reçoivent un nouvel ascendant. Les continuelles émotions qu'on y ressent nous enivrent, nous affaiblissent, nous rendent plus incapables de résister à nos passions, détruisent l'amour du travail, inspirent le goût de vivre sans rien faire. On y apprend à ne couvrir que d'un vernis de procédé la laideur du vice, à tourner la sagesse en ridicule, à substituer un jargon de théâtre à la pratique de la vertu, à mettre toute la morale en métaphysique, à travestir les citoyens en beaux esprits, les mères de famille en petites maîtresses, les filles en amoureuses de comédie».

On ne peut infirmer ni l'impartialité, ni la compétence des témoins que nous venons d'entendre. Si la froide raison, ou plutôt, ce qui devrait être, si l'esprit chrétien discutait seul la question des spectacles, la cause serait jugée. Malheureu-

sement la passion se met de la partie. Or, la passion ferme les oreilles pour ne pas entendre et oppose une fin de non recevoir aux plus graves autorités. Toutefois, il y a des degrés dans le parti pris. A ceux et à celles qui ne sont pas résolus à tout nier, offrons de nouvelles lumières. Elles se trouvent dans les écrits de ceux qui soutiennent les théâtres, dans l'aveu de ceux qui les ont le plus fréquentés, enfin dans la nature même des spectacles.

C'est un fait dont chacun peut se convaincre. Tout l'art des auteurs dramatiques consiste à éblouir par des **subtilités** et des **sophismes** ; on sait que **l'erreur n'a pas d'autres armes**. En voici une preuve. Jeune encore, Racine avait eu la faiblesse de composer en faveur des théâtres une lettre, où il avait mis toute la chaleur d'un poète, intéressé à défendre l'honneur de ses lauriers. Boileau, à qui il l'avait communiquée, lui fit cette réponse :

«Votre lettre est très bien écrite, mais vous défendez une très mauvaise cause».

Racine reconnut la justesse des observations de son ami et déchira sa lettre en présence de Boileau.

Un homme du monde, ancien magistrat, M. le Franc, écrivant à Louis Racine, s'exprime ainsi :

«Un auteur chrétien ne saurait sous aucun prétexte, ni par quelque ouvrage que ce puisse être, concourir au soutien du théâtre, sans se rendre lui-même responsable des abus qui y sont attachés, ni contribuer à l'entretien des acteurs, sans partager le mal qu'ils font...

«On s'efforce, depuis longtemps, de réduire en problème théologique cette question : ***Si c'est un péché d'aller à la comédie ?*** On ne manque pas d'appuyer la négative de toutes les distinctions possibles, de toutes les conditions capables de rassurer. On exige qu'il n'y ait rien de déshonnête, ni de criminel dans la pièce ; que celui qui va au spectacle n'y apporte point de penchant au vice, ni une âme facile à émouvoir; qu'il y soit maître de son cœur, de ses pensées et de ses regards ; que rien de ce qu'il entend, de ce qu'il voit ne soit pour lui une occasion de chute ni de tentation. Cette **théorie** est certainement admirable ! Qui me répondra de la **pratique** ? Sera-ce notre casuiste ? Qu'il aille plutôt au spectacle : au retour, je m'en rapporterai à lui».

Cet homme du monde a pleinement raison. Quel est le fond de toutes les pièces de théâtres, tragédies, comédies, drames, mélodrames ? Il y a une passion la plus terrible de toutes, la plus commune et tellement dangereuse que l'apôtre saint Paul ne veut même pas que son nom, et rien qui s'y rapporte, soit nommé parmi les chrétiens. *Nec nominetur in vobis*. Cette passion, c'est **l'amour profane**. Or à très peu d'exceptions près, elle est le fond de tous les spectacles.

Ainsi le veut le public qui les fréquente. **Voltaire** lui-même, le croirait-on ? se plaint d'un pareil désordre, dont il rend les femmes responsables. Dans la dissertation qui précède sa tragédie de Sémiramis, il dit :

«D'environ quatre cents tragédies qu'on a données au théâtre, depuis qu'il est en possession de quelque gloire en France, il n'y en a pas dix ou douze qui ne soient fondées sur une intrigue d'amour. C'est presque toujours la même pièce, le même nœud formé par une jalousie et une rupture, et dénoué par un mariage... C'est une coquetterie perpétuelle. Les femmes qui parent nos spectacles, ne veulent point souffrir qu'on leur parle d'autres choses que d'amour».

Tant il est vrai d'une part, que ce n'est pas l'auteur dramatique qui commande au spectateur, mais le spectateur qui commande à l'auteur dramatique ; d'autre part, que le théâtre né du **paganisme**, qui était le règne de la chair, est demeuré fidèle à l'esprit de son origine. On connaît la réponse de Racine à Arnaud, qui lui reprochait d'avoir fait Hippolyte amoureux. «Eh ! monsieur, lui dit Racine, sans cela qu'auraient dit nos petits-maîtres ?»

CHAPITRE XXII
UNE LETTRE D'ALEXANDRE DUMAS FILS

Ce que les petits-maîtres du temps de Racine demandaient au théâtre, les petits-maîtres d'aujourd'hui continuent de l'exiger. Sous peine de se voir sifflé, l'auteur dramatique est obligé de mettre en scène la plus dangereuse des passions. Nous en trouvons l'aveu dans la lettre suivante. Écrite, y a quelques mois, par Alexandre Dumas, fils, à M. Cuvillier Fleury, membre de l'Académie française, elle a été publiée dans les journaux. A raison de son origine et de son actualité, on nous permettra d'en extraire quelques passages.

«Le théâtre est justement et exclusivement consacré à la représentation et à la glorification de l'amour. Les hommes et les femmes ne se réunissent au théâtre que pour entendre parler d'amour, et pour prendre part aux douleurs et aux joies qu'il cause. Tous les autres intérêts de l'humanité restent à la porte. Là, rien n'est au-dessus de l'amour, rien n'est égal à lui ; il règne en maître, c'est le Dieu de ce temple, dont la grande prêtresse est la femme et où l'homme n'est jamais que la victime ou l'élu.

«C'est là, par tradition des temps les plus reculés, que la femme règne, officie et finalement triomphe ; c'est là qu'elle se moque et se venge du sexe fort qui lui est si injuste, si oppresseur, si cruel, si barbare dans la vie réelle ; c'est là qu'elle a toujours raison. Ses charmes y ont une puissance irrésistible, ses fautes ont une excuse toujours renaissante ; c'est là que nous autres hommes nous venons avouer notre faiblesse, reconnaître, proclamer et subir cette puissance. Tout ce que nous faisons de bien, sur ce terrain, c'est elle qui nous le fait faire ; tout ce qu'elle fait de mal, c'est par nous qu'elle le fait. Il est donc juste que nous en souffrions, et, du moment qu'elle pleure, nous devons être désarmés.

«Si l'œuvre représentée est une comédie, l'idéal du héros et sa récompense à la fin, sont de posséder l'héroïne. Si l'œuvre est drame ou tragédie, le héros doit mourir pour elle s'il l'a possédée, par elle s'il l'a abandonnée, avec elle s'ils n'ont que ce moyen d'être l'un à l'autre. Elle, toujours elle. Au théâtre, les maris sont des tyrans, les parents sont des ganaches. Il n'y a pas encore eu, depuis trois mille ans, un auteur dramatique qui ait en l'audace d'écrire une pièce en un acte seulement, où, un père et une mère s'étant opposés au mariage de leur fille avec l'homme qu'elle aime, ce soient les parents qui aient raison et où la jeune fille le reconnaisse et les remercie à la fin ! Les jeunes filles ne se trompent jamais au théâtre. L'homme qu'elles aiment est toujours celui qu'elles doivent aimer, et maman et pa-

pa sont forcés de s'incliner au dénouement, devant cette éternelle clairvoyance de l'amour. Bref, au théâtre, tout par l'amour, tout pour l'amour».

L'auteur signale ensuite le désordre, malheureusement si commun où entraînent infailliblement les représentations théâtrales. Pour être un peu fantastique, le portrait qu'il en fait n'est pas moins ressemblant.

«Je vis une bête colossale qui avait sept têtes et dix cornes, et sur ses cornes dix diadèmes, et sur ses têtes des cheveux du ton du métal et de l'alcool dont elle était née. Cette bête était semblable à un léopard, ses pieds étaient comme des pieds d'ours, sa gueule comme la gueule d'un lion et le dragon lui donnait sa force. Et cette bête était vêtue de pourpre et d'écarlate, elle était parée d'or, de pierres précieuses et de perles, et tenait en ses mains blanches comme du lait, un vase d'or plein des abominations et des impuretés de Babylone, de Sodome et de Lesbos.

«Par moments, cette bête, que je croyais reconnaître pour celle que saint Jean avait vue, dégageait de tout son corps une vapeur enivrante, à travers laquelle elle apparaissait et rayonnait comme le plus beau des anges de Dieu, et dans laquelle venaient par milliers se jouer, se tordre de plaisir, hurler de douleur et finalement s'évaporer les animalcules anthropomorphes, dont la naissance avait précédé la sienne.

«Et cette bête formidable ne disait pas un mot, ne poussait pas un cri ! On entendait seulement le choc de ses mâchoires, et, dans ses entrailles, le bruit rauque et continu de ces roues des grandes usines qui tordent ou fondent, sans le moindre effort, les métaux les plus durs.

«Et les sept têtes de la bête dépassaient les plus hautes montagnes, et, formant une immense couronne, plongeaient dans tous les horizons. Ses sept bouches, toujours entrouvertes et souriantes, étaient rouges comme des charbons en feu ; ses quatorze yeux, toujours fixes, étaient verts comme les eaux de l'Océan. On voyait passer dessus les ombres des nuages, et le soleil ne pouvait qu'en faire étinceler les surfaces sans en éclairer les profondeurs ; et, au-dessus de chacun des sept diadèmes, au milieu de toutes sortes de mots de blasphèmes, flamboyait ce mot, plus gros que tous les autres : **PROSTITUTION.**

«Or, cette bête n'était autre qu'une **incarnation nouvelle de la femme**, décidée à faire sa révolution à son tour. Après des milliers d'années d'esclavage et d'impuissance, malgré les légendes du théâtre, cette victime de l'homme avait voulu avoir raison de lui, et croyant briser les liens de l'esclavage en brisant ceux de la pudeur, elle s'était dressée tout à coup, armée de toutes ses beautés, de toutes ses ruses, de toutes ses faiblesses apparentes.

«Souriante et rugissante à la fois, elle se disait en elle-même : «Ah ! j'ai besoin de toi, faux homme, et tu ne veux de moi que le plaisir ! Ah ! mes tendresses, mes dévouements, mes aspirations, mes chastetés, mes larmes, mes confiances, mes sacrifices, tout cela ne compte pas pour toi ! Tu me demandes cent mille écus pour être mon époux, et tu m'offres cent sous pour être mon amant. Voilà ce que tu appelles l'amour !

«En dehors de cela, pour moi, la mansarde, le travail à vingt sous par jour, la misère, l'enfant dont tu te débarrasses en moi, l'hôpital et l'amphithéâtre ! Attends un peu, tu vas voir ce qui va se passer. Tu n'auras plus de mère, tu n'auras plus d'épouse, tu n'auras plus de fille, tu n'auras même plus de maîtresse. Tu n'auras plus que la sensation incessante et implacable qui détendra tes muscles, décolorera ton sang, empoisonnera tes os, obscurcira ta raison, anéantira ta volonté, éteindra ton âme ; car je ne te résisterai plus, ce sera là ma vengeance !

«Mais tu ne posséderas de moi que mon rouge, mon blanc, mon noir, mes faux cheveux, ma poudre de riz et mes parfums de toilette, mes surfaces enfin, que je te ferai parer et adorer ; que tu montreras en public et dont tu t'enorgueilliras à haute voix. Mon être intime te restera obscur et fermé ; tu n'y pénétreras jamais. C'est là que je puiserai inépuisablement les raisons de te haïr et les moyens de te vaincre. Mon cœur ne sera plus un temple, mais un sépulcre plein de tes cendres et de mon silence…»

Qu'on nous pardonne d'avoir cité les extraits de cette lettre ; nous ne les avons écrits que la rougeur au front, mais puisqu'on s'obstine à ouvrir, par les drames de collège, le chemin des théâtres, il nous a paru nécessaire de montrer l'abîme où trop souvent il aboutit.

Au ravage moral, le théâtre, ajoute un **ravage financier** dont l'occasion se présente de signaler la gravité, puisqu'aujourd'hui elle passe presque inaperçue. Nous voulons parler des sommes fabuleuses, englouties par le théâtre. Jamais impôt plus scandaleux et peut-être plus lourd n'a pesé sur un peuple. Bismarck qui a enlevé cinq milliards à la France, et lui en a fait perdre autant par les ravages de la guerre, n'est qu'une mouche en comparaison de ce vampire qui, depuis trois siècles, suce le sang de l'Europe : Venons aux faits.

Le comte de Maistre a dit qu'une époque où l'histrion et le théâtre sont en vogue, est infailliblement une époque de décadence. La statistique suivante fera réfléchir à cette profonde parole du penseur chrétien.

Le nombre des théâtres, pour l'Europe seulement, est de 1518. Le nombre des artistes dramatiques, lyriques, musiciens, employés, danseurs et danseuses, vivant du théâtre est de 2 157 800 femmes, et de 3 027 000 hommes : en chiffre rond, **six millions** d'histrions ! C'est tout un peuple, plus nombreux que la Suisse, femmes et enfants compris. Celui qui pourrait calculer, même approximativement, ce qu'ont coûté la construction, la reconstruction, la décoration des théâtres depuis la Renaissance ; ce que coûte chaque année leur entretien ; les sommes qu'on y dépense chaque soir ; les émoluments des acteurs. et des actrices ; les cadeaux insensés et plus qu'insensés, faits à quelques célébrités théâtrales : celui-là arriverait à des chiffres qui le feraient reculer d'épouvante.

Mais si le passé échappe aux calculs, le présent nous est connu. Voici ce qu'il nous apprend.

Il nous apprend que les recettes mensuelles des seuls théâtres de Paris, s'élèvent, pendant les mois d'hiver, d'un à deux millions.

Il nous apprend que, malgré leurs scandaleuses recettes, ces théâtres figurent chaque année au budget des dépenses, pour des sommes considérables. Il nous apprend que pendant sa carrière théâtrale, qui ne fut pas très longue, Rachel avait recueilli soit en argent, soit en objets de prix, environ douze millions. Il nous apprend que c'est par centaines de mille francs, qu'il faut compter les recettes annuelles de certains chanteurs et de certaines cantatrices françaises et italiennes

Il nous apprend que, pour une saison, une loge à l'Opéra se loue dix-huit cents francs.

Il nous apprend que la ville de Paris, dont les plus beaux monuments, brûlés par la Commune, sont encore en ruines, s'est empressée de voter cinq cent vingt mille francs, pour rebâtir le théâtre Lyrique, tous les autres étant déjà reconstruits.

Il nous apprend que la sage assemblée de Versailles, après avoir refusé trente mille francs pour réparer de pauvres églises endommagées par la guerre, a voté le lendemain, quinze cent mille francs pour les danseuses de l'Opéra.

Il nous apprend, ce qui est monstrueux, ce que coûte à la France un seul théâtre de Paris, le grand Opéra. Voici les chiffres officiels : dans la séance du 14 février 1874, un député, M. Caillaux, donne lecture de son rapport sur le nouvel Opéra et conclut à une demande de crédit de 3 500 000 frs. à inscrire sur le budget de l'exercice 1874.

Il expose l'état des dépenses déjà faites, à savoir : 1° achat de terrain, 10 500 000 frs. ; 2° frais de construction, 33 500 600 frs. ; 3° construction de machines 2 500 000 frs. Total, 46 000 000 frs.

Les alentours ont coûté à la ville de Paris 11 500 000 frs. Cela ressort d'un rapport de M. Larabure. Il faudra ajoute 2 millions pour ameublement, archives, décorations et achèvement du buffet, du fumoir; réfection des décors, musique, instruments, machines, etc. etc.

L'Opéra est trois fois plus grand que l'ancien. Il faudra des dépenses plus grandes pour le chauffage, l'éclairage, les décors, qui coûteront le double des anciens. La salle contiendra 300 places de plus ; l'augmentation des recettes sera de 3 000 frs. par soirée. Il faut en outre un crédit de 60 000 frs. pour déblayer les terrains de l'Opéra incendié.

Voilà ce que coûte à l'Europe et à la France en particulier, une seule idée païenne, et à quel prix elles paient leur corruption.

Outre la dégradation morale, l'effet immédiat de l'engouement pour le théâtre, c'est la diminution des aumônes. Au lieu de passer aux pauvres, le superflu passe aux comédiens. En diminuant les aumônes, le théâtre provoque les murmures du pauvre et sa haine du riche. Il ouvre son cœur à la révolte et devient une semence de socialisme. Tel est le dernier terme auquel nous sommes menacés d'aboutir, nous et l'Europe avec nous.

CHAPITRE XXIII
LES ACTEURS ET LES ACTRICES

Dangereuses à la lecture, ces pièces de théâtre dans lesquelles paraissent vivantes toutes les passions humaines, l'amour, l'ambition, la haine, la vengeance, le sont bien autrement sur la scène. Écoutons un homme qui en savait quelque chose.

«J'assure, dit Riccoboni, que les sentiments qui seraient les plus corrects sur le papier, changent de nature en passant par la bouche des acteurs, et deviennent **criminels** par les idées corrompues qu'ils font naître dans l'esprit du spectateur même le plus indifférent».

Le poète de la Motte confirme ingénument cette vérité d'expérience.

« Nous ne nous proposons pas, dit-il, d'éclairer l'esprit sur le vice et la vertu en les peignant de leurs vraies couleurs. Nous ne songeons qu'à émouvoir les passions par le mélange de l'un et de l'autre ; et les hommages que nous rendons quelquefois à la raison ne détruisent pas l'effet des passions que nous avons flattées. Nous instruisons un moment, mais nous avons longtemps séduit ; et quelque forte que soit la leçon de morale que puisse présenter la catastrophe qui termine la pièce, le remède est trop faible et vient trop tard».

Beaucoup trop tard, en effet ou plutôt, jamais.

«Je n'ai jamais compris, disait Fontenelle, la purgation des passions, par le moyen des passions mêmes».

Il avait raison. Ne serait-ce pas dans l'ordre moral un phénomène fort singulier? Je voudrais au moins qu'on me citât quelqu'un qui se fût purgé par cette voie-là, c'est-à-dire, que le théâtre eût rendu meilleur. Cet homme ne s'est jamais vu, il ne se verra jamais.

La raison en est que l'amour profane est le fond général des pièces de théâtre. Or, cette **passion la plus dangereuse de toutes**, devient plus séduisante encore par le caractère de ceux qui en sont les interprètes. Qui dit comédien et comédienne, acteur et actrice, n'éveille pas dans l'esprit l'idée de la pure vertu. L'histoire du passé et l'histoire du présent sont d'accord pour nous apprendre ce qu'il faut penser de cette classe de personnes.

La plupart sont de jeunes hommes et de jeunes femmes ou de jeunes filles, obligés de se voir souvent pour préparer leurs rôles et s'efforcer de les bien remplir : ce qui veut dire épouser les passions qu'ils doivent personnifier, afin de les faire passer dans l'âme des spectateurs. De là, le soin d'étudier leurs manières, leurs gestes, le ton de leur voix ; de relever leurs grâces par les ornements les plus séduisants et par une mise où la décence est loin d'être respectée. C'est ainsi, qu'entourés de tous les attraits des passions, ils doivent paraître aux yeux des spectateurs, avides de jouissances, et qui souvent ne craignent pas d'acheter au poids de l'or de trop coupables faveurs.

«Les meilleures pièces, dit un auteur (si tant est qu'il y en ait de bonnes), se trouvent comme dénaturées, lorsqu'elles sont représentées par des acteurs et des actrices, esclaves habituels de la volupté. Ce qu'il y a de plus pur se corrompt par leur jeu et devient nuisible, ridicule ou odieux. En parlant d'Athalie : «Qu'aurait pensé M. Racine, écrivait la comtesse de Caylus, s'il avait vu sa tragédie aussi défigurée qu'elle m'a paru l'être par une Josabeth fardée, par une Athalie outrée, et par un grand prêtre si peu digne de représenter la majesté d'un prophète divin ?»

«De pareils sujets, ajoutait Madame de Sévigné, ne conviennent pas à de pareils acteurs. Il faut des personnes innocentes pour chanter les malheurs de Sion, et des âmes vertueuses pour en voir avec fruit la représentation».

Le danger du théâtre ne vient pas seulement du côté des pièces et des acteurs, il vient aussi du côté des spectateurs.

«Ce ne sont pas les sages, dit un célèbre auteur espagnol, qui font la foule aux théâtres, c'est tout ce qu'il y a dans une ville de plus vain, de plus frivole, de plus oisif, de plus libre dans les deux sexes. Est-ce là une assemblée où l'on puisse se confondre sans scrupule et sans péril ?»

Croire que tous les spectateurs et toutes les spectatrices ne sont attirés au théâtre, que par le seul objet de la pièce, serait une grande erreur.

«Combien de gens, dit Desprez de Boissy, qui ne fréquentent les spectacles que pour jouir du coup d'œil des femmes que la coutume y conduit, afin d'y disputer entre elles à qui l'emportera par la richesse des pierreries, par le luxe de la toilette, par les grâces, par la beauté, par l'adresse à suppléer aux agréments que la nature a refusés, enfin par le nombre des adorateurs».

Au fond de l'amour des spectacles, se cache donc un **attrait de concupiscence**, avoué chez les uns, déguisé chez les autres, mais **périlleux pour tous**, et trop souvent **mal combattu**. Afin de ne prendre qu'un délassement honnête, à une scène dont le jeu réunit tant d'objets capables de faire des impressions contraires à la modestie chrétienne, quelle violence ne faut-il pas faire à ses sens et à son imagination ? Si on avait soin de se faire cette violence nécessaire, on n'irait pas au spectacle, car on ne trouverait aucun plaisir à se contraindre si fortement.

Lorsqu'au commencement du XVII^{è} siècle, on fut obligé de reculer devant l'esprit païen qui envahissait l'Europe, et, d'autoriser dans les faubourgs de Paris l'établissement de quelques salles de spectacle, les représentations nocturnes furent cependant défendues. L'ordonnance royale de 1609 dit :

«Les comédiens ouvriront leur porte à une heure après-midi, et qu'avec telles personnes qu'il y aura, ils commenceront à deux heures précises, pour que le jeu soit fini avant quatre heures et demie».

L'ordonnance fut bientôt violée. Les théâtres n'ouvrent plus que pendant la nuit, en sorte que le spectacle est de toute manière une **œuvre de ténèbres**. Cela est si vrai que si on jouait en plein jour, le spectacle perdrait la moitié de son prestige, par conséquent la moitié du plaisir qu'on cherche et des dangers qu'on y court.

Ajoutez pour compléter les moyens de séduction, **la musique et la danse**.

La musique est une langue et une langue puissante. Or, **il y a deux sortes de musique : la musique qui élève l'âme et spiritualise ses affections et la musique sensualiste qui amollit et qui corrompt**. Laquelle des deux règne au théâtre ? Il est facile de le savoir.

La musique du théâtre ne peut traduire que les paroles du théâtre. Or, les paroles du théâtre n'expriment en général que des sentiments d'amour profane.

«On sait, dit Nadal dans la préface de la tragédie de *Marianne*, qu'on ne peut faire réussir une pièce dramatique qu'en flattant les passions. Peut-être même qu'en recherchant le mécanisme de celles de nos pièces qui ont fait le plus de bruit, on trouvera que c'est en elles un fond de ce même libertinage qui produit dans la représentation, je ne sais quelle espèce d'illusion et d'ensorcellement».

La musique du théâtre est donc nécessairement sensualiste, et d'autant plus dangereuse qu'elle ébranle toutes les fibres corrompues de la nature humaine.

Au jugement de Corneille Agrippa, «la **musique de théâtre**, est des plus propres et chéries **chambrières du vice**. Avec la douce voix et le venin emmiellé des chants, sons et accords voluptueux de ses instruments, elle enflamme les désirs déréglés, et ôte toute force et toute vertu à l'esprit, et corrompt en toute lasciveté et délices, pervertit les bonnes mœurs, excite impétueusement les cupidités et affections déshonnêtes».

Quant à la danse, elle est la digne compagne de la musique théâtrale. Exécutée, dans ce qu'on appelle les Ballets, par de jeunes actrices, au costume plus que léger, nous n'osons même en parler. Disons seulement qu'elle doit, dans toute âme encore tant soit peu chrétienne, exciter pour ces malheureuses créatures, les sentiments douloureux qu'éprouvait, à la vue des acteurs ordinaires, la vertueuse Henriette de France. Obligée par sa position à se trouver quelquefois aux spectacles de la cour, cette excellente princesse disait un jour à une personne qu'elle honorait de sa confiance :

«Je ne conçois pas comment on peut goûter quelque plaisir aux représentations du théâtre : pour moi c'est un vrai supplice. Je vous l'avoue, aussitôt que je vois les premiers acteurs paraître sur la scène, je tombe dans la plus profonde tristesse. Voilà, me dis-je à moi-même, des hommes qui se damnent de propos délibéré pour me divertir ! Cette réflexion m'occupe et m'absorbe tout entière pendant le spectacle. Quel plaisir pourrais-je y goûter ?»

Que **conclure** des exemples, des autorités et de toutes les raisons alléguées jusqu'ici ?

1° Que l'amour des spectacles est en raison inverse du sens chrétien ;

2° Que les sophismes, que les noms plus ou moins imposants dont on abuse pour justifier les théâtres, absoudre la composition des ouvrages dramatiques et nier le danger des spectacles, les textes prétendus favorables, les anecdotes fabriquées ; tout cela n'est que du bruit, et un bruit bien faible pour ceux qui ne refusent point d'écouter les réclamations de la religion, et qui reconnaissent que lorsqu'on est réduit à disputer avec sa conscience, on a toujours tort.

«Tous les suffrages de l'opinion, dit Gresset, de la coutume, de la bienséance, de la vertu purement humaine fussent-ils réunis en faveur des théâtres, on aura toujours à leur opposer la voix de l'Église, celle de l'expérience et les promesses du baptême. **Si les pompes du démon, auxquelles nous avons renoncé, ne sont pas aux théâtres : où sont-elles ?»**

Au reste, dans le chapitre suivant, nous examinerons les prétextes qu'on apporte pour justifier la fréquentation des spectacles.

CHAPITRE XXIV
S'IL EST PERMIS DE FRÉQUENTER LES THÉÂTRES

Dans les chapitres précédents, nous avons montré le théâtre **condamné**, même par les auteurs dramatiques et les acteurs. L'amour des spectacles est donc en sens inverse du sens chrétien et du sens humain. Suivant notre promesse,

nous allons examiner les **prétextes** qu'on apporte pour se justifier à soi-même, ou pour justifier, dans les autres la fréquentation du théâtre. Nous parlerons ensuite des comédies ou tragédies de collèges, de pensionnats et de société.

Rappelons d'abord que **les premiers chrétiens n'allaient point aux théâtres**. C'est un fait attesté par les auteurs **païens** eux-mêmes, qui leur en faisaient un **reproche**. Sans autres considérations, l'exemple d'aïeux si vénérables devrait, ce semble, suffire pour régler la conduite de leurs enfants. Connaissons-nous mieux que ces disciples immédiats des apôtres, le véritable esprit du christianisme ? avons-nous reçu un autre baptême? avons-nous un autre évangile à pratiquer ? Cependant, si nous demandons à nos pères la raison de leur conduite, ils nous répondront ce qu'ils répondaient aux païens : "Vous nous demandez pourquoi nous n'assistons pas à vos spectacles : C'est que nous eu connaissons tout le **danger"** (Minut. Felix, *Octav*., p. 8) Or, ce danger est le même aujourd'hui qu'autrefois.

Écoutons Tertullien, et la main sur la conscience, disons si le tableau des spectacles de son temps, n'est pas le tableau des spectacles de nos jours :

«Le théâtre, dit-il, est proprement le sanctuaire de l'amour profane. On n'y va que pour chercher le plaisir. Le charme du plaisir allume la passion, qui s'enflamme à son tour par l'attrait du plaisir. Je suppose qu'on s'y tienne avec un extérieur modeste ; mais qui me répond que sous cet extérieur flegmatique, sous ce masque imposé par les convenances, le cœur demeure impassible, et qu'il n'y ait pas au fond de l'âme une secrète agitation? On ne vient pas chercher du plaisir, sans s'attacher à celui qu'on trouve».

De quelle nature, en général, est le plaisir procuré par le spectacle ? De tous le plus dangereux.

«Au théâtre, continue Tertullien, l'amour impudique entre dans le cœur par les yeux et par les oreilles. Là, des actrices s'immolent à l'incontinence publique, d'une manière plus dangereuse que dans les lieux qu'on n'ose nommer. Quelle mère, je ne dis pas chrétienne, mais tant soit peu honnête, n'aimerait pas mieux voir sa fille dans le tombeau que sur le théâtre ? Quoi ! l'aurait-elle élevée avec tant de soin, environnée de tant de précautions, pour la livrer au public et en faire un écueil à la jeunesse ? Qui ne regarde pas ces malheureuses comme des esclaves égarées, en qui la pudeur est éteinte ? Et voilà que, sans rougir, elfes s'étalent elles-mêmes en plein théâtre, avec tout l'attirail de la vanité ! N'est-ce rien aux spectateurs de payer leur luxe, d'entretenir leur corruption, de leur exposer leur cœur en proie, et d'aller apprendre d'elles ce qu'il ne faudrait jamais savoir ?

«Si nous devons avoir horreur de **l'impudicité**, peut-il nous être permis d'aller entendre ou voir ce qu'il nous est défendu de faire ou de dire, nous à qui il sera demandé compte d'une parole oiseuse ? Ce à quoi nous avons solennellement renoncé au baptême, il ne nous est pas permis de le pratiquer, ni de l'exprimer, ni de le regarder de près ou de loin. Or, quel qu'en soit le nom, tragédie ou comédie, pas une pièce dont l'intrigue n'ait pour sujet une action contre les mœurs ou contre l'humanité : faiblesses ou forfaits, voilà tout ce qu'elle présente.

«Que vous apprend, dites-moi, la tragédie ? Rien que des aventures controuvées ou exagérées qui ne rappellent à l'esprit, la plupart du temps, que des actes violents on honteux, qu'il vaudrait bien mieux n'avoir jamais connus ou fidèlement oubliés. Et la comédie, qu'expose-t-elle à vos regards ? L'adultère et l'infidélité, les intrigues de la séduction et le déshonneur des époux, d'indécentes bouffonneries, des pères joués par leurs valets et par leurs enfants, des vieillards imbéciles et débauchés ? Quelle école pour les mœurs !».

Après avoir montré, jusqu'à l'évidence, que le spectacle est une occasion de péché et **que les vœux du baptême l'interdisent au chrétien**, Tertullien examine les prétextes qu'on allègue pour y justifier sa présence. Pas un des sophismes actuels, en faveur de la fréquentation du théâtre, qui ne soit réfuté victorieusement par l'éloquent écrivain. Comme son autorité est bien plus grande que la nôtre, nous allons nous borner à analyser son immortel ouvrage.

On nous dit :

« À mon âge, dans le rang que j'occupe, avec la force de mes principes et mon heureuse constitution, je n'ai rien à redouter da spectacle.

- Votre âge ? Qui que vous soyez, il ne vous sauve pas des dangers du théâtre. Jeune, c'est pour vous qu'ils sont le plus à craindre. Éloigné de l'occasion, vous avez peine à parer les traits de votre ennemi : comment vous défendre des impressions de la volupté, qui, au théâtre, vous assiège par tous les sens et qui n'y trouve que des approbateurs? Le devoir ne tient pas contre des spectacles qui parlent plus puissamment à votre cœur que la conscience. La vieillesse elle-même n'est pas un sûr préservatif. Non, les glaces de l'âge n'éteignent pas des feux dès longtemps allumés, et dont le temps ne fait trop souvent qu'accroître l'activité.

«Le rang que vous occupez vous en fait, dites-vous, une nécessité.

- Et moi, je vous réponds que la foi chrétienne ne connaît d'autre nécessité que celle d'obéir à la loi du Seigneur.

«Votre rang ?

- Plus il est élevé, plus il vous oblige à donner le bon exemple et à vous abstenir du théâtre, de peur qu'en y allant, vous n'en montriez le chemin à ceux qui sont au-dessous de vous.

«Il y a des circonstances où l'on ne peut se dispenser d'y assister.

- Et moi, je vous dis qu'il n'en est point où il soit permis d'offenser Dieu.

«Mais la coutume m'y autorise.

- Quelle coutume ? qui l'a établie ? Qui l'autorise ? Souvenez-vous que Jésus-Christ, votre Dieu et votre juge, s'appelle la vérité et non pas la coutume.

«Vous vous croyez garanti par votre constitution.

- J'en appelle, moi, à l'expérience. D'après ses leçons journalières, je demande combien vous connaissez de personnes qui soient sorties du théâtre comme elles y étaient entrées ?»

Il y a quinze cents ans que saint Jérôme disait :

«Je refuse de croire quiconque se vante de n'avoir pas été blessé au spectacle. *Se nulli credere viro, si dicat se illœsum evasisse a spectaculis »*.

Or, le spectacle n'a pas changé, et la nature humaine est aujourd'hui ce qu'elle était autrefois.

«Si j'interroge votre propre conscience, continue Tertullien, qu'aura-t-elle à me répondre ? Qu'êtes-vous allé voir ? Tout ce qui pouvait vous plaire, et tout ce qu'il vous est défendu d'imiter. De bonne foi, est-ce là la place d'un chrétien? Le soldat ne se trouve dans le camp ennemi que lorsque, infidèle à son prince, il a déserté ses drapeaux. Quoi ! vous étiez le matin dans l'Église de Dieu, et vous voilà le soir dans le temple du démon ! Quoi ! ces mains que vous éleviez naguère vers le ciel, elles ont pu battre pour un histrion ! Cette bouche qui s'ouvrait pour chanter nos saints mystères, elle a proclamé les louanges d'une prostituée ! Qui désormais vous empêchera de chanter des hymnes à la gloire de Satan !

«Mais, dites-vous, je ne choisis que de bonnes pièces ; il y en a même qui sont de vraies écoles de morale».

- Où donc sont-elles ces bonnes pièces ? Dites plutôt que vous choisissez les moins mauvaises. Ici, le choix n'est pas entre ce qui est bon ou mauvais, mais entre ce qui est plus ou moins mal. Toutes ne respirent-elles pas plus ou moins la plus perfide des passions ?»

Aujourd'hui même, s'il arrive, ce qui est bien rare, que le fond d'une pièce soit à peu près honnête, n'est-il pas de règle qu'on l'assaisonne de quelque petite pièce qui ne l'est pas, ou d'un ballet qui l'est encore moins ? Et puis, les pièces ne changent-elles pas de nature quand elles sont représentées ? Ne deviennent-elles pas dangereuses par les séductions qui les escortent ?

«Vous allez au théâtre, dit encore Tertullien, comme à une école de morale ! De quelle morale ? Il n'y en a qu'une, la morale de l'Évangile. Et vous voudriez nous faire accroire que vous allez au théâtre, pour chercher des modèles de vertus chrétiennes. Les dignes interprètes de l'Écriture que vos poètes dramatiques ! Les dignes organes du Saint-Esprit que vos acteurs et vos actrices !»

CHAPITRE XXV
SUITE DU PRÉCÈDENT

L'arsenal des prétextes n'est point épuisé : quand la passion discute, elle n'est jamais à bout.

«Ainsi vous ajoutez, c'est toujours Tertullien qui parle, je vais au spectacle pour accompagner mes enfants.

- Et de quel droit leur permettez-vous d'y aller ? N'était-ce donc pas assez de leur avoir communiqué le feu de la concupiscence en les engendrant, faut-il encore que vous l'attisiez en les conduisant au foyer de toutes les passions ?

«Mais il leur faut des distractions.

- Quelle distraction que celle d'offenser Dieu, de Le voir offenser et d'applaudir à ceux qui L'offensent !

«Mais c'est pour leur faire entendre de belles voix et une belle musique.

- Plus elles sont belles, ces voix d'acteurs et d'actrices, plus elles sont dangereuses. Dangereuses parce qu'elles sont belles ; dangereuses par les choses qu'elles chantent ; dangereuses par les applaudissements qu'on donne à la profanation publique de l'un des plus beaux dons de Dieu. Quelle musique entendez-vous au théâtre ? La musique qui élève l'âme et qui purifie les sens? Elle est inconnue au théâtre. La musique qui seule y règne, c'est la musique des passions, la musique des sensations, la musique qui caresse, qui éveille, qui exalte tous les instincts mauvais de la nature, et qui fait circuler dans les veines le feu de la triple concupiscence.

«Mais c'est pour les former.

- Quoi former : leur esprit, leur cœur, leur caractère ? Vous n'y croyez pas. Les former à quoi ? A la ressemblance de Dieu, à l'image de Celui qui les a créés et qu'ils doivent exprimer en eux ?

«Non ; c'est aux belles manières.

- Eh quoi ? votre fille ne peut-elle être formée aux belles manières, sans avoir une comédienne pour modèle, et votre fils un comédien pour précepteur?

«Mais le spectacle n'est pour moi qu'un passe-temps.

- Le temps est-il votre propriété ? vous est-il loisible d'en user suivant vos caprices ou l'entraînement de vos passions? Ignorez-vous que le temps est un dépôt, dont vous devez faire l'usage voulu par Celui qui vous l'a confié, et qui vous en demandera compte ? Sur les heures de ce temps, combien Dieu vous en a-t-il réservées pour pécher ou pour vous exposer volontairement à l'occasion prochaine de pécher ?

«Mais je n'y fais point de mal.

- Détrompez-vous : par le seul fait de votre présence au théâtre, vous faites plus de mal que vous ne pensez.

1° Le théâtre, vous ne l'ignorez pas, a toujours été signalé comme une occasion de péché. L'expérience sur ce point donne tristement raison à l'enseignement des Pères, des conciles, des catéchismes et des confesseurs. Or, vous est-il permis de vous exposer volontairement au mal? Êtes-vous d'une nature différente de tant d'autres, que le théâtre a pervertis et qu'il pervertit encore chaque jour ?

2° Vous vous rendez coupable d'une dépense non justifiée. Pas plus que le temps, l'argent ne vous appartient. Or, en allant au théâtre, vous dépensez indûment l'un et l'autre.

L'argent : vous le prodiguez soit pour acheter de riches toilettes, soit pour payer vos loges, tandis qu'autour de vous de pauvres familles n'ont ni habits, ni feu, ni pain.

Le temps : dans nos villes actuelles la vie est tellement organisée que les membres d'une même famille vivent habituellement isolés les uns des autres. Pendant la plus grande partie du jour, le père est absent ; les enfants sont à l'école, à l'atelier ou en pension : la mère seule garde le foyer ou trône au salon. Cet isolement, on le comprend sans peine, est de nature à ruiner l'esprit de famille. Resteraient pour l'entretenir les soirées passées ensemble. Or, ce temps, précieux à tous les points de vue, vous le passez au théâtre. Et puis les familles se désorganisent ; le mari se plaindra de sa femme, la femme de son mari, les enfants deviendront ingouvernables : à qui la faute ? demandez-le aux bals, aux cercles et surtout au théâtre.

3° Vous vous rendez coupable non seulement envers les pauvres et envers vos enfants, mais encore envers vos domestiques. Pendant que vous êtes au spectacle, une bonne partie de la nuit, que deviennent vos domestiques ? que se passe-t-il dans vos maisons, surtout dans les maisons du moderne Paris, où toute la domesticité de l'un et de l'autre sexe est reléguée dans les combles ? Et cependant il est écrit :

«Celui qui n'a pas soin de ses domestiques, de leur âme plus encore que de leur corps est pire qu'un infidèle».

C'est là-dessus, ne l'oubliez pas, que vous serez jugé.

4° Vous vous rendez coupable de mauvais exemple. Vous aurez beau vous dire invulnérable aux atteintes du théâtre, y assister avec indifférence, rougir même de la compagnie où vous vous trouvez : est-il moins vrai que vous autorisez par votre présence ceux qui s'y rendent ? Plus vous passez pour honnête, estimable, même chrétien ou chrétienne, plus votre exemple devient contagieux. Ce que votre pensée condamne, votre conduite l'absout. On devient l'approbateur du mal, quand on se rencontre de plein gré avec ceux qui le commettent. Il ne suffit pas de n'être pas acteur, quand nous avons l'air d'être complices. S'il n'y avait pas de spectateurs, il n'y aurait pas d'acteurs.

Malgré l'évidence, vous persistez à dire que vous ne faites point de mal au théâtre. Eh bien, voici une pierre de touche, à l'aide de laquelle vous reconnaîtrez infailliblement la nature du plaisir dont vous prenez la défense.

C'est un principe de morale que nous pouvons offrir à Dieu nos actions les plus indifférentes : le boire, le manger, la promenade. Voulez-vous savoir si votre assistance au théâtre est bonne ou mauvaise ? Essayez de l'offrir à Dieu. Dites :

«Mon Dieu, je vais dans un lieu où tout respire la volupté, la vanité et d'autres passions ; je vais librement m'exposer à entendre et à voir des choses qui sont pour moi des causes de tentation et des occasions de péché ; je vais encourager de mon argent et par ma présence des âmes qui se perdent pour me divertir ; je vais faire cela, ô mon Dieu, conformément aux vœux de mon baptême, pour Votre plus grande gloire, pour l'édification de mon prochain et pour le salut de mon âme. Bénissez-moi et je pars».

Si vous pouvez faire cette prière, allez au théâtre : vous ne faites point de mal en y allant.

Après avoir réduit à leur juste valeur les prétextes, communs à tous les défenseurs du théâtre, qu'il me soit permis de m'adresser aux **femmes** en particulier et de leur dire : Mères de familles, jeunes personnes, qui que vous soyez, vous avez un motif spécial et tout-puissant de vous abstenir du théâtre.

Toute femme honnête qui passe devant un théâtre, doit détourner la tête et rougir.

Toute femme qui se permet de franchir le seuil d'un théâtre, manque au sentiment de sa **dignité**. Pourquoi ? parce que sur la porte de tous les théâtres est gravée cette inscription : **Ici on déshonore la femme**. Je vais m'expliquer en toute franchise.

CHAPITRE XXVI
LE THÉÂTRE DE COLLÈGE

Le théâtre moderne, renouvelé du paganisme, a fait et continue de faire descendre la femme du piédestal de gloire et de respect sur lequel le christianisme l'avait élevée. Par rapport au théâtre, la femme est actrice ou spectatrice. Est-il besoin de le dire ? Du jour où elle a consenti à paraître sur la scène comme actrice, la femme a méconnu sa dignité. Elle s'est dépouillée de cette pudique réserve, qui fait sa défense et une partie essentielle de ses attraits. La première fois, depuis sa rédemption, qu'une femme baptisée parut en public sur la scène, comme actrice, ce fut en 1600 ; et comme danseuse en 1681. Eh bien ! ce jour-là même, une fille de grande maison, mademoiselle de Poitiers, qui, suivant le goût de l'époque, représentait une Naïade, fut obligée d'entendre, devant une partie de la cour, les vers qu'un Triton amoureux lui adressa, et que nous n'osons reproduire.

Ces vers toutefois ne sont qu'un léger échantillon de ce que la femme, dans la personne des actrices, s'est entendu dire des millions de fois depuis trois siècles. Comment compter les mots à double entente, les expressions passionnées, les provocations directes, les éloges séducteurs dont elle a été l'objet, sur le théâtre même, en présence d'une multitude irrespectueuse et avide ? Que dire des paroles qu'on lui met sur les lèvres, des attitudes qu'on lui fait prendre, des gestes qu'on lui impose, du costume dans lequel on l'oblige à se montrer ? Le théâtre, dans la personne de ces victimes infortunées, **dégrade** la sœur, la fille, l'épouse, la mère de l'homme et transformant l'angélique enfant de la Reine des vierges, en instrument de grossières voluptés, la replonge dans l'abîme de honte et de dégradation d'où le christianisme l'avait tirée.

Qu'est-ce en effet que l'histoire des actrices, depuis son origine jusqu'à nos jours ? L'académie de danse, création de Louis XIV, est à peine formée, que les écolières deviennent le jouet des maîtres et des danseurs.

«Lulli soupire pour mademoiselle le Rochois, qui lui préfère Le Bas ; Précourt se rencontre avec les plus grands seigneurs chez Ninon. Le foyer des théâtres devient un bazar, un temple de Gnide et de Corinthe, desservi par des nymphes dont les charmes sont à l'enchère. Ce qu'il fut au dix-septième siècle, il l'a été au dix-huitième, il continue de l'être à notre époque, comme le prouve la biographie des actrices célèbres. C'est à partir de cette honteuse réhabilitation de la chair par le théâtre païen que, suivant l'énergique expression de Mozart : *Nous voyons les nobles et les financiers dépenser leur argent pour des Lucrèces qui ne se poignardent pas, et les royaumes de l'Europe gouvernés par des femmes qui ne sont ni vierges, ni épouses ni veuves.*

Quant aux femmes qui, sans monter sur la scène, assistent au théâtre, voici le rôle qu'elles y jouent et le bénéfice qu'elles en retirent. Ce qu'il y a de plus noble, de plus fort et de plus sacré dans la femme, c'est l'amour. Dégradé dans le paganisme, l'amour avait été, comme toutes choses, régénéré et ennobli par le christianisme. Le théâtre moderne, renouvelé des Grecs et des Romains, dégrade de nouveau l'amour et le corrompt.

Quel est le fond ordinaire du théâtre créé par la Renaissance ? N'est-ce pas le même amour sensuel, paradant constamment sur la scène, fascinant les yeux et les cœurs, et jouant le même rôle que sur le théâtre antique, dans le même

but et avec les mêmes résultats ? Ces résultats, quels sont-ils, sinon la dégradation de l'amour chrétien, l'insulte et la honte perpétuelle de la femme ?

On se demande avec anxiété d'où est venu ce théâtre corrompu, inconnu de nos aïeux du moyen âge. Où furent placées ces premières chaires de pestilence? Telle est la grave question qui nous reste à examiner**.**

Le théâtre public est venu du théâtre privé, et c'est dans les collèges que le théâtre privé a pris naissance. Ses pères furent les humanistes païens de la fin du quatorzième siècle et du commencement du quinzième ; ses éducateurs, les pédagogues du seizième et du dix-septième siècle, fanatiques, comme leurs devanciers, de l'antiquité païenne. Avoir pendant toute l'année nourri la jeunesse chrétienne d'études païennes ne leur suffisait pas.

Afin de l'enivrer d'enthousiasme pour la belle antiquité, ils imaginèrent de mettre leur enseignement en action. Dans ce but, ils composèrent des pièces de théâtre, imitation ou calque inévitable du théâtre antique, qu'ils firent jouer à leurs écoliers. Pendant plus de deux siècles et demi, ces représentations théâtrales ont été, surtout en France, le bouquet obligé des travaux de l'année scolaire. Études assidues de plusieurs mois, répétitions fréquentes, sujets, noms, rôles, langage, costumes, décorations, tout contribuait à identifier de jeunes imaginations, avec les hommes et les choses du paganisme. Dans un grand nombre de collèges chrétiens, ou trouvait, et on trouve encore, à côté de la chapelle, la salle de spectacle.

Cependant **L'EDUCATION FAIT L'HOMME**. Les opinions, les admirations, les goûts qu'il a puisés sur les bancs de l'école, surtout s'ils sont d'accord avec ses passions, il ne s'en défait pas en quittant le collège. Il les porte dans la société et ils deviennent la **base de sa vie intellectuelle et morale**. Comme tous nos préjugés en faveur de l'architecture païenne, de la poésie païenne, de la littérature païenne, l'amour du spectacle païen est né de l'éducation. Telle est la généalogie du théâtre moderne : sorti du collège, il passa, dans les hôtels des grands seigneurs et, de là dans le palais des rois. Il y resta jusqu'à ce que, par le cours naturel des choses, disons mieux, par le progrès de la corruption des mœurs, il soit devenu une institution publique.

Il faut le dire à sa louange, notre ancienne Université sentit de bonne heure le ridicule et le danger des spectacles de collège. Dès le commencement du dix-septième siècle, elle interdit toute espèce de comédie et de tragédie dans ses maisons d'éducation. En 1763 le Parlement de Paris rendit un arrêt, conforme aux anciens statuts de l'Université, dans lequel il s'exprime ainsi :

> «La distribution des prix se fera dans chaque collège, à la fin de la tenue des classes, au jour qui sera réglé par le bureau. Elle ne pourra être précédée que d'un exercice de rhétorique ou d'humanités, sans qu'il puisse, en aucun cas, conformément aux statuts de l'Université de Paris, être représenté dans les collèges aucune tragédie et comédie».

Aujourd'hui encore la même défense est en vigueur. Dans les établissements universitaires, collèges ou lycées, la distribution des prix se fait sans représentations dramatiques. La conduite de ces instituteurs **laïques** contraste avec celle des corps ecclésiastiques enseignants. Il faut bien l'avouer, ceux-ci ne comprirent ni le ridicule ni le danger, reconnus dès le principe par l'Université. Ils continuèrent, et plusieurs continuent encore, à faire jouer par leurs élèves, des tragédies et des comédies plus ou moins ridicules.

Cela même ne leur suffit pas. Cette année 1874, le 16 février, jour du lundi gras, on n'a pas rougi, dans un grand établissement d'éducation tenu par des religieux, d'appeler des acteurs du Théâtre-Français, les frères Coquelin, pour interpréter quelques œuvres des grands maîtres, en amusant les élèves. Cela veut dire, pour donner une représentation théâtrale devant six cents jeunes gens, renforcés de leurs mères et de leurs sœurs.

Nous le disons sans détour : **c'est un scandale** qui pourrait avoir les conséquences les plus funestes s'il durait.

> «Croit-on, dit un journal Belge, que la jeunesse de France sera par là moralisée, et que l'exemple de ces acteurs, qui n'ont la plupart ni foi, ni dieu, sera capable de lui inspirer l'amour d'une vie active, utile, sérieuse, comme le demandent la loi chrétienne et la situation présente ?»

Ailleurs, lorsqu'on ne fait pas venir les comédiens dans l'établissement, l'établissement va chez eux. Les salles de spectacle sont choisies pour la distribution des prix et les représentations qui les accompagnent.

> «Cet abus, dit le même journal, n'est pas moins grave que le premier. On sent immédiatement ce qu'il y a d'inconvenant et de dangereux dans cette pratique. Quoi ! ce sont ces lieux, où chaque jour la religion et les mœurs sont indignement outragées, où l'on verse le poison dans les âmes par tous les sens ; ce sont ces lieux que l'Église, avec tous les honnêtes gens, nomme des foyers de corruption, qu'on choisit pour y couronner solennellement la vertu, et pour disposer la jeunesse à lutter courageusement contre les séductions du monde et la fougue terrible des passions !»

Ajoutons que les œuvres dramatiques de collège sont innombrables. Dans plusieurs bibliothèques de Paris, il se trouve, à notre connaissance, plus de deux mille ballets, comédies, tragédies de ce genre. Combien nous pourrions citer de religieux, qui ont gravement consacré de très longues veilles à rédiger des Traités de comédie et de tragédie, et à composer des pièces de théâtres, afin, disent-ils, de former la jeunesse *ad efformandam juventutem*[1] !

L'illusion de ces respectables maîtres ne pouvait être plus complète. D'abord, ils oubliaient que le goût du théâtre privé donnerait infailliblement, comme l'expérience l'a prouvé, et le prouve encore, le goût du théâtre public. Comment le nier, quand nous voyons aujourd'hui dans nos villes, les jeunes gens et les jeunes personnes raffoler du théâtre, et des parents assez insensés pour leur promettre, comme récompense, de les conduire au spectacle ? De là vient, qu'il y a beaucoup plus de monde dans les théâtres que dans les églises ; que pour avoir une place à certaines représentations il faut avoir soin de la retenir plusieurs jours à l'avance ; qu'une actrice en renom est beaucoup plus courue que le prédicateur le plus éloquent ; que tel qui se plaint de payer deux sous sa chaise à l'église, paie volontiers quatre ou cinq francs une place au théâtre. Voilà pour la formation de la jeunesse, et par elle, de la société, au point de vue morale.

[1] De ces pièces de théâtre on peut voir de nombreux spécimens dans le tome X de notre *Révolution*. Là aussi se trouvent toutes les citations de livres et d'auteurs, que nous avons omises pour ne pas grossir notre ouvrage.

Comme si le théâtre public ne suffisait pas, nous avons le théâtre domestique. Aujourd'hui on joue la comédie, non-seulement dans les collèges et dans les pensionnats ; on la joue dans les écoles des Frères, dans les maisons bourgeoises et dans les nobles salons. On ne rougit même pas de faire venir et de payer fort cher, des actrices, des chanteuses, quelques-unes même d'une réputation plus que suspecte, pour apprendre aux jeunes personnes à former leur chant, leur maintien et leurs manières suivant le goût du théâtre ; et comme d'habiles comédiennes à jouer leur rôle dans les pièces de famille. Rien de tout cela ne doit étonner : **L'éducation fait l'homme et l'homme fait la société.**

Les respectables instituteurs, dont nous parlons, oubliaient encore que ces exercices pédantesques faussaient le goût littéraire. Sous ce rapport, il est bon de connaître le jugement d'un homme non suspect. C'est une précieuse leçon pour ceux qui continuent de **faire comme ont fait nos pères**. Cet homme est l'ancien Balzac, l'un des premiers fondateurs de l'Académie française.

Passant en revue toutes ces comédies, tantôt païennes tantôt moitié chrétiennes et moitié païennes, dont nos dévots régents ont, pendant plus de deux cents ans, amusé la jeunesse lettrée de l'Europe, il dit :

«Au lever de la lumière évangélique, tous les fantômes du paganisme se sont enfuis ; il ne les faut pas faire revenir. Virgile n'a jamais invoqué ni Mithra, ni Anubis : comme à son exemple, nous ne devons pas faire entrer témérairement dans nos compositions, des divinités étrangères ; ni appeler Hymen et Junon aux noces de Jacob et de Rachel ; ni donner Mercure pour guide à Tobie ; ni dire Jupiter-Tonnant apparut à Moïse sur la montagne.

«Véritablement cette mauvaise coutume a besoin d'être réformée et mérite bien que nous en considérions l'importance. Cette bigarrure n'est pas recevable. Elle travestit notre religion, elle choque les moins délicats et scandalise les plus indévots. Quand en cela la vérité ne souffrirait rien, la bienséance y serait offensée ; et si ce n'est commettre un grand crime, c'est au moins porter hors de temps une mascarade».

Voilà pour le goût littéraire.

CHAPITRE XXVII
SUITE DU PRÉCÈDENT

Au point de vue de l'éducation proprement dite, un savant professeur du dernier siècle a très bien montré que les drames de collège se réduisent à trois choses : **fatigue, inutilité, danger**.

FATIGUE. Fatigue de plusieurs mois pour le professeur chargé de la composition ou de l'arrangement de la pièce, de la mise en scène et des répétitions, le tout sans préjudice des soins de sa classe, s'il est laïque ; et s'il est religieux ou prêtre, sans préjudice de sa méditation, de sa messe et de ses exercices de piété.

Fatigue, et fatigue de plusieurs mois pour les élèves, obligés de se mettre dans la tête des rôles plus ou moins longs, plus ou moins intéressants, pour ne pas dire quelquefois plus ou moins burlesques, le tout sans préjudice des devoirs ordinaires de classe. Pour accepter une pareille tâche, on conviendra qu'il faut un grand amour du travail, si non il est à craindre qu'il n'y ait en cela un grand fond de vanité. Le spectacle de collège n'est donc un délassement que pour le public.

INUTILITE. «Mais il fortifie la mémoire !»

- N'y a-t-il pas d'autre moyen de fortifier la mémoire que de faire apprendre aux jeunes gens des rôles plus ou moins fantastiques, dans lesquels, pour faire rire l'auditoire, on ne craint pas de forcer le naturel, de heurter le bon sens et d'estropier la langue ?

«L'éducation chrétienne, dit Batteux, l'éducation mondaine même, si elle est sérieuse et décente, a-t-elle besoin, pour être parfaite, de leçons de comédiens ? Ne peuvent-ils s'essayer devant le public, sans prendre la voix aigre d'un vieillard quinteux, ou les airs impertinents d'un faquin ? En un mot, ne peuvent-ils entrer dans le monde honnête qu'en descendant du théâtre?»

«Mais il forme à la déclamation !»

- Oui, à la déclamation théâtrale. Mais l'éducation chrétienne a-t-elle pour but de former des acteurs ? Comme c'est ici le grand prétexte des dramaturges de collège, qu'ils écoutent ce que leur répond un païen :

«Je ne veux pas, dit Quintilien, que le disciple à qui j'apprends l'art de prononcer, déguise sa voix en celle de femme, ou la rende tremblante comme celle des vieillards. Je ne veux point aussi qu'il contrefasse les vices des ivrognes, ni le libertinage des valets, ni qu'il apprenne le langage des passions d'amour, d'avarice ou de crainte, qui ne sont point nécessaires à un orateur, et qui peuvent **corrompre l'esprit tendre des enfants** dans leurs premières années ; car ce qu'on imite souvent passe en coutume. Et même toutes sortes de gestes et de mouvements de comédiens ne doivent pas être imités, parce que, encore que les gestes et les mouvements conviennent à l'orateur en quelque manière, ils doivent toutefois être fort différents de ceux des acteurs de la scène».

Qu'aurait dit le grave rhéteur s'il avait su que, pour former à la déclamation les ‚jeunes chrétiens, destinés à devenir des orateurs sacrés, on les transformait en héros païens, en divinités olympiques, en républicains féroces, en bouffons de Rome et d'Athènes, jouant devant le public des comédies de Plaute et de Térence, ou des tragédies de Sophocle et d'Euripide ?

«Mais les exercices dramatiques donnent aux jeunes gens de l'aplomb et de la hardiesse !»

- Plusieurs disent qu'il faudrait plutôt leur en ôter, car aujourd'hui la plupart n'en ont que trop. Le défaut dominant de la jeunesse actuelle n'est pas la timidité.

DANGER. Les vices, les travers, les situations forcées sont plus souvent en scène que les vertus, et surtout les vertus de mise habituelle dans la société ; et si les jeunes acteurs sont bien pénétrés de leur rôle, s'ils y ont été applaudis, il est à craindre qu'il ne passe dans leurs allures. Ce danger est d'autant plus sérieux que, dans la distribution des rôles, on s'est occupé surtout de choisir celui qui allait le mieux à l'extérieur, aux habitudes, au caractère de tel ou tel, et, qu'on s'est bien gardé, de donner le rôle d'un fat à l'enfant timide ou modeste, et réciproquement.

Cette observation n'a point échappé au grave professeur que nous avons cité.

«La distribution des rôles, dit-il, est la source de graves inconvénients. On choisit pour les remplir ceux qui peuvent faire le mieux, et qui ont pour certains caractères une disposition toute naturelle : **ce qui leur assure un défaut, quelquefois même un vice pour toute leur vie**. Par exemple, un jeune homme est prétentieux, petit maître : on le choisit à cause de cela pour faire le petit marquis, le fat. Il est paresseux, indolent : on lui fera jouer l'indolence. Il est haut : il fera le glorieux. Menteur : il aura le premier rôle dans la comédie de Corneille. Dur : il jouera Atrée. S'il est dissipé, polisson, étourdi, il fera le valet ; de manière que des défauts ou des vices qu'on devrait corriger par l'éducation, se concentrent par ce moyen dans le caractère».

Pourquoi donc les drames de collège et quels **bénéfices** en revient-il ? quand on regarde au fond des choses, on ne peut voir dans ces représentations théâtrales, que la persistance du mauvais goût introduit en Europe par la renaissance du paganisme. Plusieurs y voient une réclame. Afin d'achalander la maison on tient à faire briller aux yeux du public, le talent des maîtres, qui composent les pièces et l'habileté des élèves qui les jouent. Le populaire bat des mains, les mères pleurent de joie, les sœurs sont fières de leurs frères ; si tous les pères n'admirent pas, ils sont subjugués par les influences domestiques, et une riche recrue d'élèves est acquise à l'établissement.

Il nous est consolant de pouvoir ajouter que le règne, beaucoup trop long, du théâtre pédagogique incline vers sa fin. Bon nombre de communautés l'ont supprimé. Le dernier archevêque de Lyon l'a interdit dans son diocèse. Les évêques de Belgique, et en Angleterre, l'illustre archevêque de Westminster, ont défendu, dans les établissements, placés sous leur juridiction, toute espèce de représentations théâtrales. Espérons que ce bon exemple sera bientôt suivi partout.

Signalons un autre abus, plus grave peut-être que le précédent. Les pensionnats de jeunes filles ont voulu se mettre à la hauteur des collèges. On sait que, sur la demande de Madame de Maintenon, Racine écrivit la tragédie d'*Esther* pour la maison royale de Saint-Cyr. Seulement l'histoire ne dit pas qu'elle a été jouée à une distribution de prix. Quoi qu'il en soit, madame de Maintenon ne tarda pas à s'apercevoir des graves abus, que ce genre de divertissement avait introduits à Saint-Cyr. Après la quatrième représentation d'*Esther*, mademoiselle de Caylus cessa d'y figurer.

«Elle faisait trop bien, dit Madame de Sévigné ; elle était trop touchante».

Bientôt madame de Maintenon elle-même écrivit à Racine :

«Monsieur, nos demoiselles ont joué hier *Esther*, et l'ont si bien jouée, qu'elles ne la joueront jamais plus».

A cette occasion, madame de Maintenon reçut de M. Hébert, curé de Versailles, puis évêque d'Agen, une grave remontrance, dans laquelle il lui déclare que les représentations dramatiques doivent être proscrites de toute bonne éducation.

«Votre grand objet, Madame, lui dit-il, est de porter vos élèves de Saint-Cyr à une grande pureté de mœurs. N'est-ce pas détruire cette pureté, que de les exposer sur un théâtre aux yeux de toute la cour ? C'est fortifier ce goût, qu'il est si naturel à leur sexe d'avoir pour la parure, que souvent les femmes les plus chastes, comme le dit saint Jérôme, ont cette faiblesse ; non, à la vérité, pour plaire aux yeux d'aucun homme, mais pour plaire à elles-mêmes. C'est leur ôter cette modestie qui les retient dans le devoir. **Une fille redoutera-t-elle un tête-à-tête avec un homme, après avoir paru hardiment devant plusieurs ?** Les applaudissements que les spectateurs prodiguent à la beauté, aux talents de ces jeunes personnes, ne doivent-ils pas produire les plus mauvais effets ?»

L'expérience justifia les sages observations du vénérable prêtre. Les dames de Saint-Cyr avouent, dans leurs *Mémoires*, que, sous l'influence de ces représentations théâtrales, leurs demoiselles étaient devenues **fières**, **dédaigneuses**, **hautaines**, **présomptueuses** et **peu dociles**. Madame de Maintenon parla à Louis XIV de finir ces divertissements. Acteur lui-même dès son enfance dans tous les ballets de la cour, il s'y refusa.

Madame de Maintenon dut se contenter d'adresser les recommandations les plus sévères aux dames de Saint-Cyr.

«Renfermez, écrivait-elle, ces amusements dans votre maison, et ne les faites jamais en public, sous quelque prétexte que ce soit. Il sera toujours dangereux de faire voir à des hommes, des filles bien faites, et qui ajoutent des agréments à leurs personnes, en faisant bien ce qu'elles représentent. Ne souffrez donc aucun homme, ni pauvre, ni riche, ni vieux, ni jeune, ni prêtre, ni séculier, je dis même un saint, s'il y en a un sur la terre».

CHAPITRE XXVIII
FIN DU PRÉCÈDENT

Quel compte a-t-on fait de ces leçons de la sagesse et de l'expérience ? Même dans certains pensionnats religieux, comme dans certains collèges religieux, l'usage a prévalu contre la raison. Il y a plus : dans certains couvents, comme dans les collèges, les représentations théâtrales, ayant au fond pour but principal de plaire au public, plusieurs pensionnats étudient le goût dominant et cherchent à s'y conformer, au point d'oublier parfois toutes les convenances. Ainsi, il y a quelques années, des danses plus que suspectes faisaient fureur. Or, un jour de distribution de prix, dans une pension de la capitale, et une bonne, les élèves en âge d'actrices avaient figuré sur la scène. Restaient les petites. Pour satisfaire les mères et montrer que la maison était au niveau du progrès, on imagina de leur faire danser la **polka** ! Ce qui fut exécuté aux applaudissements insensés de l'assistance

«Mais, dit-on, c'est un simple amusement, et les enfants, n'en pensent pas plus long».

Permettez-moi de ne pas appeler simple un amusement trop souvent funeste dans ses conséquences. Ne parlons ni de la **vanité** qu'il éveille ou qu'il développe dans les jeunes personnes, ni de la **fausse direction** qu'il donne à leur esprit, en leur faisant perdre la **modestie** et la **réserve**, apanage providentiel de la femme. Disons seulement que le théâtre de pensionnat fait naître dans les jeunes filles le goût du théâtre public, comme le théâtre de collège dans les jeunes gens, dont la plupart, au sortir des bancs de l'école, se montrent beaucoup plus assidus aux spectacles qu'aux offices de l'Église. Plusieurs même sont devenus acteurs et actrices de profession, uniquement pour avoir figuré avec succès sur les théâtres de collège et de couvent, Nous ne parlons point au hasard.

Il y a peu d'années, une jeune personne, d'environ dix-sept ans, vint nous consulter sur sa vocation.

- Je désire, nous dit-elle, embrasser la carrière dramatique.

- Pourquoi ?
- Parce que je crois avoir un talent particulier pour interpréter sur la scène les chefs-d'œuvre de la littérature française.
- Comment le savez-vous ?
- Je sors de pension. Suivant l'usage du couvent, nous avons joué à la distribution des prix une pièce dans laquelle tout le monde m'a vivement applaudie. Ce début m'encourage, et comme mes parents n'ont pas beaucoup de fortune, je désire entrer au théâtre, où l'on dit qu'on gagne beaucoup d'argent.

Pauvre enfant ! Dieu sait le temps et les soins qu'il a fallu, pour calmer cette jeune imagination et faire évanouir ce funeste projet !

A quelque temps de là, je vois arriver chez moi une dame et une jeune personne, âgée de seize ans.

«Vous voyez devant vous, me dit cette dame, une mère désolée. Ma fille, que voici, est sortie cette année du couvent. Actrice dans la pièce qu'on joue à la distribution des prix, elle a été, pour son malheur et le nôtre, fort applaudie. Depuis ce moment, elle ne rêve que théâtre : à tout prix elle veut être artiste dramatique. Voyant que son père et moi nous nous opposions absolument à ce qu'elle appelle sa vocation, elle s'est échappée de la maison paternelle. Bien que nous habitions à trente lieues de Paris, nous avons supposé qu'elle était venue dans cette capitale. J'ai été assez heureuse pour la retrouver, et je vous l'amène, afin que vous ayez la bonté d'en prendre soin. Je resterai avec elle, sans la quitter un instant».

La jeune fille parut repentante et promit obéissance à sa mère et à moi. Pendant un an, elle se montra très régulière. Rien ne laissait soupçonner la persistance de la tentation, et sa mère la reconduisit en province. Quelle fut ma douleur, lorsqu'environ un an plus tard, cette pauvre mère vint m'apprendre que sa fille s'était échappée de nouveau et qu'elle venait de la trouver à Paris, pensionnaire chez une actrice ! Qu'est-elle devenue ? Dieu le sait.

Que ne pourrions-nous pas dire de plusieurs jeunes gens, d'honnêtes familles, qui sont devenus acteurs pour avoir pris au collège ou au petit séminaire le goût du théâtre ? Pauvres mères, j'ai connu vos larmes, et seul je n'en ai pas été témoin ! Naguère, un prêtre, vétéran de l'enseignement, nous disait :

«Je connais plusieurs jeunes gens, actuellement malheureux, qui perdirent leur vocation sur les tréteaux de fin d'année scolaire. Quelle responsabilité !»

N'est-ce pas le cas de répéter le mot du P. Ventura :

«Si les mères de famille savaient ce que nous enseignons à leurs enfants, elles nous arracheraient les yeux».

Heureusement le théâtre de collège et de pensionnat ne développe pas au même degré, dans tous les jeunes acteurs, ni dans toutes les jeunes actrices, le goût du théâtre public ; mais ne suffit-il pas, pour le faire supprimer, qu'il produise quelquefois, sans compensation, des résultats comme ceux que nous venons de signaler ? A tout le moins, l'élan est donné sur la pente la plus glissante, la pente des plaisirs. Enrayerez-vous le char ainsi lancé ?

Voilà, soyez-en sûr, plus d'un spectateur et plus d'une spectatrice gagnés aux théâtres publics, des acteurs et des actrices pour les théâtres de société, des partisans zélés de tous ces divertissements si peu conformes aux vœux du baptême. Faut-il ajouter, **d'après l'aveu des maîtresses les plus expérimentées, que la perte du temps, la dissipation, un grand désir de briller, le dégoût de la prière, la crainte des froides réalités de la vie, sont les fruits ordinaires des pièces de théâtre dans les pensionnats de jeunes filles ?**

Suivant une dame du monde, elles sont de nature à produire un résultat spécial et non moins grave : c'est d'**apprendre à mentir**.

«Pour représenter un rôle, il faut dire ce qu'on ne pense point, ce qu'on ne sent pas. Non-seulement il faut le traduire au moyen des paroles, mais il faut encore l'exprimer par l'air du visage, par le geste, par le ton de la voix. Il faut que, l'imagination étant bien pénétrée de son sujet, il devienne une réalité pour elle, et que l'individualité tout entière obéisse à cette impression dominatrice. Eh bien, cette obligation de faire, pour ainsi dire, filtrer le mensonge à travers toutes les nuances de l'action, est-elle bien compatible avec la candeur d'une jeune fille ? Cette habileté à se contrefaire, si follement applaudie, est-elle propre à corriger le penchant à la dissimulation, trop naturel aux jeunes personnes ?» (M. de Gasparin, *Choix des habitudes de la vie*). De là pourtant dépend le succès.

A ce sujet nous citerons le trait suivant. Naguère deux familles estimables étaient convenues d'un mariage. La jeune personne finissait son éducation dans un des grands couvents de Paris. Le jeune homme accompagne sa mère à la distribution des prix : elle fut précédée d'un drame. Au nombre des actrices figure celle qu'on lui destine pour épouse. Elle remplit son rôle avec une rare perfection. Seul le jeune homme s'abstient d'applaudir. Au sortir de la représentation, sa mère lui demande d'où lui est venue la réserve, que tout le monde a pu remarquer et dont elle-même est peu satisfaite.

«Ma mère, lui dit le jeune homme, jamais je n'épouserai une femme qui joue si bien la comédie».

Et le mariage a été rompu.

Terminons en disant que le théâtre de pensionnat, comme le théâtre de collège, commence à passer de mode. Beaucoup de communautés l'ont formellement interdit. Entre autres preuves, nous citerons la lettre suivante, que nous recommandons à tous les pensionnats de jeunes filles religieux ou séculiers. Bien que cette lettre ait été publiée dans les journaux, nous la reproduisons ; car on ne saurait lui donner trop de publicité.

«Chère Sœur, selon vos désirs, j'ai sollicité pour vous la permission de faire jouer un petit drame à la distribution des prix. Voici la réponse de notre vénéré supérieur :

«**Vous réciterez à genoux les sept psaumes de la pénitence, en expiation de votre coupable demande. Vous êtes religieuse pour former des chrétiennes et non pas des comédiennes**. Ces exercices inspirent le goût du **théâtre** et du **roman, qui sont de nos jours deux écoles d'immoralité**. Les jeunes filles ne sont que trop habiles à se contrefaire ; elles n'ont pas besoin que vous les dressiez à exprimer des sentiments qu'elles n'ont pas et qu'elles ne peuvent pas avoir. Elles n'ont pas besoin d'être déguisées en princesses, pour aspirer à sortir de leur position, pour ruiner leur fortune et leur vertu dans les folies d'une excessive toilette. Si la pièce est grave, elles l'exécutent ridicule-

ment ; si elle est burlesque, elles contractent un goût faux et vil ; si elle est sentimentale, elles pleurent et font pleurer en simulant.

«Introduire ou tolérer de si lamentables abus, ce n'est pas élever les jeunes filles, c'est les dégrader. Avez-vous si vite oublié toutes les afflictions que vous ont causées ces maudits amusements, les **jalousies**, les **plaintes**, les **révoltes** ? Et les infortunées qui vous ont quittée pour aller se perdre parmi les actrices, auraient-elles eu ce malheur si vous n'aviez pas cultivé leur talent naturel pour la déclamation ? Je ne vous défends pas d'habituer les jeunes personnes à bien lire ; mais vos constitutions vous interdisent, avec raison, de leur apprendre à parler en public. Laissez-leur la modestie, la timidité qui leur sont naturelles et qui sont leur plus bel ornement. N'en faites ni des prédicateurs, ni des avocats ni des viragos.

«Le temps passe vite ! En leur enseignant ce qu'elles doivent ignorer, vous les empêchez d'apprendre ce qu'elles doivent savoir. Soyez persuadée, chère Sœur, que vous n'insistez pas assez sur le catéchisme, sur les travaux manuels auxquels elles auront à se livrer : tels que le tricotage, la confection des robes, etc. ; et que vous vous étendez trop sur la littérature, l'histoire profane, la géographie, la cosmologie, la minéralogie, la géologie, la broderie, le dessin, la peinture, la musique, etc. »

«Voilà, chère sœur, le compliment que, sans le vouloir, vous m'avez fait adresser : l'équité m'oblige à vous le transmettre. Veuillez lui faire bon accueil, et accomplir à mon intention la pénitence des sept psaumes.

« Agréez, etc. Sœur Thérèse Th…»

Le bon sens respire dans la lettre du vénérable supérieur. Ce qu'il dit des drames de couvents, ce que nous avons dit nous-mêmes, et tant d'autres avant nous, des drames de collèges et de petits séminaires, s'applique aux drames de société. Nous sommes donc dispensés de parler de cette nouvelle aberration. Contentons-nous de dire qu'il faut avoir perdu tout sentiment des convenances pour appeler, comme on le fait, dans les salons les plus aristocratiques, les acteurs, les actrices, les chanteuses célèbres, afin d'exercer les grandes dames, les grandes demoiselles, les grands messieurs, jeunes et vieux, à jouer la comédie.

Chrétiens des premiers siècles, chrétiens des âges de foi, si vous reveniez au monde, que diriez-vous de pareilles mœurs ? Nous reconnaîtriez-vous pour vos enfants et pour les disciples de l'Évangile ?

Qui doit et qui peut, plus que personne, opposer une digue au torrent ?

Les instituteurs de la jeunesse et les mères chrétiennes.

CONCLUSION

Au nom de l'Église éplorée, parlant par la bouche du Vicaire infaillible de Jésus-Christ ; au nom de la société, qui court aux abîmes ; au nom des familles, en qui l'esprit chrétien s'éteint à vue d'œil ; au nom des âmes, qui chaque jour périssent par milliers ; au nom de l'Europe entière, menacée d'un effondrement général : nous venons, pour la dernière fois, de démontrer, ce que nous n'avons cessé de faire depuis quarante ans, **la nécessité plus urgente que jamais de la réforme radicalement chrétienne et nationale de l'éducation, SURTOUT DES CLASSES SOCIALES QUI PAR LEUR SUPERIORITE FONT LE PEUPLE A LEUR IMAGE.** Nous en avons indiqué et fourni les moyens.

A tous les hommes qui conservent la faculté de lier deux idées, nous disons : Tournez, retournez sous toutes les faces le problème social ; cherchez un remède humain au mal qui nous dévore, un préservatif contre les fléaux suspendus sur nos têtes ;

Législateurs, faites et défaites des lois ; changez, modifiez, rechangez les formes gouvernementales ; supprimez le suffrage universel ; bâillonnez la presse; fermez les antres ténébreux des sociétés secrètes ;

Sages de toute école et de toute nuance, faites et défaites des systèmes ; tour à tour brûlez ce que vous avez adoré et adorez ce que vous avez brûlé ;

Écrivains à la vapeur, journalistes qui chaque matin et chaque soir, versez sur le monde vos salutaires élucubrations ;

Prêtres même et évêques, dans d'éloquents écrits, déplorez les ravages toujours croissants de la haine anticatholique ; l'affaiblissement de la foi ; la dépravation des mœurs ; priez ; faites des pèlerinages ; bâtissez des églises ; que faites-vous ?

Vous pourrez sauver quelques âmes ; mais prétendre sauver la société, sans la réforme radicalement chrétienne de l'éducation, vous jetez de la poudre au vent ; car vous n'atteignez pas le mal dans sa racine :

L'EDUCATION FAIT L'HOMME, ET L'HOMME FAIT LA SOCIETE.

Si les générations futures continuent d'être élevées comme les générations actuelles, nous aurons ce que nous avons et pis encore : rien n'est plus certain. Qu'avons-nous ?

L'emprisonnement du Pape ; le dépouillement de l'Église ; le frémissement de toutes les nations contre le christianisme ; l'ébranlement de toutes les bases sociales ; la fermentation universelle de l'esprit révolutionnaire ; **la formation de plus en plus rapide du règne antichrétien : SATAN EN HAUT, DIEU EN BAS**.

C'est à prendre ou à laisser.

Nota. - **Il ne s'agit pas seulement de la réforme de notre éducation classique, mais encore de notre éducation philosophique, scientifique, historique, artistique.**

Elle est TOUT ENTIERE à REFAIRE, c'est-à-dire à RENDRE CHRETIENNE ET FRANÇAISE.

Si j'ai demandé avant tout, **la réforme de l'éducation classique**, c'est qu'elle **est comme le biberon** par lequel les jeunes âmes sucent un lait qui, n'étant ni chrétien ni français, forment des générations hybrides, puissantes pour le mal, mais **sans énergie pour le bien, parce qu'elles manquent de patriotisme et de foi.**

A moins de périr, il faut que NOUS REDEVENIONS CE QUE FURENT NOS PERES, CHRETIENS ET FRANÇAIS. Le seul moyen de nous rendre tels, c'est une EDUCATION CHRETIENNE ET FRANÇAISE.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-Propos.	1
CHAPITRE I. Bref et réflexions.	2
CHAPITRE II. Celui qui n'est pas avec Moi est contre Moi.	3
CHAPITRE III. Témoignages non suspects.	4
CHAPITRE IV. Le bref et les catholiques libéraux.	6
CHAPITRE V. Lettre importante d'un évêque.	7
CHAPITRE VI. Premier prétexte : les exigences du baccalauréat.	9
CHAPITRE VII. Suite du précédent.	10
CHAPITRE VIII. Second prétexte : l'inutilité et les inconvénients de la réforme.	12
CHAPITRE IX. Troisième prétexte : le manque de classiques chrétiens.	14
CHAPITRE X. Quatrième prétexte : l'intérêt de la belle latinité.	16
CHAPITRE XI. Suite du précédent.	18
CHAPITRE XII. Fin du précédent.	19
CHAPITRE XIII. Examen des objections.	20
CHAPITRE XIV. Érasme et le latin chrétien.	22
CHAPITRE XV. Érasme et le latin chrétien (suite).	24
CHAPITRE XVI. Érasme et le latin chrétien (fin).	26
CHAPITRE XVII. Enseignement chrétien des auteurs païens et expurgation complète de ces derniers.	27
CHAPITRE XVIII. Suite du précédent.	29
CHAPITRE XIX. Fin du précédent.	30
CHAPITRE XX. Le théâtre en général.	33
CHAPITRE XXI. Divers jugements sur le théâtre.	35
CHAPITRE XXII. Une lettre d'Alexandre Dumas fils.	36
CHAPITRE XXIII. Les acteurs et les actrices.	38
CHAPITRE XXIV. S'il est permis de fréquenter les théâtres.	39
CHAPITRE XXV. Suite du précédent.	41
CHAPITRE XXVI. Le théâtre de collège.	42
CHAPITRE XXVII. Suite du précédent.	44
CHAPITRE XXVIII. Fin du précédent.	45
CONCLUSION.	47

DISPONIBLE AUX EDITIONS SAINT-REMI, BP 79 – 33410 CADILLAC

LA REVOLUTION

RECHERCHES HISTORIQUES SUR LA PROPAGATION DU MAL EN EUROPE DEPUIS LA RENAISSANCE JUSQU'A NOS JOURS

PAR **MGR GAUME**

Les titres suivants donneront une idée générale de l'ouvrage

T. I.- La Révolution française, sa généalogie. - Son double travail de destruction religieuse et de destruction sociale. - États généraux, Constituante, Législative, Convention. - Persécutions et régicide.
T. II. La Révolution française, son travail de reconstruction religieuse. - Religion officielle de Chaumette et de Robespierre. - Fêtes. - Religion des théophilanthropes. - Dogmes et liturgie. - Polythéisme de Quintas Aucler.
T. III. La Révolution française, son travail de reconstruction sociale. - Constitutions. - Lois, institutions, costumes, langage.
T. IV. La Révolution française, son travail d'affermissement. - Éducation. - Théâtres. - Mœurs privées et publiques. - Triumvirs, proconsuls, victimes. - Biographies de Robespierre, Saint-Just, Camille Desmoulins, Charlotte Corday, etc.
T. V. Le Voltairianisme, ses caractères. - Sa généalogie. - Voltaire, Rousseau, Mably, Montesquieu, etc. - Doctrines et biographies.
T. VI. Le Césarisme, sa définition, sa généalogie. - Machiavel, Bodin, Buchanan etc. - Biographies. - Doctrines politiques des derniers siècles.
T. VII. Le Protestantisme, son origine. - Ulrich dit Hutten. - Luther, Zwingle, etc. - Biographies et doctrines.
T. VIII. Le Rationalisme, sa généalogie. - Notice sur les principaux rationalistes. - Caractères et progrès de leurs doctrines.
T. IX. La Renaissance, son origine. - Ses caractères. - Biographies des principaux renaissants dans toute l'Europe.
T. X. La Renaissance, propagation de son esprit. - Enseignement. - Pièces de collège. - Littérature. - Théâtres. - Ballets. - Modes. - Arts libéraux et mécaniques. - Fêtes publiques et domestiques.
T. XI. La Renaissance, nouvelle édition des Vies de Plutarque ou Biographies des principaux auteurs qui servirent de modèle à la Renaissance. - Analyse de leurs ouvrages.
T XII. La Renaissance, ses adversaires. - Biographies. - Écrits. - Témoignages. - Conclusion générale.

Document réalisé
par les Amis du Christ Roi de France.

Nous soumettons
tous nos documents
aux lois du copyright chrétien :
nos documents peuvent être
librement reproduits et distribués,
avec mention de leur provenance.

A.C.R.F.

www.a-c-r-f.com

info@a-c-r-f.com